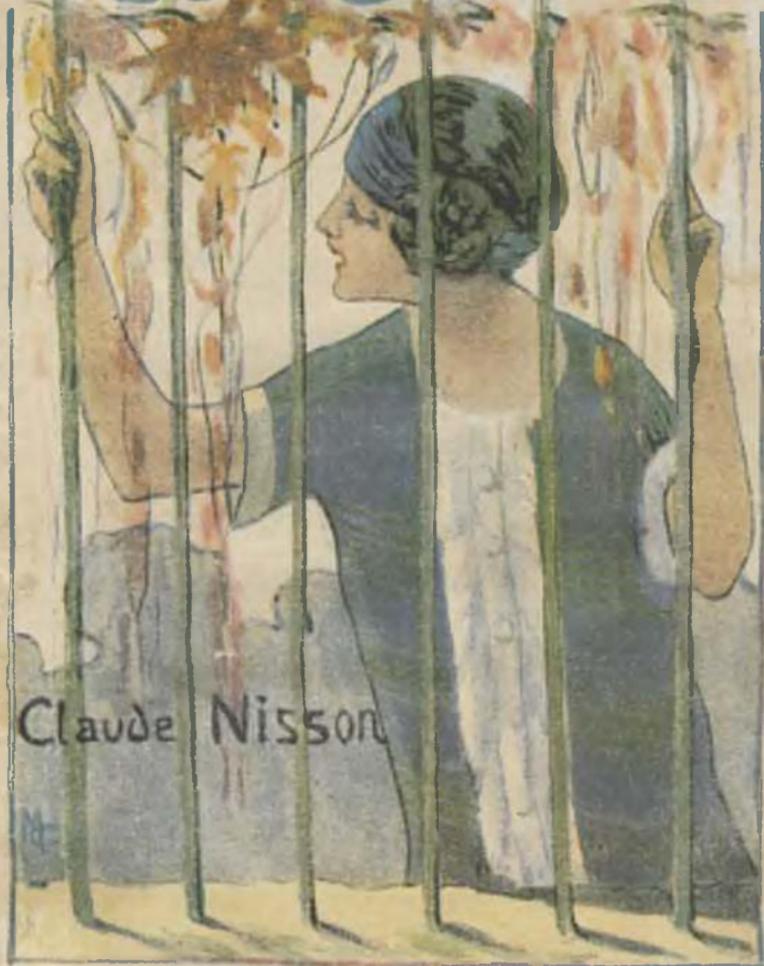


Le Cadet



Claude Nisson

PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Éche
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
4, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

C92615
CLAUDE NISSON

Le Cadet

Ouvrage couronné par l'Académie Française.



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan. Paris (XIV^e)

129-I

J. C. Carter



LE CADET

I

Chaque samedi, le train de six heures déposait au moins un voyageur à la petite gare de Saint-Albert. C'était le lieutenant de Mondastruc, qui venait de Toulouse passer le dimanche avec sa mère. Personne n'était plus populaire que lui dans la région, à cause de son nom d'abord, l'un des plus anciens et des plus glorieux de l'Albigeois, et aussi pour lui-même : tard venu, un peu négligé dans une famille nombreuse, il n'avait pas la morgue de ses aînés, ni même la bienveillante hauteur du feu comte son père. Il était tout simplement l'enfant du pays, que les vieux avaient tous tenu sur leurs genoux, à qui les ménagères donnaient jadis en cachette des galettes de *millias*, qui avait couru les bois avec les gars du village, et qui, pour tout le monde, resterait éternellement, devint-il maréchal de France, monsieur Jean.

Pourtant, il sortait toujours hâtivement de la gare et marchait vite, évitant les rencontres, parce que, après quelques centaines de mètres, quittant la route qui l'aurait mené tout droit à Mondastruc, il faisait un détour d'une demi-lieue pour longer le parc d'Arjac. Il savait que là, dès six heures, Floriane, sa jolie amie d'enfance, le guettait à travers la grille et s'impatientait du moindre retard. Elle n'était pas très raisonnable, la dernière fille du marquis d'Arjac, et ne se piquait pas de l'être. Elle retenait Jean toujours plus qu'il ne convenait, et, chaque semaine, le taquinait sur ses vertus domestiques.

— Comment osez-vous me marchander quelques pauvres minutes, quand vous consacrez des heures aux bavardages de tous les métayers du pays ? disait-elle, les lèvres boudieuses. Faudra-t-il, pour vous intéresser, que je me sature de traités d'agriculture et que toutes nos con-

versations roulent désormais sur la betterave ou la pomme de terre? Promettez-moi de venir demain, Jean, ou je ne vous laisse pas partir.

A travers les barreaux, sa main retenait celle du jeune homme, pour le plaisir de le voir plus longtemps sans doute, mais aussi par l'inconsciente vanité de son empire sur lui. Et elle se consolait de son départ en le voyant marcher très vite, pour regagner les minutes trop aisément perdues auprès d'elle. Même il ne lui déplaisait pas que Jean se fatiguât un peu pour son service. Quand il avait disparu, elle revenait lentement au château, souriant à sa pensée : « Il m'aime bien tout de même : pour personne, il n'en ferait autant. » C'était vrai.

Jean maintenant pressait le pas, lui qui n'aimait rien tant que les molles promenades au coucher du soleil, en ce pays d'ocre et de lumière où le jour ne peut pas mourir. Il coupait, tête baissée, à travers les fourrés, à l'heure précise où les grandes routes désertes s'emplissent de poésie, où des clartés se lèvent de la terre chaude comme pour rendre au ciel éteint ce qu'elle en a reçu. Jean, pourtant, aimait l'odeur forte qui s'échappait des sillons rouges, fraîchement retournés. Il aimait dans le clair crépuscule les voix lointaines des paysannes rassemblant leurs troupeaux et, sur le couchant incendié, la silhouette de l'église voisine découpant son mince clocher noir dans l'or et dans le feu.

Jean aimait puissamment cette beauté superbe et familière de son pays natal. Depuis trente ans qu'il contemplait ce spectacle, jamais il ne l'avait trouvé monotone. Il aimait évoquer, à travers ses émotions et ses rêves, les émotions et les rêves des lointains aïeux qui, au cours de huit siècles, de générations en générations, avaient comme lui imprégné leur âme de cette beauté sereine. Il la goûtait en amoureux, s'attardait complaisamment aux plus minces détails, s'éprenait d'un rayon, s'impressionnait d'une ombre. Il chérissait d'un amour personnel tel arbre centenaire qui, seul sur la colline, tendait au ciel ses hautes branches, telle courbe sinieuse où, sous le voile mystérieux des saules,

le Tarn arrondissait le cours de ses eaux rouges. Bien plus qu'avec les humains, il se sentait en communion avec cette nature apaisante et douce, profonde aussi et émouvante, tragique parfois, mais toujours pour lui souverainement enveloppante. Il la comprenait à force d'amour et s'en croyait compris ; il songeait sans effroi, avec douceur, qu'un jour il se coucherait dans cette terre amie, qu'il se fondrait en elle et que, de son corps détruit et transformé, s'échapperaient, comme ce soir des champs labourés, d'étranges clartés roses.

L'âme de Jean appartenait beaucoup plus au passé peuplé de glorieuses légendes, à l'avenir dont le mystère ne l'effrayait point, qu'au temps précis où, dans un cercle limité, s'écoulait son existence matérielle. Il avait parfois une bizarre sensation de solitude et de dépaysement, au milieu même de ceux qu'il aimait le mieux. Pas plus ses camarades de garnison que ses frères, auréolés pourtant à ses yeux de tout le prestige du droit d'aînesse ; pas plus sa mère que Floriane, ne lui donnaient cette bienfaisante impression d'intimité confiante, d'abandon de cœur, de compréhension sympathique qu'il croyait trouver dans ses silencieux entretiens avec la nature.

Après de son père, il avait éprouvé quelquefois cette affinité d'âme ; il avait senti une même émotion les étreindre à la fois, il en avait goûté une joie pieuse et reconnaissante. Mais une trop grande distance le séparait du vieux gentilhomme : le demi-siècle espacé entre eux était singulièrement aggravé par cette circonstance que Jean, né après vingt ans de mariage, était le dernier de sept enfants.

Très pénétré des anciennes traditions, le comte de Mondastruc avait toujours eu pour son fils aîné une préférence qu'il ne cherchait nullement à dissimuler, parce qu'il la croyait juste et légitime. Dans son fils aîné, il aimait toute sa race, cette race glorieuse des Mondastruc, dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire du Languedoc. Un Mondastruc avait accompagné Raymond de Toulouse à la croisade, et dès lors tous les aînés devaient porter

ce nom; sur Raymond s'étaient donc concentrées toutes les fiertés, toutes les ambitions et aussi toutes les tendresses du vieux comte, et le pauvre Jean, qui n'arrivait que septième, après Sernin, après Adhémar, après Léopold, sans parler des filles qui comptaient peu, n'avait guère retenu l'attention paternelle. Il n'était encore qu'un gamin que déjà Raymond, triomphalement sorti de l'École de Saumur, faisait sonner ses éperons dans la cour pavée de Mondastruc; Sernin, à cette époque, aspirant de marine, faisait le tour du monde, Adhémar entraît aux Missions étrangères et Léopold obtenait non sans peine la permission de suivre son attrait pour la diplomatie.

Jean avait grandi dans l'humilité sans amertume de son rang. Il se trouvait très heureux d'appartenir, même comme cadet, à une aussi illustre lignée; il avait pour son père un culte fervent autant que réservé et l'étendait vaguement à l'aîné, pour lequel toutes les faveurs lui semblaient naturelles. Aujourd'hui que la mort du vieux comte avait fait Raymond chef de famille, Jean n'aurait pas été très éloigné de lui jurer obéissance et fidélité, tant il conservait intacts, à cette aurore du vingtième siècle, les idées et les traditions du passé.

Jean, à grandes enjambées hâtives, s'engagea dans la courte et raide avenue qui monte à Mondastruc; il eut bientôt franchi le seuil de pierre, entre deux piliers de granit soulignant l'absence de porte, qui donnait accès dans la cour; et, laissant à sa droite un pavillon Renaissance aux fenêtres à meneaux et à balcons ouvragés, il se dirigea vivement vers un corps de logis en briques aussi, mais plus bas, d'aspect ramassé et trapu, dépourvu d'élégance. Les derniers reflets du soleil mouraient aux vitres grossières des étroites fenêtres.

— Bonjour, Mélano; bonjour, Cécilou, dit Jean en poussant la porte entrebâillée de la cuisine.

Agencouillées devant l'âtre dont la flamme éclairait leurs visages, deux femmes parlaient avec animation en faisant tourner la broche.

Elles se levèrent à la voix de Jean et s'empressèrent à sa rencontre.

— Bonjour, Monsieur Jean. Vous allez toujours bien, Dieu merci ! Madame doit vous guetter par la fenêtre de sa chambre. Elle a ses rhumatismes, ce soir, et ne pouvait marcher. Cécilou, va prévenir Madame et allumer la lampe de la salle à manger.

Sur cette injonction, jetée en patois du pays, la jeune servante disparut tandis que la vieille Mélando retournait à son poste.

— Carillac est venu ce tantôt, Monsieur Jean, dit-elle en arrosant le canard qui présentait lentement ses flancs dorés à la flamme pétillante ; je lui ai dit que vous le verriez demain après la messe. C'était pour le moulin qu'il voulait vous parler. Il paraît qu'il faudrait changer la meule.

— C'est bon, je verrai cela, acquiesça le jeune homme en traversant la cuisine.

— Puis Daniélou demande du sulfate...

Jean n'écouta pas la fin de la phrase et disparut dans le corridor.

Au sommet de l'escalier, sa mère l'attendait.

— Ah ! te voilà, mon Jean, dit-elle avec tendresse, en caressant la tête brune qui s'inclinait sur ses mains ridées. J'ai besoin de ton bras pour descendre, car mes pauvres jambes ne sont pas solides aujourd'hui. Ce n'est pas étonnant à mon âge, et je ne me plains pas. Et toi, mon cher fils, as-tu passé une bonne semaine ? Rien de nouveau à ton régiment ? Ici, c'est toujours la même chose : je t'ai attendu, mon pauvre enfant, pour traiter avec les métayers : je crois qu'il faudra faucher le regain du Grand-Pré, à ce que m'a dit Justin. Tu verras cela demain. Pour le moment, nous allons dîner, et ensuite, je te montrerai les lettres que j'ai reçues de Léopold et de Germaine. Les santés sont bonnes chez l'un comme chez l'autre ; c'est l'essentiel, nous verrons les affaires plus tard.

Le jeune homme la laissait parler, répondant d'un signe sans l'interrompre. Il comprenait si bien ce besoin de causer, d'extérioriser sa pensée après toute une semaine de silencieuses songeries. Et puis Jean savait qu'avec lui seul, sa mère, timide et effacée, osait livrer la grâce

discrète de son cœur et l'ingénuité de sa pensée. Douce, docile, défiante à l'excès de ses capacités, la comtesse de Mondastruc avait passé sa vie dans l'obéissance et le dévouement. Elle ne s'y était point trouvée malheureuse. Son admiration absolue pour son mari avait vite fait de réprimer les faibles vellétés de contradiction, d'étouffer jusqu'aux doutes timides sur l'infailibilité du comte, qu'elle se reprochait du reste dans le fond de sa conscience. Ses fils aînés eux-mêmes l'intimidaient un peu. Ses filles étaient bien loin, l'une supérieure de son couvent, l'autre très occupée dans son ménage ; Jean seul était toujours son « petit », et dans le fond de son cœur elle l'enveloppait de tendresse. Depuis son veuvage, une détente s'était opérée en elle, grâce à la solitude, coupée seulement par la rare présence du seul enfant qu'elle osât aimer à plein cœur. La négligence même du comte pour ce tard venu favorisait son amour à elle. Jean n'avait pas été, comme ses frères, promptement dirigé par la ferme main paternelle : on ne s'inquiétait pas de lui. Des semaines entières se passaient sans autre rapport entre le père et le fils que les salutations du matin et du soir. Jean s'était élevé comme il avait pu et personne n'avait, autant que lui, profité des leçons qui ne lui étaient point données. Oublié derrière le fauteuil de Mme de Mondastruc, silencieux et immobile, que d'heures il avait passées à écouter son père, haletant et passionné, retenant son souffle de peur d'être renvoyé. Il puisait, par ces enseignements inconscients, plus profondément à l'âme de sa race que jamais ne l'avaient fait ses frères. Ignorant sa présence, ne parlant pas pour lui, le comte lui inculquait bien plus sûrement sa vraie passion pour le passé, pour le bien, pour le beau, pour l'idéal. Avec les autres, il avait été forcément amené parfois, si intransigeant fût-il, à limiter ses axiomes et ses principes aux bornes étroites des possibilités pratiques. Il avait dû prévoir les exigences contradictoires de la vie courante et admettre enfin l'hypothèse, condamnée par la thèse. Pour son petit auditeur inaperçu, rien de tel ne s'était

produit. Se croyant seul avec sa femme, il pouvait chevaucher à son aise les nobles chimères, mépriser le présent, exalter sans réticence les gloires de jadis. Et il avait ainsi, sans s'en douter, formé à son image l'âme de son dernier enfant. Quand il parlait de Raymond il disait : *mon fils* et nul ne s'y trompait. Pour les autres, il disait : mon fils Sernin, mon fils Adhémar, mon fils Léopold. Et lorsqu'il s'agissait de Jean, il l'appelait simplement : le petiot ; pourtant Jean seul était pleinement son fils, le fils de son âme, de sa foi et de son rêve. Lui seul gardait un culte passionné pour le père, adoré et lointain comme une idole pendant leur vie commune, et qui semblait, à présent que la mort avait passé, se rapprocher de lui, se faire plus intime et plus doux.

Mme de Mondastruc, tout en conservant l'autorité, trouvait un intime bien-être à se laisser soutenir par Jean. Il veillait à tout, s'occupait de tout, réglait tout et semblait cependant ne faire qu'exécuter ses décisions à elle. Avec une déférence absolue, il lui soumettait des projets, demandait ses avis, et ce n'était qu'en son nom qu'il donnait des ordres aux domestiques et aux tenanciers. La fortune des Mondastruc, presque exclusivement territoriale, ne rapportait guère que des charges et des soucis. Jean paraît à tout, en attendant l'heure des partages. A la mort du comte, survenue deux ans auparavant, Raymond s'était opposé à toute immédiate décision d'affaires. Ses frères, avec empressement, s'étaient associés à son désir ; il avait été convenu que leur mère gérerait les propriétés et distribuerait à ses enfants la moitié des revenus. En apparence, cela changeait peu son train de vie : plus qu'elle ne l'avait jamais été du vivant de son mari, elle se trouvait, par cet arrangement, maîtresse à Mondastruc. Une circonstance cependant modifiait singulièrement la situation. Lorsque Raymond s'était marié, il y avait longtemps déjà, le comte, dans sa prédilection pour son fils aîné et ne croyant faire d'ailleurs qu'une avance d'hoirie, lui avait donné, par contrat, une partie du château, la plus belle : un pavillon Renaissance à deux

étages en briques et pierre comme le vieux corps de logis auquel il était adossé, mais aussi différent de style et d'élégance que la brillante cour de François I^{er} l'était de la rude époque où un Mondastruc s'équipait pour la croisade.

Dans ce pavillon admirablement conservé ou restauré, le comte avait accumulé tout ce qu'il possédait de vieux meubles finement sculptés, de portraits anciens, de tapisseries naïves. Toutes ces richesses étaient venues embellir l'appartement du jeune ménage.

Raymond y avait amené sa femme à deux reprises seulement, pour une quinzaine de jours, et depuis des années, les fenêtres demeuraient obstinément closes sur les balcons ajourés où s'était accoudée un jour Marguerite de Navarre.

Avec le pavillon, Raymond avait aussi reçu une superbe forêt qui était, à proprement parler, le parc du château; de son vivant, le comte s'en était réservé la jouissance et le rapport. C'était, depuis trente ans, la ressource commode et certaine. La forêt semblait inépuisable : à peine, de ci de là, quelques clairières trop larges, quelques troncs moussus heurtant le pied au ras du sol, trahissaient-ils les incessants besoins d'argent du vieux gentilhomme. Maintenant, il ne fallait plus compter sur la forêt. Comme le pavillon, en dehors de tout partage, elle appartenait à Raymond...

Après le dîner, Mme de Mondastruc tira d'une poche profonde qu'elle portait suspendue à la ceinture, sous sa robe de cachemire noir, un paquet de papiers et de lettres. Celle de Germaine était toute bonne et affectueuse, elle s'étendait en longs détails sur la première communion de son aîné, la coqueluche de ses jumelles, et l'achat d'un cheval fougueux qui lui causait à chaque course d'inexprimables terreurs. En somme, de ce côté, tout allait assez bien, et après quelques réflexions échangées, la comtesse passa à la lettre de Léopold.

— Elle te concerne encore plus que moi, dit-elle, un peu contrainte, en la tendant à Jean. Ce pauvre Léopold ne sort pas de ses embarras: s'il avait écouté ton père, il n'en serait pas là!

Mais il a voulu agir à sa tête et a fait sottise sur sottise. Son mariage n'a pas été la moindre.

— Au point de vue pratique, évidemment, mais sa femme est délicieuse, excusa Jean.

Il professait un petit culte secret pour sa jeune belle-sœur, qu'il ne connaissait, du reste, que par les photographies nombreuses et les lettres enthousiastes qu'envoyait Léopold.

— Trop délicieuse, répliqua Mme de Mondastruc, puisque son mari ne sait rien lui refuser.

Jean ne protesta pas. Il se borna à lire du regard les quatre pages de Léopold, pour éviter à Mme de Mondastruc la confusion intime d'entendre formuler de pénibles demandes.

— Mon Dieu, dit-il en repliant lentement la feuille filettée de noir, le blé va être vendu, la récolte n'a pas été mauvaise, cette année : nous pourrions envoyer tout de suite quelques centaines de francs à Léopold.

— Je l'ai pensé aussi, avoua la mère, mais tu sais bien que Raymond ne veut plus aucun partage d'argent entre nous, avant que la toiture des écuries ne soit remise à neuf. Nous ne pouvons pas agir contre sa volonté.

Jean hésita une seconde.

— La réparation n'est pas urgente, dit-il. En remplaçant quelques tuiles, nous pouvons passer encore l'hiver comme cela. La dépense sera énorme, j'hésite vraiment à l'engager ; c'est une année de fermages, ou peu s'en faut, qu'elle englutira. Pour Raymond, la privation n'est pas grande, mais pour nous tous, pour vous-même, ma mère, elle me paraît bien inopportune.

— Il faudrait que ton frère se décidât au partage, soupira à regret Mme de Mondastruc. Cela vaudrait mieux pour vous, mes enfants.

Un silence se fit. Le partage ! Depuis la mort du vieux comte, cette perspective pesait angoissante, attendue et redoutée à la fois par toute la famille. Il était hors de doute que la vaste propriété irait tout entière au chef de la famille. L'hôtel Lescoeurs, à Toulouse, propriété particulière de Mme de Mondastruc, était destiné au second fils ; le peu d'argent liquide irait s'ajouter

à la mince dot des filles, et l'aîné pourrait sans peine, vu la grosse fortune de sa femme, désintéresser Léopold et Jean. C'est ainsi qu'inévitablement les choses se passeraient. Soit la mère, soit le fils le trouvaient parfaitement naturel, juste, raisonnable, utile même au point de vue pratique. Et pourtant, sans se l'avouer, ils éprouvaient un affreux serrement de cœur chaque fois que se précisait cette pensée que Mondastruc, leur vieux domaine de Mondastruc, allait changer de maître, que cette maison qu'ils aimaient, ces prés, ces champs, ces arbres, tout cet horizon familial qui si longtemps avait contenu leur vie, allaient passer aux mains d'autres qui ne les aimeraient pas comme eux.

— Oui, il faut absolument en finir avec ce partage, répéta la comtesse d'une voix lointaine, tandis que tout son cœur protestait contre ses paroles. Je prendrai un tout petit appartement pour nous deux dans ma maison de Toulouse, continua-t-elle, mais elle pensait : Raymond me priera de rester ici, de ne rien changer à mes habitudes et j'accepterai, on ne se transplante pas aisément à mon âge. D'ailleurs, je ne le gênerai pas beaucoup. Il ne viendra guère en Languedoc ; il préfère son régiment de hussards à notre vieille demeure. Sa femme s'ennuierait ici. Non, ils ne l'aimeront pas comme nous l'avons aimée.

Cela surtout lui faisait de la peine, de voir s'éteindre le culte du vieux patrimoine de famille. Elle l'aurait abandonné avec moins de regret si elle eût été sûre qu'il serait, autant que par le passé, chéri et respecté.

— Tu continueras à venir tous les samedis, reprit-elle à haute voix, comme si Jean avait pu suivre les méandres de sa pensée.

Et Jean, en effet, acquiesça de la tête, sans paraître remarquer la contradiction des paroles de sa mère. Lui non plus ne pouvait s'imaginer sans souffrir que bientôt Mondastruc ne serait plus *la maison*, qu'il y viendrait en visite sur l'invitation d'un frère dont il n'avait jamais été le camarade et d'une belle-sœur qu'il connaissait à peine. Il n'avait en son cœur ni envie ni révolte, pas même un regret, sachant que cela

devait être ainsi. Mais il éprouvait à cette vision de lui-même étranger dans Mondastruc, un déchirement qui égalait presque la douleur de son deuil filial.

— Au fond, conclut Mme de Mondastruc, cela ne changera pas grand'chose à nos habitudes. Raymond ne viendra ici qu'en passant ; tout au plus, sa femme et ses enfants y séjourneront-ils quelques mois d'été. Je pense que ton frère te chargera de gérer la propriété comme tu l'as fait jusqu'ici.

— Je ne sais pas ! murmura Jean. Si j'entre à l'École de guerre, la surveillance ne m'en sera pas plus facile qu'à lui.

— Nous avons le temps d'y songer, dit la vieille dame ; que comptes-tu faire demain ?

L'officier expliqua ses projets : ils étaient nombreux et très semblables dans leur variété. Il devait aller au moulin, visiter les prairies, inspecter les vignes, s'entendre avec les métayers pour les travaux de la semaine. La journée entière y passerait. C'est pour cela, sans doute, qu'il ne parla pas de la promesse arrachée par Floriane et de sa visite au château d'Arjac.

Comme, à onze heures, Jean se levait pour prendre congé de sa mère, elle l'attira à elle et, à demi-voix, un peu gênée, proposa :

— Pour Léopold, il y aurait peut-être une chose à faire. Il me reste mille francs des loyers de Toulouse ; nous les gardions pour les vendanges, mais s'il y avait moyen de s'en passer ! D'ici là, nous aurons bien autre chose, et ton frère est pressé... Je vais les lui envoyer, n'est-ce pas ? De cette façon, cela ne regarde personne.

II

La jolie Floriane était fort perplexe. Certes, Jean de Mondastruc lui plaisait, et s'il avait eu quelque fortune, elle n'eût pas hésité à tomber dans ses bras : mais Floriane était pratique. elle n'ignorait pas toutes les mesquines et incessantes conséquences qu'entraîne le manque d'argent. Et sa dot, sans lui permettre l'insou-

ciaance pécuniaire, l'autorisait pourtant à quelques exigences.

Quelquefois, devant sa sœur, la grave et douce Marie-Josèphe, Floriane pensait tout haut, elle essayait de lire en elle-même et confiait son aînée à cet exercice.

— Me vois-tu bonne ménagère ! présidant à mon marché ou raccommodant les chaussettes de mon mari ? demandait-elle.

— Pourquoi pas ? Cela n'exige aucun héroïsme, répliquait la grande sœur.

— C'est bien pire ! S'il ne s'agissait que de monter à l'assaut, je ne douterais pas de moi. Mais compter le blanchissage, nettoyer ses vieux gants, porter des robes fanées et assombrir sa vie de calculs économiques, oh ! non, vois-tu, c'est effroyable.

— Cette calamité n'a rien de menaçant, que je sache.

— C'est que, si je n'avais aucun besoin de fortune, peut-être pourrais-je trancher... très promptement la question de mon avenir. Et il est temps d'y songer... Je vais avoir vingt-trois ans.

— En effet ; aussi nos sœurs s'occupent de ton mariage. Il y a dix-huit mois qu'Hélène te presse d'aller chez elle ; elle a plusieurs partis en vue pour toi... Et franchement, mon petit, je crois bien que tu trouverais là-bas mieux qu'ici ce qui te conviendrait.

— Tu crois ? murmura Floriane rougissante.

Maternellement Marie-Josèphe caressa la tête blonde qui se penchait vers elle. Elle la contemplant d'un regard plein de tendresse et d'indulgente pitié. Ah ! non, ce n'était pas la femme qui convenait à Jean, pas plus que l'officier n'était le mari qu'il fallait à cette charmante et légère Floriane. Et pourtant ils s'aimaient presque, leurs cœurs tremblants n'osaient se donner et ne s'appartenaient déjà plus. « Ils s'aiment pour la joie, non pour la souffrance, pensait Marie-Josèphe, cet amour-là ne suffit pas. »

Jamais le nom de Jean n'avait été prononcé entre les deux sœurs, mais l'une et l'autre y pensaient sans cesse, la plus jeune avec cette

angoisse heureuse qui précède l'amour, l'aînée avec cette tendresse calme, puissante et protectrice qu'éprouvent parfois les êtres frêles au cœur profond.

Bien qu'elle eût atteint la trentaine sans aventure ni roman et qu'à diverses reprises le bruit de son entrée au couvent eût couru le pays, Marie-Josèphe n'était point ignorante des choses du cœur. Son âme calme, qui n'avait point connu l'amour, et portait dans le silence toutes ses puissances de tendresse, le comprenait mieux, sans l'avoir éprouvé, que bien de légères et fugitives amoureuses. Et c'était peut-être pour s'en être fait un idéal trop beau que jamais elle ne l'avait rencontré. Chaque fois que son père lui avait proposé un mariage, elle avait posément refusé, sans autre motif que celui de sa santé délicate qui s'accommoderait mal sans doute des épreuves de la maternité. Et comme M. d'Arjac était ravi au fond de garder sa grande fille, sa compagne et son amie, il n'avait point cherché d'autres raisons. Mise de très bonne heure, par la mort de sa mère, en contact avec la vie, Marie-Josèphe avait, prétendait-on, oublié d'être jeune. Elle avait assisté à l'épanouissement de ses sœurs, à l'éclosion de leurs cœurs. Quand l'une des jeunes filles, dans l'élan de ses heureuses confidences, lui demandait : « As-tu éprouvé cela ? » Elle répondait seulement : « Je te comprends. »

Elle les avait vues partir l'une après l'autre et se consacrait si complètement à son père et à Floriane que, depuis plusieurs années, l'idée ne venait plus à quiconque de se préoccuper pour elle d'un bonheur personnel. Son physique se prêtait d'ailleurs à ce rôle effacé. De taille moyenne, sans beauté, sans éclat, elle n'attirait pas les regards. Ses traits étaient fins, mais irréguliers ; ses cheveux châtains simplement noués sur la nuque, ses yeux gris intelligents et pensifs, son teint délicat, sa distinction, lui constituaient un charme discret. Elle était au suprême degré bonne et compréhensive, et à force de s'intéresser aux autres, se désintéressait d'elle-même.

— Tu es le moindre de tes soucis, lui disait parfois Floriane.

— Et toi, tu en es le plus cher, ripostait-elle à l'enfant gâtée qui absorbait toute la joie de la maison.

Pour parler ainsi, Marie-Josèphe ne sondait pas le fond de son cœur. Certes elle aimait sa sœur, elle aimait son vieux père, mais plus intimement, plus chèrement qu'eux encore, peut-être sans en avoir une entière conscience, elle aimait Jean de Mondastruc : elle éprouvait pour lui un sentiment étrange qui n'avait rien des emportements de la passion, une sorte d'amitié profonde et forte comme l'amour pourtant, et qui était la vie même de son cœur. Elle avait quelques mois de plus que Jean et cette légère différence d'âge donnait à son affection un droit de sollicitude maternelle et secrètement protectrice ; volontiers elle l'eût appelé : mon petit, mon enfant, et se sentait presque avec lui d'une génération supérieure. Elle chérissait l'âme fermée de Jean, la devinait en partie, croyait la connaître et la pressentir, s'attendrissait sur une souffrance qu'il n'éprouvait pas, ou du moins qu'il ne se permettait pas d'éprouver. Elle causait peu avec lui, car dans ses visites, de plus en plus brèves, il était tour à tour accaparé par le vieux marquis et par Floriane. Et jamais Marie-Josèphe n'écartait personne pour se faire une place.

Ce dimanche-là encore, elle échangea à peine quelques paroles avec Jean. Floriane s'était emparée de lui avec son autorité coutumière, y mettant même quelque affectation, comme pour bien affirmer aux autres et à elle-même que pour elle seule le jeune homme était venu. Et Jean, bien que sans entrain et brisé de fatigue, ne songeait point à s'en plaindre, parce qu'il jugeait bon tout ce que faisait sa petite amie. Aujourd'hui, comme vingt ans plus tôt, il trouvait doux et naturel de se laisser tyranniser par elle, de satisfaire ses caprices, de deviner ses fantaisies. Il croyait encore n'avoir pour elle que l'indulgente tendresse d'un grand frère, et s'interdisait tout autre sentiment, que depuis longtemps l'amour avait succédé à l'a-

mitié d'enfance. Floriane n'en doutait point, elle ; elle acceptait cet amour comme un dû, sans être bien sûre d'y répondre. Pour épouser Jean, il aurait fallu lutter contre son père, affronter une demi-misère, s'exposer à bien des ennuis. Quand elle y songeait en détail, elle était près de bénir la sagesse paternelle qui la préservait contre tout entraînement irréfléchi.

Elle n'ignorait point que, plus imprudente ou plus généreuse qu'elle, une de ses sœurs jadis avait voulu épouser Adhémar de Mondastruc. Le marquis s'y était énergiquement opposé à cause de l'inégalité des fortunes, et le court roman s'était éteint sans éclat. Un jour, sans que jamais pourtant il eût été ouvertement question de mariage, le comte de Mondastruc était venu annoncer à son voisin que son troisième fils entrait au séminaire. La froideur hautaine, presque agressive avec laquelle il fit cette communication, donna fort à penser au marquis d'Arjac et le confirma dans cette opinion qu'il n'était rien au monde de plus orgueilleux qu'un Mondastruc. Les relations entre les deux familles s'en étaient à peine ressenties ; Madeleine d'Arjac s'était mariée quelques mois après, et personne ne semblait se souvenir de cet incident sentimental. Adhémar lui-même paraissait fort absorbé dans sa vocation. C'était l'essentiel. Nul ne lui demanda jamais s'il était heureux. Seulement entre les deux chefs de famille, la petite rivalité latente, qui s'était de tout temps glissée sous leur amitié, s'accentua insensiblement. Le marquis parla avec une nuance de pitié plus condescendante de la déchéance financière et de la fierté irascible du comte. Celui-ci rappelait avec une certaine âpreté que la richesse de son voisin, sa noblesse surtout étaient de fraîche date, guère plus de deux siècles. Les d'Ariac étaient après tout d'origine fort modeste, habiles à s'enrichir dans les places lucratives, voilà tout... Fermier général sous Louis XIV, un ancêtre du marquis actuel avait reçu son nom et son titre du bon plaisir du roi, sans qu'aucune action héroïque justifîât une telle faveur : il avait sans doute bien rempli son devoir civil

de fonctionnaire, comme tout honnête homme l'eût fait à sa place.

Aussi le comte de Mondastruc, qui vivait dans l'intimité de ses trente-deux générations ancestrales et connaissait les faits et gestes de chacune d'elles, affectait un dédain amusé pour les études historiques et nobiliaires de son voisin. Il lui plaisait d'accueillir les doléances semi-amicales du marquis sur les ruines de la Révolution, d'un geste dégagé, d'un ton finement ironique : « Qu'est cela, mon cher ? Les Mondastruc, eux, sont ruinés depuis les Croisades... » Et l'orgueil d'une ruine si lointaine le consolait vraiment de sa gêne actuelle.

III

Jean de Mondastruc n'était pas un homme remarquable. Il ne possédait ni une intelligence hors ligne, ni une énergie supérieure, ni dons artistiques éclatants, ni même cette beauté physique qui attire l'attention et parfois force la destinée. Il n'avait pas, en propre, une personnalité vigoureuse : toute son originalité, tout ce qui le rendait distinct et différent des autres tenait dans son amour passionné de Mondastruc. Et ce mot, pour lui, ne signifiait pas seulement les vieux murs de brique et les arbres centenaires, il contenait toute l'âme de Jean, son amour filial, son culte du passé, son respect des traditions, sa dévotion aux ancêtres, et ce sentiment presque disparu de devoirs exceptionnels liés à l'honneur du nom. Né dans un autre milieu, Jean n'eût été sans doute qu'un homme ordinaire, avec des qualités banales et des défauts quelconques. Dans le prestige de son histoire familiale, il puisait toute sa force et toute sa vertu. Rêveur, naïvement mystique, il vivait hors de son temps, et tenait en outre de sa mère une passivité fataliste et nonchalante, un détachement de soi trop peu conscient pour ne pas nuire parfois à la fermeté de son caractère et à la netteté de son jugement. « Jean a trop de qualités nuisibles et pas un utile défaut, disait, avec quelque humeur, le

vieux marquis d'Arjac. Il n'a pas d'angles, ce garçon-là, pas d'arêtes vives, et il en faut, que diable ! »

Chaque jour, son service terminé, Jean faisait seller son cheval et s'en allait tout seul errer dans la campagne.

Quand il longeait les haies fleuries, les prairies onduleuses, dans les étroits chemins bordés de pervenches, l'image de Floriane cheminait à ses côtés. Il la voyait dans les nuages changeants, comme dans la fumée de sa cigarette ou dans le sillage argenté d'un bateau sur la Garonne. Le vol des oiseaux, le chant de la cigale, le parfum des aubépines évoquait l'absente et Jean ne s'avouait pas encore qu'il y pensait sans cesse. Il savait trop ce qui lui manquait, à lui, cadet sans fortune, pour prétendre à la brillante héritière qu'était devenue sa petite amie d'enfance. Il aurait fallu quelque coup du sort, quelque prestigieuse aventure, quelque fait d'armes digne des grands ancêtres. Mais le temps est passé des généraux de trente ans et, courageusement, il s'était mis à préparer l'École de guerre. A présent, il était prêt et, dans quelques semaines, il irait affronter les terribles examens. Tout s'arrangeait pour le mieux, du reste. Ses frères revenaient de leurs postes éloignés et l'aîné avait décidé que les partages auraient lieu aussitôt. Si douloureux que fût cet événement nécessaire, il ne pouvait mieux tomber. Et déjà dans sa tête Jean arrangeait sa vie future. Sa mère, sans aucun doute, resterait au château, mais elle pourrait aussi suivre Jean à Paris pendant les deux années d'école ; elle y retrouverait sa fille religieuse, peut-être le ménage Léopold, et la famille se reconstituerait en partie.

Jean pensait à tout cela en galopant un soir dans la plaine toulousaine. Sur la route, les arbres étendaient leurs ombres gigantesques comme pour lui barrer le passage, si nettes sur la blancheur du sol que le cheval, parfois, faisait un brusque écart. Jean le flattait doucement de la main et poursuivait son rêve modeste et raisonnable : un petit appartement haut perché dans le quartier militaire, avec une vue

superbe sur le Trocadéro et les collines brumeuses de Meudon ; un travail acharné tout le jour et le soir encore, sous la lampe, avec sa mère tricotant à ses côtés, sans bruit, pour ne pas le déranger... et puis, qui sait, peut-être un rire de femme heureuse pour illuminer ce logis. Comme il l'entendait, ce rire ! Comme il voyait les yeux et les gestes rapides, comme il sentait sur son front la tiédeur d'une main ! Mon Dieu, à quoi Jean allait-il penser ? Son cheval lui-même eut un brusque frémissement et, pointant les oreilles, essaya une volte-face. L'officier le maîtrisa, le calma, l'assagit peu à peu, puis, lui rendant les rênes, s'élança sur la route déserte qui s'élargissait aux abords prochains de la grande ville. C'était une des joies de Jean, ces soudaines incartades de sa monture ; que de fois elles étaient venues à propos le rappeler à la réalité ! C'étaient comme des leçons de sagesse qui lui laissaient le beau rôle. C'était bon aussi, ce vol à travers l'espace où Jean, l'âme dilatée d'une joie physique, sentait sa jeunesse le porter en triomphe, où il était heureux, libre, fort.

Déjà les allées Saint-Cyprien apparaissaient larges, ombreuses, avec çà et là des taches de lumière. Il les franchit d'un temps de galop, puis il tourna brusquement, apaisant son allure ; il arrivait au pont et traversait lentement la Garonne. Il admirait avec une joie profonde la courbe large du grand fleuve, puissant, fécond, maître de sa force et sonore jusque dans son silence, tant il éveillait le goût de vivre. Justement, d'une voix pleine, un batelier chantait en tirant son filet. Au-dessous du pont, une petite presque île voilée de saules et de trembles s'avancit voluptueusement, s'offrait aux caresses de la rivière. Sa vue seule donnait une fraîcheur dans la soirée brûlante. Jean connaissait tous ces détails, il connaissait la vieille église de la Dalbade sur son quai solitaire et tous les monuments qui, à droite et à gauche, l'ordaient la Garonne, il savait leur histoire et ne les voyait jamais d'un œil indifférent. Tant de lumière éclatait sur l'eau, éclaboussait les vagues scintillantes qu'il en demeurait ébloui ;

il n'avait jamais vu la mer, mais il pensait en hommage à son fleuve : « C'est grand, c'est beau comme l'océan ! »

Le cœur gonflé de joie, il rentra chez lui, un tout petit chez lui : deux chambres perchées sous les toits d'un très vieil hôtel Renaissance. La cour abandonnée où poussait l'herbe folle était une des merveilles négligées de Toulouse : des balcons ouvragés en faisaient le tour, alternant avec des panneaux de sculpture mythologique. Sur la porte cochère et reliant les deux ailes du logis, une sorte de cloître élevait ses fines colonnes géminées. Des plants de lierre y enroulaient leurs feuilles luisantes ; la poussière d'infimes débris, accumulés par le temps, comblait presque les minces gravures de la pierre. Mais, par endroit, on distinguait encore une feuille d'acanthé, une guirlande ou un fleuron. Cette splendeur déchue était d'une mélancolique beauté.

En rentrant chez lui, l'officier trouva un billet du marquis d'Arjac qui, de passage à Toulouse, l'invitait à dîner à l'hôtel. Jean eut un petit sursaut de plaisir : Floriane sûrement était de la partie. Aussi, à sept heures précises, se faisait-il annoncer à ses amis. La première, Floriane le rejoignit au salon, rayonnante à son habitude. Elle était ravie par la multitude d'emplettes faites dans la journée et n'en épargna aucun détail à Jean.

— Ça vous est égal, s'interrompt-elle tout à coup, de savoir que j'aurai une doublure mauve à ma robe de broderie et du mimosa à mon chapeau. Que voulez-vous, mon pauvre Jean, cela m'a tant occupée aujourd'hui qu'il faut bien aussi que vous vous y intéressiez.

— Je m'intéresse à tout ce qui vous plaît, Floriane : même lorsque je ne suis pas à la hauteur de votre conversation, je l'écoute avec plaisir.

— Alors vous ne savez même pas ce que je vous ai dit ? Faut-il que je vous montre les échantillons ?

— Je le veux bien, répondit gravement le jeune homme ; vos toilettes, c'est un peu vous.

Quand je pense à vous, j'aime à savoir dans quelle robe vous mettre.

Floriane rougit.

— Voyez-vous ça ? Alors il faudra que chaque jour je vous télégraphie : ce matin, je serai rose ; ce soir, grise ou verte ou bleue. En voilà une correspondance !

— Je m'en contenterais déjà bien.

— Seriez-vous futile, mon ami Jean ? Voilà qui m'étonnerait de votre part.

Il lui sourit sans répondre : pouvait-il lui dire qu'il serait futile ou grave, triste ou gai, fou ou sage à sa fantaisie ? que son amour éclatait enfin, éblouissant son cœur ?

Floriane retournait entre ses doigts les lambeaux soyeux d'étoffe, ne doutant pas de l'émotion de son ami.

— Peut-être aurais-je mieux fait de choisir ce rose ? J'ai craint la banalité ; il est bien joli, pourtant, et je crois qu'il conviendrait à mon teint. Qu'en dites-vous ?

Coquettement, elle élevait à côté de sa joue la soie claire. Ses yeux qu'étaient un compliment. Alors seulement elle s'aperçut du trouble de Jean, et, subitement sérieuse, émue, elle aussi, elle laissa retomber sa main.

Touchait-elle à l'instant désiré et redouté ? Jean allait-il enfin forcer son cœur ? Elle tremblait de joie et d'appréhension. Déjà elle sentait monter à ses lèvres la douceur de l'aveu : mais pas là, dans ce salon d'hôtel, à la merci du premier venu ; d'un clan soudain, elle posa ses doigts sur la bouche du jeune homme et, toute pâle, les yeux dans les yeux, murmura :

— Jean !

— Floriane !

Ce fut tout.

Au bruit de la porte, ils désunirent lentement leurs mains. Le marquis d'Arjac entra avec Marie-Josèphe. Il ne vit pas le trouble des jeunes gens, et la sœur aînée parut n'en rien apercevoir. Elle raconta longuement à Floriane la course qui l'avait retardée, donna des explications plus nombreuses qu'elle n'en avait l'habitude, puis tous quatre passèrent dans la salle à manger.

La mise en train du repas permit au jeune homme de se ressaisir. La serviette sur les genoux, le marquis étudiait le menu d'un œil connaisseur, appréciait ceci, condamnait cela, prenait l'avis du maître d'hôtel ou de son convive. Marie-Josèphe, sans hâte, répondait pour Jean, écartait de lui tout ce qui, en ce moment, eût pu le blesser. Il ne s'en apercevait même pas, et s'appliquait seulement, pour ne point se trahir, à fuir le regard de Floriane. Confusément, il s'entendit parler de sa mère, de ses frères, du fameux partage, des récoltes incertaines et des soucis du propriétaire foncier.

M. d'Arjac causait avec abondance, d'une voix mesurée, élargissait volontiers les sujets qu'il traitait, y intercalait agréablement des souvenirs ou des anecdotes, en homme instruit et plein d'expérience. De temps en temps, il s'interrompait pour protester contre l'assiette vide de Jean :

— Mais tu ne manges pas ; à ton âge, j'avais un autre appétit. Que font donc aujourd'hui nos jeunes officiers ? Peut-être te fatigues-tu trop à travailler. Ah çà, quand pars-tu pour le concours ?

— Dans un mois.

— C'est très bien ; j'espère que, dès dimanche, vous allez liquider la succession de ton père et que tu seras déchargé des embarras administratifs qu'on t'a mis sur les bras. Vois-tu, Jean, poursuivit-il en tirant son étui à cigarettes qu'il présenta au jeune homme, c'est très bien ce que tu as fait depuis la mort de ton père. Tu as agi en bon fils et en frère dévoué ; mais maintenant, c'est assez. N'oublie pas qu'en dehors de ta famille, tu dois songer à ta carrière, à ton avenir. Tu pourrais déjà être à l'École de guerre. Ne dis pas non, je le sais aussi bien que toi. Donner une année de ta vie, c'est suffisant ; davantage serait trop. Crois-moi et rappelle-toi les conseils d'un vieil ami, si dimanche Raymond te prie de gérer sa propriété. Il a les moyens de faire le voyage quatre fois par an et de se choisir un homme d'affaires.

Il se leva et, retenant l'officier pendant que les jeunes filles passaient dans le hall :

— Il ne faudrait pas, — et c'est le fond de ma pensée, — qu'on abusât de toi.

— Qui, on? questionna Jean sur la défensive.

— Tes frères, peut-être; Raymond, qui ne m'a pas paru jusqu'ici aussi empressé à revendiquer les charges d'un chef de famille qu'à en accepter les privilèges.

Jean se raidit, très susceptible sur ces questions de famille.

— Je ne vois pas quelle charge Raymond a écartée, dit-il. Quant aux privilèges, il n'en a d'autres que le titre qui lui revient de droit.

— Et les avantages pécuniaires qui lui ont été faits au moment de son mariage, acheva tranquillement le père de Floriane : une façon de tourner la loi actuelle et de reconstituer le majorat.

— C'était le droit de mon père, et, d'ailleurs, ce ne serait qu'un bien faible majorat.

— Encore trop considérable, à mon sens, puisqu'il diminue d'autant votre part à chacun; et, franchement, avec la fortune de sa femme, Raymond n'avait pas besoin de ce traitement de faveur.

— Ce n'est pas une faveur, répliqua Jean obstinément; c'est le droit d'aînesse, le droit légitime et nécessaire.

— Et c'est toi qui le défends, pauvre Jean?

— C'est moi, comme ce seraient mes frères, aussi bien que Raymond lui-même.

Le marquis hocha la tête, car il n'était point convaincu; mais, à part lui, il admirait la belle assurance, le désintéressement sincère de son jeune interlocuteur. Il eût voulu le prémunir contre les générosités irréflechies. Raymond ne lui inspirait pas grande confiance. L'aveugle préférence paternelle avait développé, chez l'aîné, un égoïsme naturel qui trouvait, dans la candide dévotion de son jeune frère, une proie trop facile.

— Je respecte, certes, les fortes traditions qui ont fait si longtemps la puissance de nos vieilles familles, assura le père de Floriane, mais à la

condition qu'on les prenne dans leur ensemble, avec toutes les circonstances complémentaires qui étaient leur raison d'être, qui rendaient jusqu'aux privilèges équitables et bienfaisants. Il y avait alors, à côté de l'inégalité de fortune entre frères, une parallèle inégalité de devoirs et de responsabilité. L'une justifiait l'autre et assurait ainsi la grandeur de la maison, sans nuire à l'individu. Mais à présent que les devoirs sont nivelés, je n'admets guère des prérogatives qui ne répondent plus à rien. Le droit d'aînesse a fait son temps... comme bien d'autres choses.

Mais l'officier ne voulait pas se rendre ; c'était son père surtout qu'il défendait en répondant :

— Nous avons le droit, pourtant, et le devoir de perpétuer ce que nous trouvons bon, sage et légitime dans l'enseignement du passé. Ce qui était bien durant des siècles ne peut être complètement inutile et périmé aujourd'hui. Dans la puissance d'une race réside la force de chacun de ses membres : même égoïstement, cette puissance vaut qu'on lui fasse quelques sacrifices matériels.

M. d'Arjac secoua la tête.

— Chacun vit pour soi, aujourd'hui : cette belle solidarité est bien diminuée. La vieille maison de famille a perdu sa grande et noble signification. Ce n'est plus le refuge, l'asile assuré où, de tous les coins du monde, à toute heure, en tout état, le fils, le frère ou le neveu, peut se présenter avec assurance, parce qu'au fond, il s'y sent chez lui. Aujourd'hui, le frère attend d'être invité pour aller passer huit jours chez son frère, dans cette même demeure où ils sont nés tous les deux, où tous deux, égaux, ont grandi, joué, partagé les caresses et les enseignements de leur père. Non, qu'on le veuille ou non, les temps ont changé, mon cher Jean. C'est folie que de vouloir s'attarder dans le passé.

Le jeune homme ne cédait pas.

— Je sais bien que, sur ce point, on ne pense pas de même dans nos deux familles.

— Heureusement, s'écria impétueusement

Floriane. Songez donc, Jean, nous sommes, l'un et l'autre, les derniers de la nichée ; mais, si vous êtes le cadet, je suis la benjamine.

— Pourrait-il en être autrement ? murmura Jean avec tendresse ; cependant, si vous aviez des frères ?...

— Je n'en ai pas et n'en éprouve aucune peine, je vous assure.

— Moi, je le regrette, dit gravement Marie-Josèphe.

Le marquis d'Arjac, dont c'était la plaie secrète, posa sur sa fille aînée un long regard reconnaissant.

— Et pourquoi ? protesta Floriane. Ne sommes-nous pas très heureux ainsi ? Les enfants de tes frères ne seraient pas plus tes neveux que nos enfants à nous.

— Voyez-vous cette petite fille, répondit M. d'Arjac, relevant avec un sourire les mots qui avaient fait tressaillir Jean : « Nos enfants, à nous. » Ne dirait-on pas une matrone !

Il continua plus gravement :

— Filles ou garçons, nous aimons également, quoique différemment, ceux que Dieu nous a donnés. Là n'est pas la question. Ce que je voulais te dire, Jean, c'est que tu serais dans l'erreur, et une erreur préjudiciable à tout ton avenir, en te laissant entraîner par des conceptions surannées. Tu es d'un autre temps, et le danger vient que toi seul en es encore.

Jean ne pouvait se nier l'évidente sagesse des paroles de son vieil ami ; lui-même les avait pensées presque dans les mêmes termes, mais il se le reprochait, et de les entendre prononcer lui paraissait presque un blasphème. Il protesta pour lui-même plus que pour le marquis.

— Mon père, pourtant, n'en jugeait pas ainsi. Je ne suis que l'écho de sa pensée.

— C'est vrai, approuva vivement M. d'Arjac, et, certes, nul n'est plus son successeur que toi. Il a laissé sa fortune à Raymond, à toi seul il a légué son âme... Sans le savoir, ajouta-t-il entre ses dents, car jamais cadet ne fut plus négligé...

Jean ne l'écoutait plus. Son cœur se gonflait de joie, de reconnaissance, pour ce témoignage

unique qu'il venait de recevoir. Lui, le dernier, l'inaperçu, il perpétuait l'âme de son père !

— Mais toi comme lui, poursuivait M. d'Arjac, ne vivez pas dans le monde réel, dans l'existence présente, et c'est un tort. Il faut envisager pratiquement la vie, et, pour cela, l'admettre dans son cadre actuel ; il faut se placer au même point visuel que ceux qui vous entourent en ce monde : Dieu ne nous a pas fait choisir notre époque...

Il eût pu continuer longtemps ainsi. Jean ne l'entendait pas. Trop d'émotions heureuses le bouleversaient à la fois. Floriane, son père, les deux grandes amours de sa vie, s'étaient, ce soir, inclinés vers lui. Il se leva, croyant les emporter pour toujours.

IV

Le vieil Ambroise avait revêtu la livrée fort délaissée depuis deux ans, pour recevoir M. le comte. Depuis huit jours c'était un branle-bas général dans le domaine de Mondastruc. Des ouvriers avaient ratissé avec rage les longues allées moussues, émondé d'un sécateur impitoyable les arbustes exubérants, épluché les massifs et les corbeilles. M. le curé, mis à contribution, avait fait apporter du presbytère ses grandes caisses de lauriers-roses, et toutes ses boutures de géraniums pour combler les vides du parterre abandonné.

Depuis son veuvage, Mme de Mondastruc, malade, affaiblie, préoccupée de constante économie, avait, peu à peu, négligé sa surveillance active. Les choses allaient à l'abandon, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les jardiniers avaient passé à la culture des champs, le valet de chambre, oubliant son correct service, cumulait les élastiques fonctions de majordome, cocher, chef de ferme ; pour son service particulier, la châtelaine se contentait de la vieille cuisinière et de sa nièce, Mélanie et Cécilou, toutes deux honnêtes et dévouées, mais qui ne demandaient qu'à perdre le peu de style qu'on leur avait laborieusement inculqué.

A la nouvelle de l'arrivée du maître, soudainement tout s'était redressé, ranimé, ressuscité. Comme par enchantement les domestiques affairés s'étaient jetés sur l'ouvrage, réparant en hâte des mois de négligence. On entendait frotter, broser, secouer, battre de tous côtés. Les parquets luisaient maintenant comme s'ils eussent été vernis, les cadres étincelaient, les bronzes et les cuivres, frottés à tour de bras, irradiaient comme des soleils ; les rideaux arrondissaient aux fenêtres leurs nobles plis rigides ; sur les tables cirées, livres et albums s'étagaient en bon ordre.

Dans la grande salle à manger tintaient, comme autrefois, les cristaux et l'argenterie. Mme de Mondastruc avait exhumé de ses armoires le beau linge damassé et la vaisselle fine. Puis elle avait revêtu une robe de soie noire et un col de dentelle ; c'était bien moins le fils qu'elle attendait que le chef de famille, l'héritier, le maître nouveau de ce domaine dont elle allait rendre le dépôt. Cette impression était si forte qu'elle dominait même sa joie maternelle de revoir enfin ses fils, Sernin, Léopold, éloignés depuis des années. Elle voulait que tout fût en parfait état, tel que lorsque vivait encore le vieux comte. Elle avait fait préparer dans le corps de logis, toujours habité par la famille, les chambres de ses fils ; mais pour Raymond un appartement était ouvert dans le pavillon Renaissance, *son pavillon*. Ambroise se consacrerait spécialement à son service et donnerait ensuite, pour les autres, un coup de main à la femme de chambre. Raymond était devenu si lointain pour Mme de Mondastruc, presque étranger ; elle oubliait qu'elle l'avait tenu tout petit, tout faible entre ses bras, qu'elle avait essuyé ses larmes, calmé ses caprices enfantins et ne voyait plus guère en lui que le successeur du maître hautain et respecté qui, durant près de cinquante ans, l'avait gouvernée absolument. Aussi son cœur se serrait-il d'une vague angoisse qui n'était ni de la tendresse ni de l'impatience en attendant son fils aîné. Elle aurait voulu être heureuse, et une sourde appréhension paralysait ses efforts vers

la joie. Il lui semblait confusément qu'avec Raymond l'ombre de son mari allait rentrer dans la maison, une ombre dominatrice et plus lointaine, moins accessible encore qu'autrefois.

Aussi l'absence de Jean en cette journée mémorable du retour la gênait étrangement. Mais l'officier était jusqu'au soir retenu par son service et les aînés étaient arrivés depuis longtemps et toutes les fenêtres étaient closes lorsqu'à minuit passé Jean à son tour entra à Mondastruc. Il prit des mains du fermier qui l'avait été chercher, sa légère valise et monta l'escalier à pas de loup pour ne point troubler le sommeil de sa mère. Plus doucement encore il s'engagea dans le couloir qui desservait toutes les pièces du premier étage. Mais ses précautions étaient inutiles. Mme de Mondastruc le guettait par sa porte grande ouverte.

— Ah ! te voici, mon Jean, s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras, viens vite, mon enfant, il me tardait tant de t'avoir.

Le jeune homme s'effara de cette nerveuse tendresse et une question passa dans son regard.

— Non, non, répondit la mère, il n'y a rien de particulier, tout va bien au contraire, tes frères sont arrivés, ils sont en parfaite santé, bien bons toujours, bien affectueux... Mais c'est justement parce que je suis heureuse que j'ai besoin de t'avoir, toi, mon Jean.

Et appuyant sa tête blanchie sur l'épaule du jeune homme, elle éclata en larmes.

— Oh ! maman, maman, protesta l'officier, caressant avec respect la chère tête qui se confiait à lui. Je comprends bien votre émotion ; moi aussi, je vois plus vide aujourd'hui encore la place vide depuis deux ans. Mais c'est sa volonté que nous nous retrouvions tous ici. Je souffrais pour *lui* de tous ces délais. Il doit être content de voir Raymond...

— Ah ! mon Jean, tu me parles de *lui*, je savais bien que tu me comprendrais. Tu *le* sens ici, toi aussi, tu l'y as toujours senti. Depuis que Raymond est arrivé, il me semble que ton père est revenu. C'est incroyable, la vivacité de cette impression ; j'en suis heureuse et j'en

souffre à la fois. Oui, je t'attendais bien !... pour cela et pour mille choses d'ordre matériel. J'ai fait de mon mieux pour tout mettre en état cette semaine, tu verras demain... Enfin tout est en ordre à présent. Ambroise a remis sa livrée, le dîner était très bon, je crois que Raymond a été content.

— Mais certainement, ma chère maman, dit Jean que blessait un peu cette fébrile anxiété ; il a été plus que content, heureux de revenir près de vous, de revenir à Mondastruc.

Il se fit un silence plein de pensées.

— Demain tout sera à lui, déclara lentement la mère.

Et comme Jean ne répondait pas, elle continua :

— Tout, la propriété, les jardins, le château.

— Cela doit être ainsi, dit enfin Jean.

— Oui...

Les mots s'échappaient pesamment de leurs lèvres, avec un effort, et de lourds silences.

— Je pense cependant achever l'été ici ! murmura tout bas Mme de Mondastruc.

— L'été et l'hiver, et tout le temps que vous voudrez, chère maman, assura le jeune homme. Pourtant si, comme je l'espère, j'entre cette année à l'École de guerre, j'avais rêvé vous avoir quelques mois avec moi à Paris.

— Oh ! Jean, c'est impossible, tu as raison de dire : j'ai rêvé.

— Oui, j'ai rêvé cela, j'ai rêvé bien d'autres choses encore !...

— Quoi donc ? interrogea-t-elle.

— Je vous le dirai plus tard, maman. Maintenant je vous laisse dormir, il est grand temps.

— Comme tu voudras, je vois du bonheur dans tes yeux, mon cher petit, cela me suffit. Que Dieu te garde !

Jean s'éloigna à pas étouffés dans la maison. Il observait avec amour sur les vieux murs l'ombre falote de la bougie, il plongeait dans la nuit sur les jardins un regard plein de tendresse. Pour la dernière fois, il allait s'endormir sous le toit paternel. Demain, il serait chez Raymond. Et quelques-unes des paroles du

marquis d'Arjac lui revenaient cruellement à la mémoire...

A Mondastruc, chacun, ce matin-là, se leva avec le front serré et les membres alourdis. Une énervante impression d'orage flottait dans l'air, irritant les sensibilités en éveil, jetant dans l'atmosphère une angoisse malade. Le ciel était pur cependant, de ce bleu intense et aveuglant qui semble défier la nuit, et le vent d'autan qui soufflait dans les arbres ne suffisait pas à expliquer la nervosité inquiète de ces hommes jeunes et vigoureux. Aux quatre frères vint, au sortir de la grand'messe, se joindre le vicomte de la Vrège, le mari de Germaine. Il ne manquait donc, à cette réunion de famille, que Solange, supérieure à Paris d'un couvent hospitalier, et le P. Adhémar, retenu, lui aussi, dans un lointain apostolat. Il avait envoyé à sa mère une lettre qui serait lue tout à l'heure, en même temps que les volontés paternelles.

Bien que chacun sût parfaitement à quoi s'en tenir sur cette conférence, elle excitait, comme tout changement définitif et imminent, une vague appréhension. Il fallut tout l'entrain, l'aimable banalité de Léopold, qui apportait en famille ses qualités professionnelles, pour que le déjeuner ne se traînât pas dans un lourd malaise. Ni Sernin ni Jean n'avaient cet usage du monde qui couvre à propos les impressions. Raymond ne prenait point la peine de masquer son souci. M. de la Vrège évaluait tout bas à quelle somme se monterait l'indemnité attribuée à sa femme. Mme de Mondastruc surtout ne parvenait pas à dominer son angoisse. Pour la dernière fois, elle se trouvait chez elle, recevant ses enfants à sa table. Dès ce soir, cette place qu'elle occupait ne serait plus la sienne : elle ne la tiendrait que de la déférence de son fils, et pour cela seul que sa belle-fille était absente. Si, du moins, cette nouvelle châtelaine aimait Mondastruc comme elle l'avait aimé ! Si elle prenait la succession de cette lointaine lignée de dames douces et bienfaitantes qui, elles aussi, avaient, depuis des siècles, fait rayonner sur tout le pays le nom familial ! Que serait-elle ici, cette brillante mondaine qu'avait

épousée son fils? Raymond en parlait peu, et elle n'osait l'interroger. A quelques questions timides, il avait répondu : « Mais oui, très heureux, je vous remercie, » d'un ton qui excluait nettement toute immixtion dans son ménage. Mme de Mondastruc se bornait maintenant à recueillir sur sa bru ou ses petits-enfants les quelques renseignements qu'on voulait bien lui donner.

A une heure et demie, entre le déjeuner et les vêpres, M. le curé vint présenter ses hommages à M. le comte et féliciter la châtelaine d'avoir ses fils auprès d'elle. Il aimait beaucoup Jean, et n'éprouvait pas pour Raymond, qu'il connaissait à peine, la même sympathie. Mais c'était le nouveau maître de Mondastruc, et le bon curé tenait à demeurer, comme par le passé, en cordiales relations avec le château.

• Sa visite dissipa la contrainte du déjeuner. Des groupes se formèrent : Sernin avec Adrien de la Vrège, Jean avec Léopold. Les deux jeunes gens étaient heureux de se revoir, de rappeler des souvenirs communs, de suppléer à l'insuffisance des lettres, de se sentir le cœur. Jean ne se lassait pas de questionner son frère avec un intérêt sincère, et Léopold lui racontait son mariage, ses joies, ses difficultés, ses soucis matériels, la grâce délicieuse de sa jeune femme et les gentilleses des deux bébés :

— Mon petit Arnaud connaît très bien la photographie d'oncle Jean ; j'aurais bien voulu l'amener, ce gamin-là, lui faire connaître *la maison* pendant qu'elle est encore *notre maison*, à tous. Mais à trois ans, je ne pouvais m'en charger seul, il aurait fallu amener sa mère et notre petite Marie... c'était trop coûteux ! Le sacrifice a été grand, tant pour Nora que pour moi. Il y a cela, reprit-il plus bas, après une légère hésitation, et aussi, je puis bien te le dire, Jean, je ne me souciais pas beaucoup d'amener ma femme ici, chez nous encore ce matin, mais *chez Raymond* ce soir. Depuis mon mariage, tu le sais, ce n'est pas chaud entre lui et moi. Ah ! ce n'est pas de sa faute si je suis heureux ! Que n'a-t-il fait pour m'éloigner

de Nora? Bah! c'est le passé, tâchons de l'oublier et que l'avenir me justifie!

— Il t'a justifié jusqu'ici, répondit Jean doucement; entre ta charmante femme et tes bébés, tu es heureux plus que Raymond, je crois.

— A chacun son lot, riposta Léopold avec une fierté agressive qui ne s'adressait point à Jean. Tout le monde ne peut pas faire un mariage d'argent: il a ce qu'il a voulu. Mme Raymond peut se dire que ses millions couvrent bien des aspérités de caractère.

— Je ne prétends pas cela, protesta Jean.

— Mais je le prétends, moi, et je le sais. Tu ne la connais guère, juste assez pour la savoir laide et froide; moi, sans la connaître beaucoup plus, j'en ai du moins entendu parler; elle passe pour fort désagréable en ménage, despotique, capricieuse.

— Pauvre Raymond!

— Tu vas le plaindre, répliqua Léopold avec un sourire amer, il ne se plaint pas, lui! Il est riche, il mène grand train, n'est-ce pas tout ce qu'il lui faut?

— Allons, allons, risqua timidement l'officier, ne sois pas rancunier, Léopold; tu le disais toi-même, le passé est passé. Si Raymond n'approuvait pas ton mariage, c'est qu'il aurait voulu t'éviter les embarras matériels dont il s'était affranchi lui-même; il cherchait ton bien, comme notre père, du reste, qu'il représente aujourd'hui.

— Oh! ça, non, par exemple! Qu'il jouisse des avantages surannés du fils aîné, c'est déjà beaucoup; nous sommes peut-être la seule famille en France où subsistent de tels privilèges, mais que nous lui devions encore un culte de respect et d'obéissance, qu'il n'y compte pas. C'est fini, ce système-là, mon petit Jean!

— Oh! Léopold, si notre père t'entendait!

— Qui sait? murmura le jeune diplomate, peut-être comprend-il différemment les choses en les voyant de plus haut... Tu es un naïf, Jean, mais je t'aime bien. D'abord, toi, je le sens, tu aimes Nora, et elle aussi t'aime, je t'assure. Il faudra bien que vous vous connaissiez enfin: nous arrangerons cela.

— Oui, il faudra surtout que tu la présentes à maman.

— Certainement, mais où sera-t-elle, maman?

Léopold eut un grand geste de doute qui, plus encore que ses paroles, prouvait son peu de confiance en l'aîné. Dans ce salon, à dix pas de Raymond, Jean ne pouvait entreprendre de combattre des préventions qui le blessaient. Mon Dieu, lui non plus n'avait pas, à bien s'interroger, une sympathie très chaleureuse pour le nouveau chef de famille, mais il voyait en lui le successeur de son père, et, comme tel, lui faisait crédit de toutes les grandes, nobles et généreuses qualités qui ne pouvaient manquer d'être l'apanage d'un comte de Mondastruc. Raymond était son chef plus que son frère et, dès longtemps, il lui avait, dans son cœur, voué un dévouement, un culte à toute épreuve.

— Il n'est pas impossible, reprit Léopold en se rapprochant lentement du groupe formé par Sernin et M. de la Vrège, que nous nous retrouvions cet hiver à Paris, toi à l'École de guerre, moi... ailleurs.

— Tu voudrais rester à Paris? demanda Jean effaré, au ministère? avec les hommes que tu y coudoierais?

Léopold se mit à rire.

— T'imagines-tu que les hommes que je coudoie ailleurs leur soient incomparablement supérieurs? Et puis, il faut que je gagne ma vie, moi, et celle des miens. Je resterai honnête, sois tranquille, et tu n'auras pas à rougir de moi dans ta conscience. Mais quant à flatter la vanité et les susceptibilités de ma famille, c'est un luxe que je ne puis m'offrir. Il faut que je me pousse de mon mieux, et si l'on m'offre une place avantageuse à Paris, oui, certes, je l'accepterai!

— Que dira Raymond?

— Ce que je m'en... Ce qu'il voudra. Ce n'est pas lui qui élèvera mes enfants, n'est-ce pas? Donc...

Il eut un bon sourire amusé devant la figure consternée de son jeune frère.

— Attends seulement quelques années, quel-

ques mois même, et tu ne me considéreras plus comme une pierre de scandale, mon bon Jean. Quoi que tu en penses à présent, nous nous entendons bien, nous deux, nous nous comprenons : tout ce qui nous sépare, c'est que j'ai vu la vie, moi, et toi pas.

M. de la Vrège s'écartait poliment pour leur faire place. Il était un peu lourd et rustique, n'étant jamais sorti de ses terres, où il menait une calme et honorable existence de gentleman-farmer. Il aimait tendrement sa femme et ses enfants, et n'étendait point au delà le cercle étroit de ses affections. De même que son intérêt se portait sur des questions locales, chemins vicinaux, locations de chasse ou irrigations communales, sa charité se limitait à soutenir l'école libre de son village, les pauvres de son village, l'église de son village. Le reste du monde ne l'intéressait pas, et il le disait simplement : « Chacun se doit à son petit coin de terre ; c'est un tort d'éparpiller ses efforts. » Au demeurant un excellent homme qui faisait le bonheur de son curé et l'édification de sa paroisse.

Ce n'était pas sa faute si tout en lui manquait de largeur et d'envergure. Sa médiocre fortune suffisait à ses besoins, mais il se préoccupait des frais d'éducation et de la dot lointaine encore de ses enfants. En père prudent et économe il voulait amasser un petit magot.

A ses côtés, grand, mince, d'une élégance sans mièvrerie, distingué jusqu'au bout des ongles, Sernin l'avait écouté développer ses modestes prétentions : l'officier de marine jugeait son beau-frère avec une clairvoyance indulgente. Habitué aux longues heures de silence et de songerie, il n'éprouvait aucune peine à se taire, à laisser le champ libre au proluxe verbiage de M. de la Vrège. Pourtant il eut un sourire en voyant s'approcher ses deux frères.

— Je crois qu'il nous faut revenir vers M. le curé, dit-il, notre retour en masse précipitera peut-être son départ. Et puisque tu dois nous quitter à sept heures, Jean, il faudrait pourtant songer à régler nos affaires.

— Je suppose que ce ne sera ni long ni compliqué, répondit Léopold.

— Hé hé ! fit M. de la Vrège, il y aura encore bien des petites choses à traiter, des évaluations à faire. Je pense que notre aîné va tout de suite nous indemniser pour nos parts de Mondastruc, ou tout au moins qu'il ne nous fera pas trop attendre.

— J'y compte bien, répliqua Léopold.

Par les fenêtres, grandes ouvertes, arriva soudain, dominant tous les bruits confus de l'été méridional, le grêle tintement de la cloche, appelant aux vêpres. Et M. le curé, rassemblant en hâte son chapeau, sa canne et son bréviaire, prit vivement congé de ses hôtes.

Alors Mme de Mondastruc commença, un peu émue :

— Maintenant, mes enfants, il faudrait nous occuper de ce que nous avons à régler, n'est-ce pas ?

Elle s'adressait à tous, mais d'instinct se retournait vers l'aîné, cherchant son assentiment. Lui seul répondit :

— Évidemment ; aussi j'ai donné l'ordre de ne recevoir personne au cas où quelque improbable visite se présenterait.

Déjà il donnait des ordres dans cette maison. Mme de Mondastruc et Jean lui-même en éprouvèrent un intime froissement, les autres n'y prirent point garde.

— Oui, que nous ne soyons pas dérangés, approuva M. de la Vrège en approchant un fauteuil. Les quatre frères l'imitèrent et s'assirent en demi-cercle autour de leur mère.

— Vous savez que votre père n'a pas laissé de testament, commença-t-elle avec effort, seulement quelques indications de ses volontés que vous connaissez déjà et qui, naturellement, sont acceptées comme des ordres.

Les cinq hommes s'inclinèrent en silence. Un peu déconcertée, Mme de Mondastruc se tourna vers Raymond, car elle ne pensait pas à avoir à diriger l'entretien. Mais son fils aîné avait les yeux baissés sur ses mains croisées et ne paraissait pas pressé de parler. Il était grave, soucieux, presque triste.

— Faut-il vous les lire? demanda Mme de Mondastruc, ou tout au moins vous les résumer, car c'est à vous, Raymond, qu'étaient adressées ces dernières pages de votre père, et je vous les ai remises il y a deux ans.

— Je les ai, en effet, ma mère, elles sont dans ma chambre, et je vais les chercher, si vous le désirez.

La proposition manquait d'entrain, et chacun protesta poliment.

— Vous savez du reste ce qu'elles contiennent et ma mère voudra bien vous le redire, ajouta l'aîné.

Visiblement il se retirait du débat et en voulait laisser l'initiative à Mme de Mondastruc.

— Très peu de choses. Comme il est naturel, votre père a laissé, en dehors de tout partage, les papiers, les meubles, tableaux et argenterie à l'aîné de la famille. Il spécifie que ce mobilier ne sera donc pas compris dans l'évaluation de la propriété, sur laquelle vous aurez à retrouver vos parts de l'héritage paternel.

Une seconde fois, elle se retourna vers le nouveau chef de famille; mais il tenait toujours les yeux obstinément baissés, comme hypnotisé par la large chevalière d'onyx qu'il portait à l'annulaire.

— Pour simplifier les choses, reprit Mme de Mondastruc, avec un soupir provoqué moins par ses paroles que par l'attitude singulière de son aîné, j'ai, dès à présent, joint à l'héritage de votre père mon propre héritage; je me réserve un petit capital, qui vous reviendra plus tard; mais, dès aujourd'hui, nous ferons entrer la maison de Toulouse dans les partages. Votre père l'avait attribuée moitié à Sernin, moitié à Germaine. Elle est évaluée 200.000 francs et rapporte net 8.000 francs de loyers.

— Oui, mais il y a les réparations, dit M. de la Vrège à demi-voix.

— Quelquefois, c'est vrai. Pourtant, le revenu en est assez régulier. Comptez 6.000 francs par an, cela s'équilibre. Le second a été réparé il y a quatre ans, il paraît qu'on pourrait facilement élever le prix de la location.

— Nous verrons cela, murmura M. de la Vrège, en s'adressant à Sernin.

— Les autres, poursuivit-elle, auraient donc leur part à prendre sur Mondastruc et en seront indemnisés...

Elle s'arrêta brusquement. Raymond avait relevé la tête, prêt à parler. Mais il arrêta les mots qui montaient à ses lèvres et, du geste, l'invita à continuer.

— D'ailleurs, Adhémar a dû vous écrire comme à moi, mon fils, qu'il renonçait à sa part en votre faveur.

— Oui, j'ai sa lettre sur moi, répondit laconiquement Raymond, en fouillant la poche de sa jaquette. Il tendit la lettre ouverte à ses frères.

« Comme religieux, je n'ai besoin de rien, lut Sernin à haute voix, et c'est naturellement sur vous, mon cher Raymond, que je reporte ma part de l'héritage paternel, heureux de contribuer ainsi, selon mes moyens, à la dignité et à l'honneur de notre nom, dont vous êtes maintenant le chef. »

— Le reste est personnel et n'a pas trait aux affaires, dit Raymond, en tendant la main.

Sernin lui rendit la lettre.

Quels que fussent les sentiments de ces hommes, personne ne dit mot. Mais Jean, seul, n'éprouva, à cette lecture, aucune amertume et trouva naturel ce don du religieux.

— Il vous restera donc, mon fils, reprit Mme de Mondastruc, à rembourser Solange, Léopold et Jean.

Elle s'était complètement tournée vers le colonel, pressée de l'entendre parler enfin.

— Mais, ma mère, commença-t-il avec embarras, il faudrait d'abord que je le pusse.

— Je ne veux pas dire aujourd'hui même, expliqua la mère, malgré les gestes de vive dénégation de Léopold. Votre sœur est pressée de toucher sa part, m'écrit-elle. Comme supérieure de son couvent, elle a de lourdes responsabilités : sa chapelle n'est pas encore payée, et...

— Je crains que vous ne m'ayez pas com

pris, ma mère, reprit Raymond avec effort. J'aurais dû, j'aurais voulu vous parler d'abord à vous, avant cette réunion de famille. Mais, puisque je ne l'ai pas fait, je m'expliquerai devant vous tous.

Aux derniers mots, sa voix raffermie sonna sèche et brève comme une attaque. Il se leva et vint s'adosser contre un haut bahut Renaissance, en face de sa mère.

— Eh bien, voilà, je ne puis pas prendre Mondastruc, dit-il après une courte pause.

La stupéfaction fut telle qu'au premier moment personne ne répondit. Mais, bientôt, un même mot monta à toutes les lèvres :

— Mais vous êtes l'aîné !

Il eut un bref haussement d'épaules.

— Évidemment, Mondastruc me revient de droit ; mais non moins évidemment, je suis libre de ne pas l'accepter.

— C'est impossible, impossible, gémit M. de la Vrège, qui voulez-vous qui le prenne ?

Raymond eut un geste de détachement qui signifiait que cela ne le regardait pas.

— Tu es le seul, dit plus calmement Sernin, à pouvoir assumer cette charge, en dehors même de toute question d'aînesse. Tu sais fort bien qu'aucun d'entre nous n'est en état de racheter aux autres leurs parts...

— Moi non plus, grommela Raymond, en venant reprendre sa place, comme s'il espérait ainsi se retirer de la discussion.

Léopold, vivement, marcha vers lui.

— À quoi te sert ton mariage, alors ? s'écria-t-il.

Les deux frères se regardèrent, les yeux noirs d'irritation et de rancunes inapaisées.

— Je n'accepte pas tes questions et je dédaigne ta colère, répondit le colonel avec hauteur.

— Oh ! mes enfants ! gémit Mme de Mondastruc.

Sa voix était si douloureuse que les deux hommes se calmèrent aussitôt. Léopold se rassit et un silence plein d'angoisse pesa pendant une minute.

— Je ne comprends pas, mon fils, je n'ai pas

pu comprendre , dit lentement la mère. Expliquez-vous, au moins.

— C'est très simple, articula l'officier. J'ai dit que je n'avais pas les moyens de racheter à mes frères leur part de Mondastruc, que, par conséquent, je ne pouvais accepter la propriété.

Il parlait vite, avec raideur, et souffrait visiblement. Mais sa souffrance hautaine et sèche repoussait toute compassion. Mme de Mondastruc laissa tomber sa tête sur ses mains jointes.

— Pas les moyens ! Mais qui donc ici les aurait plus que vous ?

— C'est ce que je disais, jeta M. de la Vrège.

— Pas les moyens, avec cent mille francs de rente, grogna Léopold.

— A supposer que j'en jouisse, ils ne m'appartiennent pas, répondit Raymond avec effort, sans se retourner vers lui. Puisque je vous dis, ma mère, que je ne prendrai pas Mondastruc, c'est qu'il ne m'est pas possible de le prendre. Épargnez-moi d'en voir discuter ici les motifs, qui ne regardent que moi seul.

— Il a raison, murmura Jean, qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Laissons cela...

Il souffrait une réelle torture ; le refus, par Raymond, du glorieux héritage, lui perçait le cœur : c'était une profanation, un parjure ! Il ne pouvait supporter l'horreur de cette âpre discussion, et pour un peu aurait entraîné sa mère hors de la pièce, loin de cette souffrance et de cette honte.

— Au contraire, il faut en finir, protesta Serin, nous ne pouvons rester dans cette situation inextricable. Vous comprenez bien que, quels que soient les... mobiles qui forcent Raymond à se soustraire à son rôle et à la volonté de notre père, il m'est impossible de prendre sa place. Si j'avais été l'aîné, je me serais sans doute préparé à en tenir le rang...

— Je ne le renie pas ! Je suis et je reste le chef du nom.

— En rejetant la propriété de famille ! exclama Léopold. Le comte de Mondastruc qui ne veut pas de Mondastruc !

— C'est inexact, répliqua froidement l'aîné. Je serai toujours le châtelain de Mondastruc.

N'ai-je pas, depuis bientôt vingt ans, ce qu'il y a de plus intéressant ici, après tout, de plus réellement précieux et historique : le pavillon de la reine Marguerite et la forêt?... Le reste est sans valeur ou presque...

Jean était atterré. Entendre Raymond parler ainsi de leur vieux domaine, de la chère maison basse aux vieux murs lézardés, des jardins, des champs, des prés qui avaient encadré leur enfance, de tout ce que leur père aimait et vénérait : c'était intolérable.

Sernin, pourtant, essayait une défense :

— Sans valeur pour des étrangers, c'est vrai, mais pour nous ! Il y a huit cents ans que cette terre est dans la famille.

— Partagez-vous-la ! répondit Raymond. Je ne prétends ni à l'argent, ni à l'hôtel de Toulouse, rassurez-vous, mon cher, poursuivit-il en regardant son beau-frère. Je joindrai simplement à ma propriété actuelle la grande prairie, qui constituera à la fois mon lot et celui d'Adhémar, distribuez-vous le reste.

— Sincèrement, je voudrais m'en charger, affirma Sernin de nouveau, je ne le puis pas.

— Et moi bien moins encore, déclara Léopold. Ah ! si j'avais de la fortune, moi !

— Nous savons que tu n'en as pas, coupa sèchement Raymond. Reste Jean, qui pourrait peut-être...

— Moi, moi ? balbutia le jeune homme, tremblant d'une indicible émotion. Comment voulez-vous ? Mais je ne puis pas, mais je n'oserais pas.

Il trahissait ainsi son intime pensée. Comment lui, le cadet, le dernier des cinq frères, c'était à lui qu'on offrait Mondastruc ! Et c'était Raymond lui-même ! Non, non, accepter lui eût semblé une usurpation, une trahison, presque un vol ! C'était pour le mettre à l'épreuve que l'aîné parlait ainsi. Il avait l'impression d'un cauchemar atroce et à toute force voulait s'en délivrer. Mais son cœur battait trop fort, dans sa tête bouillonnaient trop de pensées brûlantes, il ne pouvait parler.

Raymond se méprit sur son silence.

— Alors, dit-il avec effort, d'une voix basse il faudra vendre.

D'un élan, les trois frères furent debout.

— Jamais ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

La pauvre figure bouleversée de Mme de Mondastruc s'éclaira de reconnaissance à ce cri passionné, et, tournant vers l'aîné son regard chargé de reproche :

— Mon fils, dit-elle, je bénis Dieu d'avoir épargné à votre père ce que je souffre aujourd'hui.

Sa voix grave et triste était empreinte d'une telle dignité que Raymond baissa la tête. Jean s'était approché d'elle :

— Cette séance est trop douloureuse, dit-il tout bas. Voulez-vous que je vous conduise dans votre chambre ?

Elle fit signe que non.

— Il faut pourtant prendre une décision, dit-elle. Vos frères, qui ne s'attendaient pas à ce qui se passe, sont pris au dépourvu. Mais vous, Raymond, vous devez avoir songé à quelque arrangement possible. Dites-leur au moins ce que vous avez pensé... et ils verront s'ils peuvent s'y rallier, ajouta-t-elle, devant un geste mécontent de Léopold.

— Je ne prétends pas les diriger, répondit, à contre-cœur l'officier.

— Vous devez avoir envisagé quelque combinaison, pourtant, insista la mère.

Confus, embarrassé, il n'osa pourtant se dérober davantage.

— Jusqu'au dernier moment, j'avais espéré garder Mondastruc. Ma petite fortune personnelle n'y suffirait pas, et ce pays ne convenant pas à ma femme, elle ne désire pas y augmenter nos intérêts. Il est certain que notre vie est ailleurs : j'ai déjà quarante-six ans, des habitudes prises...

— Et vos fils ? protesta Mme de Mondastruc.

— Leur avenir n'est pas ici, répondit-il avec quelque impatience. Ma femme possède à Compiègne une propriété superbe, un château historique, une installation complète qui n'est pas à comparer avec celle-ci. Elle y tient et c'est naturel.

— Plus que tu ne tiens à Mondastruc, murmura Léopold.

— Mondastruc, on me force à le répéter, n'a qu'une valeur de sentiment. Cette valeur-là, je la conserve, puisque je garde le pavillon, la forêt, la prairie, les pièces capitales, en somme, et qui suffisent à représenter l'héritage familial.

Il s'échauffait à la fin, poussé dans ses derniers retranchements, acculé à l'aveu qui humiliait son orgueil d'homme : il ne prenait pas Mondastruc parce que sa femme ne le voulait pas, parce qu'elle prétendait garder la direction de sa fortune et gouverner sa vie.

Et à cette heure où elle devinait sa détresse, sa mère même ne trouvait, devant tous ces hommes, pas un mot à lui dire.

— Si personne n'en veut, reprit Raymond après un silence, il faudra bien liquider le reste.

La véhémence protestation ne monta plus, cette fois, aux lèvres des jeunes gens. Ils baissaient la tête, accablés, sans force contre la catastrophe.

— Je ne puis pas, je ne puis pas, dit enfin Sernin ; que ferais-je d'une terre où je ne viendrais pas une fois en deux ans, dont tout m'éloigne, ma carrière, mes aptitudes, mes goûts ? J'en suis navré, mais je ne puis pas.

Silencieusement, tous les regards se portèrent sur Léopold. Il se leva, presque violent, arrachant les mots de sa gorge.

— Vous savez bien que je ne puis pas ! J'ai reçu vingt-cinq mille francs de dot, et c'est, avec mon traitement, tout ce que j'ai pour faire vivre ma femme et mes enfants. C'est quelquefois dur, je vous le jure !

— C'est toi, Jean, qui pourrais le mieux garder Mondastruc, suggéra Raymond. En somme cela ne changerait pas ta vie, tu as l'habitude de t'occuper des métayages, des vignes, de toute la culture. Tu n'as aucun empêchement sérieux à faire valoir.

— Oui, ajouta Sernin, ta carrière même n'est pas une difficulté.

— Tu n'as aucune charge de famille, poursuivit Léopold.

— C'est en effet à vous que cette propriété

convient le mieux, conclut M. de la Vrège, à qui le sort de Mondastruc importait fort peu, pourvu qu'il touchât sans encombre sa part d'héritage. Vous êtes libre, entendu en affaires, vous êtes sur place.

— Pour le moment, reprit loyalement Léopold, mais il va entrer à l'École de guerre.

— L'École de guerre? pour quoi faire? Ce n'est pas ce qui transformera ta carrière, dit Raymond.

Mme de Mondastruc intervint.

— Vous-même l'y aviez encouragé?

— Peut-être, pour occuper ses loisirs de garnison, parce qu'il vaut toujours mieux qu'un jeune homme travaille. Mais l'École de guerre en soi n'a aucune importance. Une bonne recommandation la remplacera avantageusement et je m'en charge. Alors, n'est-ce pas, Jean, c'est entendu?

Directement interpellé, Jean releva la tête, s'efforçant de rassembler ses pensées, de raffermir sa volonté. Depuis qu'il était mis en jeu, il avait à peine entendu les répliques qui se croisaient. Son cœur sautait dans sa poitrine. Était-ce de joie, d'indignation, d'orgueil ou de révolte? De tout cela un peu. D'angoisse aussi, car l'avenir semblait marcher sur lui, redoutable et menaçant, grand comme un mystère. Son père, Floriane, tous ses souvenirs d'enfance se dressaient devant lui, et encore l'École de guerre pour laquelle il avait tant travaillé, qui avait été, des années durant, le but de ses efforts. But inutile, disait Raymond, et qu'il faudrait sacrifier. Qu'importe, à côté de ce bonheur inouï d'être, lui, le gardien, le dépositaire de Mondastruc, le chevalier fidèle du passé. Lui, le cadet! Éperdument il cherchait au fond de son âme, l'âme même de son père qui lui dictât sa volonté. Mais c'était la voix bienveillante et railleuse du marquis d'Arjac qui lui répondait : « Tu n'es pas de ton temps, mon garçon, prends garde, défends ton avenir. »

— Tu ne réponds pas, insista Raymond, je comprends que tu réfléchisses ; pourtant, c'est évident que toi seul peux conserver la propriété.

Tout à coup Jean prit conscience de ces re.

gards anxieux tournés vers lui, et qu'il tenait entre ses mains la destinée de sa famille. Un dernier scrupule le fit protester.

— Mais ce serait prendre votre place, Raymond, que dirait notre père?

Une voix grave répondit :

— Il dirait que tu as bien fait, mon fils, puisque cette place, personne n'en veut !

Un grand souffle de joie emporta Jean. Elle avait dit *mon fils*, à lui, comme autrefois, à Raymond seul, le disait le vieux comte. Il se sentit consacré et, sans plus réfléchir à quoi il s'engageait, il accepta.

— C'est un grand honneur pour moi, je tâcherai d'en être digne.

Raymond réprima un léger sourire.

— Ce n'est pas un trône que nous t'offrons et nous ne réclamons aucun serment solennel. La chose est très simple, après tout. Nous nous arrangeons entre frères au mieux des intérêts de chacun.

— Je le voudrais, dit Léopold, mais ce n'est pas prouvé. Jean, malgré toute sa bonne volonté, ne peut nous racheter nos parts. Comment ferons-nous?

— Vous pouvez toujours vendre quelques pièces de terrain, dit Raymond d'un air détaché.

— Oh ! non ! à quoi servirait alors le sacrifice de Jean?

L'ainé haussa les épaules avec impatience.

— Il ne s'agit de sacrifier personne, pas plus Jean que toi-même. On peut toujours s'arranger !

— Je ne vois pas comment.

— D'abord Jean a une fortune personnelle... les cinquante mille francs de sa marraine.

— C'est vrai, dit Jean, je les céderai bien volontiers, mais c'est insuffisant.

La conversation reprit, sèche et précise.

— A combien est évaluée la propriété? demanda Sernin.

— Deux cent cinquante mille francs, répondit l'ainé.

— Je sais, mais quel est son rapport annuel?

— Environ neuf mille francs.

— A partager entre trois, ça fait trois mille à chacun, c'est peu.

— La grande prairie, à elle seule, rapporte presque autant, sans aucuns frais de culture, murmura Léopold.

— La prairie est mon lot, dit Raymond sèchement, elle tient à la forêt et au pavillon. C'est un bloc ; d'ailleurs son revenu net est de cinq mille huit cents francs, tu peux voir les comptes. Ma part et celle d'Adhémar ne dépassent pas les vôtres, au contraire.

— Enfin, mes enfants, qu'allez-vous faire ? intervint Mme de Mondastruc, que torturait cette hostilité des deux frères.

— Si cela peut vous rendre service, dit lentement M. de la Vrège, je pourrai racheter votre moitié de l'hôtel de Toulouse.

— Je veux bien, accepta Sernin, à qui la proposition s'adressait.

— Mais cela ne changera rien à la difficulté d'indemniser Solange et Léopold, observa Mme de Mondastruc.

— Je n'ai que ces cinquante mille francs, dit Jean simplement.

— On peut emprunter, proposa Raymond.

— On peut hypothéquer aussi, répliqua Léopold. Non, va, Jean, nous nous en tirerons bien, nous deux. Tu m'enverras un tiers des revenus et je te remercierai de travailler pour moi en même temps que pour toi.

Il saisit la main de son jeune frère et la serra violemment. Ses yeux bleus brillaient d'émotion.

— Voilà un gros point de réglé, dit avec satisfaction M. de la Vrège. Je suppose que votre sœur religieuse consentirait pour son compte à un semblable arrangement.

— Non, je ne le crois pas, répondit Mme de Mondastruc : c'est d'argent comptant qu'elle a besoin. Elle m'écrit même qu'elle en est pressée.

Léopold regarda Sernin. Le mari de Germaine aussi ; sa proposition de racheter l'hôtel de Toulouse lui semblait devoir pourtant sug-

gérer clairement à l'officier de marine ce qu'il avait à faire. Sernin sentait bien ce qu'on attendait de lui et hésitait. Il aurait voulu aider sa famille, mais c'était une telle aubaine que ce capital tombant à point dans sa bourse plate et il avait tant de besoins difficiles à avouer.

— Je pourrais peut-être, commença-t-il péniblement, joindre aux cinquante mille francs de Jean...

— Du tout, interrompit la mère, il est indispensable que Jean conserve cette somme dont il peut avoir besoin : j'ai une combinaison beaucoup plus simple, je rachèterai la part de Solange. C'est ce qui convient le mieux, n'est-ce pas, Jean ?

Ses yeux ne pouvaient se détacher de son plus jeune fils : elle éprouvait, après l'angoisse de tout à l'heure, un tel apaisement, une si grande douceur à se dire que rien ne serait changé, que leur vie, à eux deux, allait continuer comme auparavant : elle toujours maîtresse à Mondastruc, lui plus libre, plus indépendant que jusqu'ici. Ils seraient plus pauvres aussi, mais leurs besoins étaient légers, ils n'auraient plus de comptes à rendre, sauf à Léopold, un brave cœur, et le meilleur garçon du monde, sous ses dehors violents. Ils pourraient encore être heureux ! Et puis, « rien ne serait changé », et, passé un certain âge, cette immobilité des choses est l'essentiel du bonheur.

Maintenant que les grandes décisions étaient prises, les intérêts à peu près sauvegardés, une détente se produisait. Longtemps la conversation se prolongea ; d'un commun accord, on évitait les rappels douloureux, on essayait d'atténuer les mots durs, les blessures faites au cours de cet orageux entretien. Brisée d'émotion et de fatigue, Mme de Mondastruc restait silencieuse auprès de Jean. A un moment, elle se pencha vers lui :

— Tu verras, murmura-t-elle, comme tout ira bien.

Et cette parole de sa mère estompa la sourde inquiétude qui, la première exaltation tombée, lui étreignait déjà le cœur.

V

Le vent soufflait avec rage, ce rude vent d'autan qui serre les tempes et cingle les visages, qui balaye impitoyablement les larges allées de Toulouse et, d'un bout à l'autre de la vallée, courbe les arbres et durcit les routes désertes ; un vent noir, sans soleil, sous un ciel terne et morne, uniformément gris.

Jean sauta de cheval à la porte du quartier et, laissant la bête écumante à son ordonnance, rentra chez lui d'un pas rapide qui sonnait sur la terre glacée.

Il faisait presque nuit déjà dans le petit appartement sous les combles. Le feu s'éteignait dans la cheminée. L'officier jeta méthodiquement sur son lit sa cravache, son képi, ses gants l'un après l'autre, puis retira sa pelisse. Après le froid âpre du dehors, la réaction se produisait. Une infinité de petites aiguilles piquaient ses yeux, ses joues enflammées, ses doigts engourdis. Il resta un moment sans rien faire, debout contre sa table, à penser. Puis, seconant cette courte inaction, il alluma une lampe, rapprocha les tisons désunis et voulut prendre un livre. Mais le courage lui manqua. A quoi bon travailler maintenant ? Il n'avait plus de but. Dominé par les conseils pressants, impérieux de Raymond, il ne s'était même pas présenté au concours et il regrettait les soirées studieuses de l'hiver précédent. Il regrettait l'avenir entrevu, les rêves évanouis. Ah ! il regrettait tant de choses et luttait pour se le cacher.

Il rejeta le livre inutile, s'enfonça dans l'unique fauteuil, regarda la flamme, toute petite, bleuâtre et tremblante, qui léchait les tisons charbonneux. Il prit les pincettes, tisonna avec rage, à renfort de coups de talon, comme si quelque bonheur pour lui devait jaillir de ces étincelles. Il n'arriva qu'à éteindre complètement le feu. Alors, il regarda la tablette de la cheminée, quelques photographies, une statuette de bois, puis la glace cerclée de mobiles souvenirs : des cartes d'invitation glissées dans le cadre banal, un flot de ruban gagné en courses,

quelques accessoires d'un cotillon dansé l'hiver dernier avec Floriane, des portraits de chevaux et deux petits flocons blancs, légers, soyeux comme de la nacre effilochée. Au printemps, il les avait cueillis dans les marais avec Floriane. Floriane était si lointaine maintenant, perdue pour lui. C'est à peine s'il l'avait revue depuis cette soirée où elle avait été presque sa fiancée... depuis le partage !... Il entendait encore sa voix chargée de reproche : « Oh ! Jean, pourquoi avez-vous fait cela ? » Le marquis avait ajouté : « C'en est fait de ta carrière, mon pauvre enfant, tu t'es barré l'avenir ! » C'était tout de même un peu exagéré, Raymond n'affirmait-il pas qu'il importait peu de passer par les écoles et que son influence, à lui, ses recommandations y suppléeraient largement. Non, son avenir militaire n'était pas compromis, c'était l'autre, son avenir de joie intime et de tendresse qu'il sentait condamné.

Les d'Arjac étaient partis de bonne heure cette année et leur absence se prolongeait. Ils passaient l'hiver à Pau et ne viendraient pas dans leur vieil hôtel toulousain. Était-ce une simple coïncidence ? le marquis avait-il surpris le lien secret, si léger, hélas ! qui unissait sa fille au cadet des Mondastruc, et voulait-il le distendre ? Jean n'en savait rien, mais il était certain d'une chose, c'est que M. d'Arjac s'opposerait à ce mariage et, d'une autre plus triste encore, c'est que Floriane ne saurait pas l'aimer assez pour surmonter tous les obstacles. Il ne lui en voulait pas. En d'autres circonstances, ils auraient été heureux ensemble : la vie les séparait, il fallait se soumettre et porter haut un cœur sans rancune, sinon sans souffrance. Jean s'appliquait à ce devoir, il y voyait la suite et la conséquence de cet honneur périlleux assumé par lui, de cette charge glorieuse de Mondastruc. « Les princes sacrifient tout à la raison d'État, pensait-il ; en petit, un semblable devoir m'incombe. » Cette pensée le soutenait dans les heures lasses, comme celle-ci ; dans les déboires, dans les difficultés matérielles où il se débattait déjà. Sa situation ne s'était pas tout d'abord établie aussi nettement qu'il l'au-

rait jugé nécessaire. Mme de Mondastruc, en se substituant à sa fille aînée, n'avait acquis de droits que sur un tiers du domaine. En fait, elle s'en considérait comme l'unique propriétaire. Jean, dans la moindre décision, se heurtait à sa volonté, bien plus que par le passé, alors qu'il gérait la propriété au nom et avec les instructions de ses frères. Certes, la mère ne prétendait pas empiéter sur les droits de son fils, mais inconsciemment elle voyait toujours en lui « le petit » et se croyait régente, plus apte que lui à diriger et à gouverner.

Chaque dimanche, Jean devait entendre tous les beaux projets élaborés par sa mère. Il les combattait respectueusement, obtenait quelque sursis, mais en cédant sur d'autres points. Et il rentrait à Toulouse plus alarmé, plus soucieux que la semaine précédente. Pour la simplification des comptes, et aussi pour l'équilibre de son budget, Léopold avait demandé qu'on lui allouât une fois pour toutes une pension régulière ; mais ce qui était une facilité pour lui devenait, en vérité, une lourde charge pour Jean, qui passait des trimestres entiers sans toucher un sou de la propriété. Il avait voulu le dire à Léopold. Sa mère s'y était opposée. « Je ne suis pas de ton avis, avait-elle déclaré ; pour nous, autant que pour ton frère, je trouve cet arrangement préférable. Nous serons beaucoup plus libres ainsi dans la gérance de Mondastruc. » Au bout d'une semaine, Jean avait cédé, tout en se rendant parfaitement compte qu'il emmanchait mal ses affaires. Il se raccrochait au chimérique espoir que sa mère, après avoir épuisé le premier charme d'une situation nouvelle, arriverait d'elle-même à une conception plus juste de la mesquine réalité.

Le printemps arriva, les soirées allongées reprirent leur douceur. Sur la terre labourée, le blé mettait son fin duvet vert tendre, une bonne odeur de jeunesse saine se dégageait du sol ; des forêts bourgeonnantes, des prés rajeunis montait le chant frêle des ruisseaux, cascasant sous les ponts de bois. Il y avait de la joie dans l'air ; et de semaine en semaine, à mesure que germaient les plantes, Jean revenait plus satis-

fait, plus confiant à la chère vieille maison. Son âme aussi se gonflait de sève, ses nerfs se tendaient de force, d'énergie reconquises, d'espairs renouvelés. Un dimanche d'avril, il apprit enfin que les d'Arjac étaient de retour, mais seulement le marquis et Marie-Josèphe. Floriane était restée chez sa sœur des Charmes pour quelques semaines encore.

— On va la marier, dit Jean.

Sa mère le regarda, cherchant à deviner si ce calme était sincère. Puis elle avoua ce qu'elle n'avait osé dire d'abord.

— Cela se pourrait. Jeanne des Charmes a un jeune beau-frère fort joli garçon que, depuis longtemps, elle destine à Floriane.

Elle attendit, observa de nouveau son fils et, rassurée, continua :

— Il n'y a rien de décidé encore. Mais M. d'Arjac ne m'a pas caché que ce mariage lui conviendrait pleinement.

— Et Floriane? demanda Jean.

— Oh! il ne la forcera pas, tu penses bien.

— Non, il la dirigera.

— C'est son droit et son devoir de père.

Jean se tut et la conversation ne reprit pas sur ce sujet. Elle ne pouvait jamais, dans cette courte journée du dimanche, s'égarer longtemps hors des affaires précises du domaine. Rarement des voisins venaient après vêpres passer une heure au château, et, plus rarement encore, Jean était là pour les recevoir. Il partait par le train de sept heures et sa mère assistait au repas hâtif qu'il prenait seul dans la grande salle à manger. C'était presque toujours ce moment-là qu'elle choisissait pour ses petites révélations, et Jean n'achevait jamais son dîner sans inquiétude. L'excellente femme avouait tantôt l'achat d'une vache, tantôt la promesse d'une réparation, ou bien elle avait consenti un petit rabais à un fermier, s'était engagée à augmenter le salaire des ouvriers. Et devant le silence respectueux de Jean, la seule protestation qu'il se permit d'ordinaire, elle ajoutait précipitamment :

— Nous en reparlerons dimanche prochain.

le ne veux pas te faire manquer le train. Pars vite, mon enfant, nous en recauserons.

Ce dimanche d'avril, la communication était plus grave. Mme de Mondastruc la retarda jusqu'à la dernière minute, et Jean se disposait à partir lorsque sa mère, en consultant sa montre, s'écria :

— Comment, déjà six heures et demie ! Moi qui voulais te parler de Léopold...

— Qu'y a-t-il ? demanda l'officier vivement.

— Rien de grave : le pauvre enfant se trouve un peu à court ; les fêtes du Carnaval, qui sont une nécessité dans sa carrière, occasionnent des dépenses très fortes pour lui.

— Alors ?

— Oh ! rien, il demande une simple petite avance.

A l'attitude de sa mère, Jean comprit que la décision était prise.

— Combien ? demanda-t-il découragé.

— Peu de chose, en somme. Il est bien raisonnable. S'il obtient de l'avancement au mois de juillet, il nous remboursera aussitôt.

— Et qu'en pensez-vous ? questionna Jean sans s'attarder à cette chimérique garantie.

— Je ne pouvais le faire attendre, j'ai arrangé cela. Ne t'en préoccupe pas... c'est l'heure de ton train.

— Vous avez *arrangé* ? insista Jean en prenant machinalement son chapeau.

— Oui, oui, j'ai écrit à notre homme d'affaires d'envoyer la somme... tout est réglé. Va vite, mon enfant, tu manqueras ton train.

Elle l'embrassa sur le front et le poussa dehors.

Tout en s'éloignant, le jeune officier calculait combien de fois déjà, depuis six mois, Mme de Mondastruc avait « arrangé les choses » en écrivant au banquier. Et Jean n'en connaissait pas le détail, de ces arrangements trop clairs dans leur simplicité de lettre chargée. Sa mère préférait faire tout exprès le voyage de Toulouse, plutôt que d'envoyer Jean dans les bureaux de l'homme d'affaires.

Entièrement absorbé par ses pensées, l'officier avait descendu la côte, gagné la grande route plantée d'arbres, et maintenant il s'engageait dans l'avenue de la gare. La lumière rouge des larges disques pâlisait encore la clarté lunaire. Un vent léger agitait les branches, faisait danser l'ombre fragile sur la route livide. Lentement dans l'obscurité, le monde invisible de la nuit commençait à se mouvoir. Un filet d'eau s'égouttait dans le fossé, et, soudain, une rainette grisée par le printemps lança son appel mélancolique. Bientôt des centaines de petites voix pareilles lui répondirent, et ces soupirs réguliers et doux semblaient le souffle de la nuit. Leur rythme familier apaisa l'inquiétude de Jean : de tout temps elles avaient eu le don, ces petites voix monotones, de lui verser une douceur confuse.

Dès lors, chaque semaine, Jean revit les d'Arjac : ils venaient prendre le thé à Mondastruc et conduisaient dans leur voiture le jeune homme à la gare. Cette amitié solide lui était un vrai réconfort dans ces journées dominicales toujours secouées d'impressions diverses. Quelquefois, était-ce hasard ou divination ? le marquis glissait un aperçu, une opinion, un vague conseil, appuyant le sentiment intime de Jean. Mme de Mondastruc n'y répondait jamais et paraissait ne pas entendre, mais il arrivait que ses premières impressions en fussent modifiées. C'était généralement pour de très petites choses ; si peu que ce fût, Jean s'en réjouissait et son cœur en demeurait reconnaissant. Jamais, pourtant, il ne disait un mot de ses difficultés et il s'étonnait de l'incroyable à-propos des réflexions du marquis. C'est qu'il n'assistait pas aux visites que, dans la semaine, Marie-Josèphe venait faire à sa vieille amie. Sans y toucher, tout en dévidant les écheveaux de laine ou taillant une layette, elle confessait la mère de Jean, apprenait ses projets, recevait des confidences, incomplètes et involontaires, suffisantes cependant pour que son amitié, toujours en éveil, devinât les dangers et s'efforçât de les combattre.

A la fin de juin, Floriane revint, portant au doigt l'anneau des fiançailles ; elle ne se rencontra pas avec Jean et repartit presque aussitôt pour l'annuelle saison d'eaux.

VI

Les moissons avaient donné plus qu'on n'espérait, les épis étaient lourds et gonflés, le grain s'échappait dans les granges, prévenait le travail des batteuses. La paille aussi était belle : de fortes tiges, un peu courtes, mais dorées et craquantes. La vente serait bonne et facile, car tout le pays n'avait pas été aussi favorisé, et Jean se félicitait de cette récolte superbe. Il se levait de grand matin chaque dimanche et courait chez les métayers, comptait les gerbes, visitait les granges, calculait les ventes probables.

— Si vous pouviez cultiver vous-même, monsieur Jean, disait le vieil Ambroise, ça vous rapporterait bien plus. Avec les métayers, on n'est jamais sûr. Mais il faudrait être là tout le temps. Avec la peine que vous vous donnez, pour un jour que vous venez ici, pour sûr ça ferait une belle exploitation !

Jean le comprenait bien, et que le dimanche il ne pouvait pas grand'chose. Sa mère ne le voyait même pas courir les fermes, convoquer les tenanciers et régler les comptes sans quelque scrupule. Était-ce d'un bon exemple pour le repos dominical ?

Au plus fort de l'été, Raymond annonça sa visite. Il passerait quinze jours à Mondastruc avec sa fille et pria Jean de s'assurer ces deux semaines de congé. C'était facile et le jeune officier se trouvait à l'arrivée du train qui, par un matin de juillet, déposa dans la petite gare le colonel et Isaure.

Jean connaissait à peine sa nièce, il l'avait entrevue quelque dix ans plus tôt, fillette amusante et gamine, aussi peu pliée aux lois de l'obéissance qu'à celles de l'étiquette, une sorte de diabolotin qui, sûrement, ne pouvait en rien lui faire prévoir la jeune fille. Il l'attendait avec une curiosité un peu inquiète, avec même une

certaine appréhension de rencontrer chez la mondaine élégante et raffinée qu'Isaure, sans doute, était devenue un étonnement dédaigneux pour la simplicité de leur vie rurale, à eux. Aussi son premier regard ne chercha-t-il pas Raymond quand, le train à peine arrêté, une portière s'ouvrit brusquement.

— Mais non, papa, n'ayez pas peur ! cria d'une voix claire une jeune fille, en chemisette blanche et jupe trotteur, qui sautait sur le quai. Passez-moi les sacs, les couvertures, tout !

— Donnez-les moi plutôt, rectifia Jean, courant au compartiment.

Isaure posa sur le quai les sacs et les courroies dont elle était embarrassée.

— Alors c'est vous, l'oncle Jean, dit-elle joyeuse, tandis que les deux frères se serraient la main. Ah ! que je suis contente ! Je ne vous croyais tout de même pas si jeune ! Quels bons camarades nous allons faire ! Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

D'un geste franc, elle tendait ses deux mains au jeune homme.

— Je pense que je suis trop grande pour vous embrasser en pleine gare. Nous nous rattrapons au château.

— Isaure, Isaure, gronda doucement le colonel, rappelle-toi ce que je t'ai dit.

— Soyez tranquille, papa, je n'oublie rien, vous serez étonné de la belle tenue de votre fille. Mais, tout à l'heure, je me réserve pour bonne-maman. Où est notre équipage ?

Un peu ahuri par ce début, Jean s'empessa de conduire les voyageurs à la voiture, une vieille calèche démodée, traînée par un fort cheval de labour.

Assis en face de la jeune fille, il eut tout le loisir de l'examiner. Elle se taisait maintenant, regardant à droite et à gauche le paysage qui se déroulait sous ses yeux. Plutôt grande, mince sans maigreur, élancée, souple et vigoureuse, c'était déjà, d'ensemble, une fort jolie femme. D'abondants cheveux cendrés s'échappaient en désordre de son chapeau de voyage, ses yeux noisette étaient agrandis par un cercle bleuâtre qui donnait à la petite figure irrégulière un

charme imprévu. Le nez court, inachevé, n'avait pas encore arrêté sa forme définitive, des fossettes creusaient, au moindre mouvement, les joues fraîches et le menton. Sur la bouche trop grande, aux lèvres enfantines, un vague sourire semblait errer toujours. Jean pensa qu'elle était moins jolie, moins idéale que Floriane, mais, quoique beaucoup plus jeune, bien plus « réelle » et vivante déjà. Elle ne l'intimidait pas, comme il l'avait craint, mais elle le désorientait un peu. Encore à présent elle se taisait, et la physionomie, spirituelle et franche, lui plaisait ; mais tout à l'heure, en arrivant, que ferait-elle, que dirait-elle, cette étonnante petite personne ?

Après un réciproque échange de questions polies sur la santé de tous les membres de la famille, quelques détails sur les incidents du voyage et de banales considérations sur la température, le colonel interpella sa fille.

— Eh bien, Isaure, à quoi penses-tu ?

— Je regarde, papa, je cherche Mondastruc.

— Tu ne le verras pas de si loin. Ce n'est qu'une vieille maison cachée dans la verdure, cela ne ressemble pas à Beauvillers !

— Je croyais que c'était situé sur la hauteur, reprit-elle, indécise, s'adressant à Jean.

— Oui, mais comme vous le dit votre père, Mondastruc est entouré d'arbres. C'est un grand bâtiment à un seul étage, sauf le pavillon de la Reine...

— Oh ! ce pavillon, en ai-je rêvé ! Je ne devrais pas l'avouer, mais je suis venue presque autant pour lui que pour vous ! Quels beaux rêves je ferai cette nuit dans le lit de la reine ! Il me semble que j'y retrouverai ses songes inachevés !... Ce doit être si beau.

— C'est en effet la seule partie curieuse et intéressante de Mondastruc, déclara Raymond d'un ton dégagé et tranchant qui blessa Jean.

— La seule partie artistique, voulez-vous dire, répliqua-t-il, car, pour nous, tout est intéressant dans cette vieille maison où s'est écoulée votre enfance et la mienne.

— Je ne me plaçais pas à ce point de vue personnel, bien relatif aux yeux d'Isaure, qui sont ici pour la première fois.

— Mais non, papa, je vous assure, protesta la jeune fille, cela m'intéressera beaucoup de voir où vous viviez autrefois, et d'entendre grand'mère raconter vos gamineries d'écolier.

— Je doute qu'elle vous en raconte beaucoup, dit Jean.

Le cheval montait au pas, sans aucune allure, la rude côte. La voiture était lourde; jadis on y attelait toujours deux chevaux; ils étaient vendus maintenant.

A mesure pourtant qu'on s'élevait, le paysage se découvrait alentour : une plaine fertile, semée de maisons claires et de bouquets d'arbres et, la traversant de biais, avec des courbes molles, une longue écharpe d'épaisse verdure.

— Le Tarn, dit Jean, désignant d'un geste la rivière silencieuse et voilée.

Ils arrivaient. Reprenant courage, le cheval s'engageait dans la courte avenue sans portail ni barrière, et, comme si les arbres s'écartaient, la vieille demeure apparut enfin, recueillie, digne et charmeuse encore dans l'éclat fané de ses briques roses. Deux ailes avançantes formaient une cour devant la façade principale : à gauche, les communs, à droite le Pavillon de la Reine, le tout d'un seul tenant. Au fond, trois larges arcades romanes s'ouvraient sur une sorte de cloître ou de vestibule. Des plantes grimpantes retombaient en festons sur ces portes béantes et revêtaient de grâce leur rude architecture. Au premier, une série d'étroites petites fenêtres à croisillons, sans aucun ornement, donnaient à peine une impression de vie. Les communs faisaient à angle droit une suite immédiate au corps de logis et s'en distinguaient à peine. Ils étaient évidemment de la même époque et, à première vue, leur présence n'aurait pas choqué, s'ils n'avaient fait face à ce bijou de l'art italien qu'était le pavillon.

Touchant au vieux manoir sobre, trapu, ramassé, il s'élevait dans l'élégance légère de ses balcons et de ses loggias, de ses meneaux fleuris, de ses frontons sculptés. La brique rose s'allégeait, alternant avec la pierre blanche; des amours jouaient autour des fenêtres; Cérès et Pomone, de leurs bras enlacés, sou-

tenaient les tourelles en culs-de-lampe. Un étroit jardin à la française, planté de beaux arbres, enserrait tout le château, mais bien vite les raides et correctes pelouses se perdaient dans la prairie immense, cerclée elle-même par la forêt.

Raymond eut un regard satisfait. Oui, il avait bien la meilleure part. Isaure s'absorbait dans une contemplation ravie : visiblement elle avait rejeté de son attention la vieille demeure rude et massive et ne voyait que le Pavillon de la Reine.

— Quelle merveille ! murmura-t-elle.

— Tu n'es pas déçue ? demanda le colonel.

— Oh ! non. Mais quel dommage que tout le château ne soit pas du même style !

— Le pavillon n'est qu'un délicieux bibelot offert un jour à l'une de vos grand'mères, dit Jean, mais la maison de famille, ce sont ces vieux murs sévères qui soutenaient les assauts des Albigeois. Tels ils étaient au treizième siècle, tels vous les voyez aujourd'hui, sauf pourtant ces trois arcades qu'une fantaisie a ouvertes, il y a cent ans à peine.

Raymond déclara posément :

— Comme souvenir, cette habitation a une certaine valeur pour nous, mais autrement, il est clair que le pavillon ferait un tout autre effet s'il était isolé, allégé de toutes ces vieilles bâtisses. Ce contact lourd l'écrase et lui fait perdre la moitié de sa valeur artistique.

— Vous auriez voulu abattre la maison ? demanda Jean tremblant de colère contenue.

— Je ne veux rien du tout, elle ne m'appartient pas ; je dis qu'elle dépare le pavillon, voilà tout.

— Oh ! papa, je l'aime, moi, cette vieille maison, s'écria Isaure. Elle n'est pas jolie, mais elle a beaucoup de cachet avec son air sévère. On sent qu'elle n'accueille pas tout le monde et l'on est fier d'être des siens.

La voiture s'arrêtait. Jean chercha sa mère dans l'ombre des arcades. Mme de Mondastruc s'avança en effet, à la fois digne et accueillante, un peu embarrassée peut-être, comme toutes les fois qu'elle se trouvait avec Raymond.

Tout de suite le colonel présenta Isaure.

— Je vous amène votre petite-fille, ma mère.

La phrase n'était pas achevée que, sans attendre d'autre autorisation, la jeune fille jetait ses bras au cou de la vieille dame et l'embrassait impétueusement.

— Doucement, doucement, disait Raymond, qu'amusait l'air ébahi de sa mère. Excusez-la, c'est encore une enfant.

— Et une enfant bien heureuse de vous voir, grand'mère, dit Isaure. Je vous demande pardon si j'ai été un peu brusque.

Et se retournant vers Jean :

— A vous maintenant, ici nous pouvons, ce n'est pas comme à la gare.

Joyeusement, elle embrassa le jeune homme. Sa joue satinée sentait la violette, ses lèvres rouges étaient si fraîches que Jean commença à excuser dans son cœur cette petite fille mal élevée.

Leur vie à quatre fut ce qu'avait été cette première heure de l'arrivée. Raymond, volontairement ou non, heurtait sans cesse son frère cadet, mais Isaure était là qui pansait la blessure, en gamine, sans paraître s'en douter. Elle aussi, parfois, froissait l'officier, mais avec une telle innocence qu'il ne pouvait lui en vouloir. Mme de Mondastruc était un peu suffoquée des allures d'Isaure, elle ne se permettait pourtant aucune observation : du moment qu'elle était la fille de Raymond et que Raymond trouvait bon ces manières d'agir, il n'y avait pas à protester. Le prestige du chef de famille étendait à tous les siens une complète immunité.

Tout au plus le soir, seule avec Jean, se hasardait-elle à une timide restriction. « Isaure est charmante, intelligente, vive, gracieuse, son genre diffère un peu du nôtre, naturellement ; elle vit dans un milieu si différent ! Et puis les jeunes filles d'aujourd'hui s'émancipent. Il paraît que c'est le progrès. »

Jean n'avait pas de peine à entrer dans ces vues indulgentes, sa nièce lui plaisait de plus en plus ; d'abord elle lui témoignait une prédilection à laquelle il n'était guère habitué, puis elle avait réveillé sa jeunesse. Avec Isaure,

une vie soudaine envahissait le vieux château. Des rires et des chansons s'envolaient par toutes les fenêtres. Des pas agiles faisaient frémir les parquets, sonores, et si rapides qu'ils semblaient partout à la fois ; c'étaient des glissades folles à travers les corridors de briques rouges, des dégringolades effrénées le long des escaliers. Mme de Mondastruc était dans une perpétuelle émotion, toujours dans l'effroi de quelque accident.

— Isaure ! Isaure ! protestait le colonel, inquiet et mécontent.

Il croyait découvrir une Isaure nouvelle, précisément parce qu'en ce cadre si différent elle restait la même.

— Eh bien ! quoi ? demandait cavalièrement la jeune fille étonnée.

Et subitement son père concevait qu'elle était très mal élevée. Il avait fallu venir à Mondastruc pour qu'il fit cette pénible découverte. A Paris, à Beauvillers, à la mer surtout ou à la montagne, il trouvait ses gamineries charmantes, son laisser-aller délicieux, ses caprices amusants et ses fantaisies spirituelles. Il lui savait gré de ne point ressembler à sa mère, et cette qualité négative la dispensait de toute autre. Comme par surcroît, et en purs dons naturels, Isaure avait un charme réel, fait de honté, de franchise et d'originalité, le colonel la trouvait adorable et ne le lui cachait guère. Isaure l'aimait passionnément aussi, mais avec plus d'indépendance de jugement. Sa jeune clairvoyance avait démêlé bien des choses dans le ménage de ses parents, et son opinion, jamais dite, s'était pourtant formulée : « Ce pauvre papa, pensait-elle, il n'est pas de taille ! Maman lui fait faire tout ce qu'elle veut. Êt moi aussi. — Moi, parce qu'il m'aime, elle, parce qu'il ne l'aime pas », avait-elle conclu un peu plus tard. Et cette conclusion n'avait pas été très douloureuse ; depuis longtemps elle s'élaborait lentement !

Dès le jour de son arrivée, elle s'était emparée de Jean :

— Vous me ferez tout visiter, avait-elle de-

mandé. J'aime mieux voir Mondastruc en détail avec vous qu'avec papa. Il y a si longtemps qu'il en est parti, je suis sûre qu'il a oublié des tas de choses.

— Mais c'est qu'il n'y a pas tant de choses, comme vous dites, à montrer ou à raconter. Les plus jolis meubles sont dans le Pavillon de la Reine, vous venez de les voir.

— En courant, ça ne compte pas, et puis c'est avec vous que je veux les admirer ; ils doivent tous avoir leur histoire. D'ailleurs, je veux tout voir, jusqu'aux caves, jusqu'aux greniers. Peut-on monter sur les toits ?

— Voulez-vous visiter aussi les nids des hirondelles ? demanda Jean en riant.

— Pourquoi pas ? Elles font un peu partie de la famille, si elles reviennent fidèlement. Mais je n'y pensais pas. C'était pour voir le pays d'en haut.

— Nous pourrons nous promener un peu si vous aimez marcher.

Isaure battit des mains.

— C'est cela, s'écria-t-elle joyeuse. Explorations à l'intérieur, excursions dans la campagne, ce sera charmant. Quelle bonne quinzaine je vais passer ici !

Comme elle l'avait décidé, les journées s'organisèrent. Jean s'était promis pendant ce bref congé de consacrer au moins les matinées à la surveillance agricole, aux affaires de l'exploitation. Mais Isaure ne l'entendait point ainsi. Lorsque, le premier jour, elle le vit revenir à midi, chargé de poussière et lassé de chaleur, elle courut impatiemment à lui et protesta, presque boudeuse :

— Bon Dieu ! qu'avez-vous donc fait toute la matinée ? Ne devions-nous pas sortir ensemble ? Voilà trois heures que je vous cherche et vous attends. C'est très long.

Jean s'excusa, un peu vexé d'être surpris par sa jolie nièce en un équipage peu flatteur. Il lui tardait de gagner sa chambre et il expliqua en quatre mots que l'inspection des vignes et du sulfatage n'était pas une promenade intéressante à proposer.

— Mais si, tout m'intéresse, et vous d'abord,

dit Isaure gentiment. Promettez de ne plus me jouer de méchants tours.

Ils ne se quittèrent presque plus. Isaure descendait de bonne heure à la salle à manger, en jupe courte et blouse de batiste, une grande capeline de broderie ombrageant sa tête enfantine. Rieuse, elle s'amusait à servir Jean, s'installait en face de lui, seule, car son père et sa grand'mère ne déjeunaient pas si tôt, et, en bavardant, préparait leurs tartines.

Ils partaient quand déjà le soleil irradiait le ciel, mais des brumes fraîches de la nuit traînaient encore dans les sentiers perdus, sous les voûtes de feuillage. Jean connaissait tous les détours ombragés qui, en allongeant la route, conduisaient pourtant jusqu'aux champs les plus éloignés. Quand un but précis ne les appelait pas, ils s'enfonçaient dans la forêt. Instinctivement alors, Isaure baissait la voix, impressionnée par cette beauté et ce mystère. Des frissons de lumière couraient sur les troncs pâles des bouleaux ; toute la joie du matin frémissait dans les branches ; les pas s'enfonçaient sans bruit dans la mousse humide encore ; un bonheur recueilli, serein et fort s'emparait des promeneurs. Puis, sans se rompre, le charme se dénouait. La conversation reprenait, lente, douce. Isaure s'asseyait sur un tronc d'arbre récemment coupé. Elle interrogeait Jean sur cette vie forestière qui soudain l'intéressait.

— J'aimerais être un arbre, ce jeune chêne, voyez, droit, fort et souple. Comme il tend vers la lumière ! Il y a dans son élan une incomparable force de vie. Ne lui sentez-vous pas une âme, à ce chêne, une âme noble et triomphante, tout d'un, jet !

Jean souriait de l'entendre, il aimait ces jeunes enthousiasmes.

— Vous enviez le sort de Philémon ?

— Oui. Et ce n'est peut-être pas une aspiration chimérique. Songez : tout renaît de ce qui meurt. Peut-être un jour, oncle Jean, nous élèverons-nous côte à côte, tendant nos bras vers le ciel et protégeant de notre ombre quelques arrière-petits-neveux. Comme ils doivent

nous prendre en pitié, les chênes ! Leur vie est presque une éternité à côté de la nôtre, et combien doivent leur sembler vains notre corps chétif, toujours en mouvement, nos soucis, nos idées, notre mesquine existence, notre perpétuelle agitation, eux pour qui rien ne compte que le soleil et la tempête.

— Vous êtes poète, dit Jean en souriant.

— Oh ! pas du tout ; mais cette forêt est belle, je l'aime comme une patrie. Quand je suis ici, dans cette ombre sillonnée de rayons, je me sens pousser comme une plante, mes bras grandissent, mon corps s'allonge et mon cœur surtout se gonfle de joie comme un bourgeon prêt à éclater. Éprouvez-vous cela aussi, oncle Jean, êtes-vous, comme moi, l'enfant de cette forêt ?

Le jeune homme eut un sourire indulgent.

— Oui, je suis aussi l'enfant de ce pays que j'aime, mais je ne me sens plus pousser, petite Isaure, c'est fini, je suis trop vieux !

— Trop vieux à trente ans ! Je vous trouve très jeune, au contraire, très en état de croissance.

Son air expérimenté amusa Jean.

— Vraiment ? Vous pensez que j'ai encore un certain développement à atteindre ?

— Mais, balbutia Isaure, un peu décontenancée, oui, je le pense : est-ce impoli ? Tant qu'on ne décroît pas, on croît, du moins je l'imagine.

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever.

— Allons, venez, notre course est longue encore, nous rentrerons à la maison par un soleil brûlant, vous serez accablée.

— Qu'importe ! j'aime tout ici, même la fatigue.

— Et surtout la nouveauté.

— Pourquoi dites-vous cela ? Mettez-moi à l'épreuve, je ne demande, moi, qu'à rester longtemps à Mondastruc.

— Qu'y feriez-vous ? soupira le jeune homme.

— Ce que nous faisons à présent, je ne m'en lasserais pas, je vous assure.

— Moi non plus...

— C'est étrange, reprit Isaure, après un silence, de penser que la semaine dernière nous

ne nous connaissions pas, ou si peu, et que nous causons aujourd'hui comme de vieux amis.

— C'est un des privilèges de la campagne de rendre l'intimité plus prompte et plus facile. Et puis, Isaure, je suis votre oncle depuis dix-huit ans.

— Ça par exemple, c'est encore le plus étonnant. Vous me faites si peu l'effet d'un oncle. Vous sentez, vous, que je suis votre nièce?

Elle se retourna brusquement et fixa son regard dans les yeux du jeune homme.

— Mais...

— Ce n'est pas très clair, la nature de vos sentiments, coupa-t-elle gaiement. Vous êtes gêné pour me répondre? C'est bien naturel, pourtant, que je ne sois pour vous qu'un petit camarade, je ne m'en offusque pas.

— Il y a un peu de vrai : vous m'êtes un charmant et cher petit compagnon, tel que je n'en avais jamais rêvé dans mes promenades solitaires.

— Solitaires? questionna Isaure. Vous avez des voisins, pourtant, ou plutôt des voisines, les d'Arjac.

Jean supporta de bonne humeur ce rappel inopportun.

— Ils sont souvent absents.

— Je le regrette, j'aurais voulu les connaître. Marie-Josèphe... Floriane... Elles me plaisent rien que pour leurs noms et pour d'autres choses encore. Papa m'en a parlé quelquefois et grand-mère semble les aimer beaucoup. Vous aussi?

— Moi aussi.

— Laquelle préférez-vous? continua-t-elle, effrontément curieuse.

— Je ne sais pas. Elles se ressemblent si peu.

— Justement, vous ne pouvez les réunir dans une amitié collective. Je parie que c'est Floriane : j'ai vu leurs portraits. Je suis sûre qu'elle est délicieuse.

« Pas encore autant que vous, » pensa Jean.

Mais il répondit seulement :

— Elle est délicieuse, en effet, sans mettre sa sœur en état d'infériorité. Marie-Josèphe est un trésor caché. l'âme de toute cette famille.

— Quel âge a-t-elle?

— Un an de plus que moi.

— C'est une vieille fille, décida Isaure doc-
tement.

— Merci, s'écria Jean en riant.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua-t-elle sans
se démonter. Dans un an, vous serez encore un
très jeune homme : ça n'a pas de rapport.

Ces petits airs renseignés et compétents sur
ce visage enfantin faisaient la joie de Jean.

— Votre haute expérience vous en fait juger
ainsi. Je ne demande qu'à m'incliner.

En causant beaucoup, en se taquinant un
peu, ils rentraient au château, joyeux comme
des écoliers en vacances.

Pendant le déjeuner, Jean ne parlait guère,
par égard pour sa mère et son frère, mais Isaure
ne cessait de babiller, jetant sur les sujets les
plus divers des aperçus inattendus qui faisaient
ouvrir de grands yeux à Mme de Mondastruc
et passer une gêne dans l'antique et froide salle
à manger. Quelquefois, le colonel glissait vers
Jean un regard mal assuré et, le voyant sourire,
se bornait à une faible protestation.

— Voyons, Isaure, que racontes-tu là? Ah!
ces petites filles, leurs idées viennent on ne
sait d'où.

C'était surtout lorsqu'on parlait de Paris ou
de Beauvillers, de sa femme et de ses fils, que
le colonel était dans les transes. Avec une fran-
chise dangereuse, où peut-être entraient quelque
malice, la jeune fille soulevait le voile de cet
intérieur bizarre; d'un mot, d'un détail, en
signifiait l'incohérence, en faisait ressortir les
tristesses. Le colonel lui coupait la parole avec
un rire forcé, lançait la causerie sur une autre
voie. Ce n'était pas toujours facile. Isaure s'ob-
stinait avec une fausse candeur.

Un jour, Jean lui fit un timide reproche. Elle
avait parlé de sa mère avec une légèreté cho-
quante dont visiblement souffrait le colonel.

L'après-midi, Mme de Mondastruc retirée
dans sa chambre, Raymond retourné aux archi-
ves dont il faisait assidûment le triage, Isaure
et Jean restèrent seuls dans le grand salon vide
et frais. Les volets étaient fermés pour éviter

la forte chaleur ; quelques mouches bourdonnaient et se heurtaient maladroitement aux vitres. Jean se taisait, la figure sérieuse.

Isaure, assise au piano, un vieux piano désaccordé qu'elle tapotait distraitement d'un doigt, pivota sur son tabouret.

— Ils sont partis ? Pourquoi ne dites-vous rien ?

— Je n'ai rien à dire ; je vous écoutais.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Vous êtes mécontent ; si vous croyez que je ne le vois pas ! Dites pourquoi, au moins.

— Je ne suis pas mécontent, et, encore une fois, je n'ai rien à dire.

Elle le regarda, indécise, puis, secouant la tête avec un petit sourire :

— Je vois ce que c'est : je vous ai scandalisé tout à l'heure parce que j'ai un peu bêché les petites manies de maman. Avouez.

— J'avoue que vous m'avez surpris, concéda Jean gravement. Je savais bien que vous étiez étourdie, mais à ce point...

— Alors, vraiment, vous trouvez mal ce que j'ai fait là ?

Le sourire avait disparu, une inquiétude passait dans les yeux bruns. Jean se leva sans s'approcher.

— Vous aussi, vous le trouvez. Songez donc, votre mère !

— Vous ne la connaissez pas ! Je l'aime bien, maman, mais elle ne ressemble pas à grand-mère, oh ! pas du tout.

— Qu'importe, c'est votre mère. Vous ne respectez donc rien, Isaure ?

— Si, je respecte tous ceux que je sens meilleurs que moi.

— Et ils sont rares ? interrogea Jean.

Elle se cabra sous l'ironie.

— Assez rares, quoique vous raillez. C'est vrai, je ne respecte pas les gens pour leur situation, ni même pour leur âge. Ce n'est pas un mérite d'avoir vingt ans de plus que moi. Ce n'est pas un mérite d'être parent ni une infériorité d'être enfant. Je serai parent, moi aussi, un jour. En vaudrai-je mieux pour autant ? Je respecte ce qui m'est supérieur, voilà tout,

— Vous êtes une orgueilleuse et une ingrate, murmura Jean, consterné. Oh ! petite Isaure, comment parlez-vous ainsi ?

— Je parle comme je pense, avoua-t-elle humblement. Peut-être ai-je tort. Vous me le feriez croire à la façon dont vous me regardez. Je vous parais un monstre ?

— Pas un monstre, mais une injuste et une ingrate petite fille. Il y a des êtres qu'on ne juge pas.

— Ceux qu'on aime ?

— Non, ceux qu'on vénère, ses parents.

A mesure que s'affermissait la voix de Jean, Isaure se faisait plus douce.

— J'aime mes parents, murmura-t-elle, je les aime de tout mon cœur, mais je ne crois pas les vénérer beaucoup. Vous, oncle Jean, vous êtes d'un autre temps.

Le jeune homme rougit. Tout son respect volontaire et instinctif l'empêchait-il de juger sa mère ? Et pouvait-il en être autrement ? Il se reprocha la sévérité hautaine de ses justes principes et un sentiment de tendre indulgence l'inclina vers la sincérité d'Isaure.

— Ce sont les formes surtout qui diffèrent entre nous, dit-il.

Elle inclina la tête.

— Vous trouvez que je piétine le protocole ; je ne m'en défends pas.

— Vous le respecterez, glissa-t-il timidement.

— Peut-être, si je restais ici...

— Sous la férule d'un oncle grondeur.

— Cher oncle Jean !

Le colonel parut : il avait besoin d'Isaure pour ses classements et l'occupait ainsi près de lui une partie de l'après-midi.

Ce n'était pas seulement pour voir sa mère et fouiller les vieux papiers que le colonel était venu à Mondastruc. C'était aussi et surtout pour y prendre les meubles qui, de par la volonté paternelle, lui appartenaient personnellement.

Il aurait pu strictement tout emporter et ne laisser que les murs. Il n'agit point avec cette rigueur et ne songea pas à réclamer les chaises et les tables dépourvues de tout style. Bien que

depuis longtemps les plus beaux meubles lui fussent déjà réservés et, pour cela, installés dans le pavillon, il en restait encore quelques-uns en usage dans la vieille demeure. Raymond jeta son dévolu sur deux larges bergères qui, au salon, encadraient la cheminée ; le bois en était dédoré, la soie fanée et élimée, mais leur authenticité ne faisait aucun doute, et, dûment restaurées, elles feraient encore bon effet à Paris ou à Beauvillers. De même, tel vieux buffet où s'engouffraient chaque soir les laines et les ouvrages de Mme de Mondastruc et une petite table rognon qui, de temps immémorial, supportait la lampe du vestibule. Deux armoires, des sièges, quelques tableaux et même de vieux plats, un service complet en chine, bien d'autres choses encore furent marquées pour l'enlèvement.

Aucune pièce ne fut épargnée, sauf la chambre de Mme de Mondastruc :

— Je ne veux pas vous priver des objets dont vous avez l'habitude, avait dit Raymond.

— Je ne vous les garderai pas longtemps, avait répondu la mère.

Plusieurs fois le colonel avait tenté d'associer Isaure à son expertise et à ses choix. Elle s'y était toujours dérobée.

— Rien ne te plaît donc, tu ne trouves rien à ton goût, rien que tu aimerais emporter, insistait son père.

— Tout me plaît, au contraire, mais tout me plaît ici ; chez nous, à Paris, ce ne sera pas la même chose.

Il ne comprit pas sa pensée et voulut lui faire admirer la finesse des sculptures et la pureté du style. Elle secoua la tête :

— Ce n'est pas ça ! Je ne voudrais rien emporter.

A quelques pas d'elle, Jean lui tournait le dos et, au fond du cœur, la bénissait pour cette parole. Ce lui était une souffrance aiguë que cet arrachement des meubles qu'il avait toujours vus, qui faisaient, à ses yeux, partie de la maison, qui l'animaient et la peuplaient comme des êtres vivants. Il lui fallait une violente éner-

gie pour dompter sa révolte quand Raymond examinait, hésitait, choisissait enfin. Il affectait de ne pas voir ce travail de sélection, de s'en désintéresser, mais il suivait à la dérobée, avec angoisse, chaque regard, chaque expression de Raymond, tremblant d'y lire une condamnation nouvelle. Il regardait maintenant chaque objet avec attendrissement, passait les mains doucement sur les bois usés, sur les vieux bronzes familiers, comme pour une caresse et un adieu. Il eût voulu les cacher, les protéger contre cette outrageante prédilection ; son cœur tremblait à la pensée qu'ils allaient disparaître, qu'ils emporteraient si loin, dans des milieux hostiles, un peu de l'âme éteinte de la vieille maison.

Vainement il essayait de se raisonner. Raymond était dans son droit, après tout ; il n'en usait même qu'incomplètement. Tout ce qu'il laissait à Mondastruc était, de sa part, une générosité. Il fallait lui en savoir gré, au lieu de se cabrer contre l'usage discret d'un indiscutable privilège. Chaque soir, Mme de Mondastruc parlait dans ce sens, lorsque Jean la reconduisait chez elle ; le jeune homme acquiesçait des lèvres, sans parvenir à apaiser son cœur.

Enfin Jean consentit au sacrifice. De lui-même, un matin, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle, il engagea Raymond à visiter sa chambre et à choisir ce qui lui plairait. Le colonel accepta, après une vague protestation. Isaure, contrairement à son habitude, s'était levée en même temps qu'eux.

— Vous permettez que je vous accompagne ? demanda-t-elle à Jean, légèrement embarrassée.

— C'est cela, viens avec nous, s'empressa de répondre Raymond, satisfait de cet intérêt nouveau qu'il n'avait pu jusqu'ici éveiller. Tous les trois montèrent le large escalier de pierre aux marches basses, usées au milieu, et gagnèrent, au premier étage, la chambre d'angle qui donnait d'un côté sur le jardin, la prairie, la forêt ; de l'autre, sur la vallée où ondulait le Tarn. De minces rideaux de perse fanée masquaient mal les fenêtres et le lit de bois. Une

commode, deux tables, quelques chaises la meublaient très simplement.

Raymond eut un petit rire contraint.

— Je crois, mon cher, dit-il en jetant un regard circulaire, que je ne te dépouillerai pas de grand'chose.

— Prenez ce que vous voudrez, tout est à vous, répliqua le lieutenant, la voix sèche.

L'aîné s'approcha, examina des cuivres :

— Il y a cette commode, évidemment, qui n'est pas mal, mais si tu y tiens...

— Je ne tiens à rien, vous pouvez la prendre tout de suite.

Déjà, d'un geste raide, Jean ouvrait les tiroirs, prêt à les vider.

— Non, fit Isaure. Que ferions-nous de cette commode, papa ! A Paris, la place est mesurée, et Beauvillers regorgera de meubles avec tout ce que vous voulez emporter d'ici. L'encombrement est une horrible chose. D'ailleurs, puisque vous voulez que je choisisse, moi aussi, laissez-moi faire.

Et comme son père ne répondait pas, elle tourna vers lui un regard où la prière se faisait impérieuse.

— Toute seule, acheva-t-elle.

Un instant, le colonel hésita, puis, haussant les épaules, il se dirigea vers la porte.

— Si ça t'amuse ! pour ce qu'il y a ici, je puis te passer cette fantaisie.

Il sortit et, pendant une minute, Isaure et Jean demeurèrent debout, immobiles et silencieux au milieu de la chambre.

— Il ne faut pas vous gêner, murmura le jeune homme, pour prendre ce qui vous plaît... naturellement... Préférez-vous que je sorte, moi aussi ? Non ? Alors, voyez... Il est certain qu'il n'y a rien de très beau... Pourtant cette chaise basse, le fût en est d'un style assez pur... elle pourrait vous servir de prie-Dieu...

— Non, oncle Jean ; quand je prie, je m'agenouille par terre, je n'ai pas besoin de prie-Dieu...

— Alors... je ne sais pas, moi, voyez...

Embarrassé, il allait d'un meuble à l'autre

n'osant ni les offrir ni paraître vouloir les conserver.

— Non, reprit Isaure, je ne veux rien que ceci, si vous me le donnez.

Elle s'avavançait vivement vers un dessin aux trois crayons, représentant Jean en polytechnicien ; il était imberbe, avec une physionomie très jeune, à la fois profonde et rêveuse, qui survivait encore à la ressemblance physique, presque disparue.

Le jeune homme sourit.

— Vous me reconnaissez? demanda-t-il, le ton incrédule.

— Certes, c'est votre figure de la forêt, de notre forêt, dans nos promenades matinales. Voulez-vous me la donner, j'aimerais emporter ce souvenir de vous?

— Votre père a des photographies plus récentes et bien meilleures.

— Non, c'est ça que j'aime. Me le donnez-vous?

Elle tendait la main.

Jean détacha le dessin fixé au mur par deux épingles et le lui remit sans mot dire. Isaure le regarda, puis ses yeux se portèrent sur la place restée vide, un carré trop clair sur le papier terni, et un sourire espiègle courut sur ses lèvres.

— Voyez quelle horreur je fais, s'écria-t-elle. A tout prix il faut que je masque mon larcin. Voulez-vous ma photographie sur votre mur? Lui accorderez-vous droit de cité, oncle Jean?

Sa voix prenait des inflexions caressantes. Avec une moue coquette, elle ajouta :

— Excusez-moi de ne pas vous offrir mieux. Ce n'est qu'un pis aller. Dès mon retour à Paris je vous enverrai quelque photographie du Louvre. Dites-moi ce que vous préférez?

— Je préfère vous ; donnez-moi votre image et ne cherchez rien autre.

Confus des mots échappés, il voulut aussitôt les atténuer, en limiter le sens.

— Allez, allez vite la prendre, fit-il en ouvrant la porte, mes yeux ne peuvent supporter plus longtemps cet affront à la tapisserie.

Docile, Isauré quitta la pièce, mais elle ne revint pas, et ce ne fut que quelques heures plus tard, en présence de Mme de Mondastruc, qu'elle remit négligemment au jeune homme la photographie promise.

Le lendemain, Raymond décida d'aller à Albi. Il voulait profiter de son séjour dans le Midi pour authentifier un document incomplet, aux archives de l'archevêché, car, sous Louis XII, un Mondastruc avait gouverné le diocèse durant quelques années. Isaure manifesta tout de suite le désir d'accompagner son père, et aussi celui d'emmener Jean avec eux. C'était avec lui et par lui qu'elle voulait connaître la vieille cité belliqueuse figée dans ses souvenirs ; avec lui qu'elle voulait voir l'énorme cathédrale, respirer, dans ce paradis de pierre, sous cette voûte bleue dont il lui avait parlé, l'atmosphère mystique où, croyait-elle, s'était imprégnée l'âme de Jean, et s'y sentir plus près de lui.

Tandis que le colonel s'acharnait à ses recherches, Isaure avait entraîné l'oncle Jean jusqu'à la colline dénudée où l'église de La Drèche profile ses arêtes vives sur la ligne d'horizon. Ils avaient empli leurs yeux de l'incomparable panorama qui se déroulait à leurs pieds et, maintenant, la silhouette de l'église se découpait sur le coteau en ombres démesurées. D'un même geste, Jean et Isaure se regardèrent.

— Il faudra descendre, dit-il à regret.

Mais il ne fit pas un mouvement. Une force obscure le clouait là, comme s'il pouvait immobiliser l'heure exquise où Isaure recueillie se taisait à ses côtés. Devant eux, s'étendait la vallée verdoyante où le Tarn traînait languissamment ses lourdes eaux rougeâtres puis se perdait sous des rives ombragées. Des villages s'étagaient sur les pentes voisines, les faubourgs bas et plats, vus de cette hauteur, s'épalaient largement aux abords de la rivière et, sur la ville menue et resserrée, triomphait hautaine, massive et redoutable, la fabuleuse cathédrale.

Le matin, ils l'avaient visitée en détail, et

Isaure, éblouie d'abord, s'était bientôt rassasiée d'admiration : c'était trop grand, trop somptueux, il y avait trop à admirer, la jeune fille était écrasée et lasse devant tous ces saints, tous ces anges, ces merveilles de ferronnerie, ces fantastiques peintures, ces voûtes, ces arceaux, ces vitraux, ces innombrables statues.

Mais à distance, une impression plus forte et plus douce la saisissait. La beauté seule de la cathédrale lui apparaissait souveraine et dominatrice. Fortement appuyée sur ses assises immuables, elle se cambrait, assurée et fière, dans une allure de défi, présentant au soleil couchant ses larges flancs de briques.

De la voir si forte, si magnifiquement belle et indomptable, Jean éprouvait un orgueil. Son cœur se dilatait d'une joie fière, et il lui chantait tout bas un hymne d'amour. Ses yeux en caressaient les robustes formes et les admiraient ce soir avec un nouvel étonnement. De loin, elle semblait un sphynx énorme, gardien mystérieux de la cité bâtie à ses pieds. Toute rouge sur le fleuve rouge, épaulée par le rouge palais épiscopal, cerclée de jardins et de terrasses de briques, s'enlevant dans un ciel embrasé sur la campagne ardente, c'était une vision fantastique, irréelle, qui enivrait Jean jusqu'à l'extase.

Et il pensait aux merveilles que ses yeux ne voyaient point, aux trésors que cachait cette force, aux portes, aux voûtes, aux chapelles, au peuple d'anges et de saints qui dormaient à l'abri des puissantes murailles. Il tressaillit à la voix d'Isaure.

— Que c'est beau ! Jamais je n'ai ressenti une impression si forte. On est subjugué par cette puissance. Et lorsqu'on sait ce que contient cette austère forteresse...

Elle hésita une seconde, et, tournant son regard vers Jean :

— Je l'aime, cette cathédrale, elle me fait penser à vous ; vue de l'extérieur, elle est hautaine, rigide, superbe, inaccessible ; elle domine, sans les voir, les existences mesquines qui s'agitent à ses pieds. On la croit impénétrable et les yeux cherchent en vain par quelle

brèche on pourrait l'atteindre. Mais elle a, de côté, une porte pour ses fidèles. Et j'ai vu la chapelle mystérieuse, je suis entrée dans le sanctuaire empli de merveilles, de tend...

Elle s'arrêta brusquement, pirouetta sur elle-même, et, se raillant avec un sourire contraint :

— Suis-je assez ridicule, n'est-ce pas, oncle Jean? Vous avez, en tout cas, la Bonté dans votre chapelle pour ne pas vous moquer de moi. Venez vite maintenant, papa nous a recommandé de ne pas nous attarder.

Des rayons obliques venaient colorer, sous le large chapeau de paille, les joues délicates. Un instant encore, la main sur ses yeux qu'aveuglait le soleil couchant, elle contempla la cathédrale géante. Elle regarda le ciel en feu et, plus loin, la campagne, les collines amollies, la tour de Castelnaud-de-Lévis, trop mince et trop haute, qui s'élançait à l'horizon comme un invraisemblable obélisque. Puis ses yeux s'abaissèrent sur le vieux pont, en face d'elle, sur les eaux lentes du Tarn paresseux, sur les petites maisons étriquées et pittoresques qui glorifiaient, par leur contraste, la masse énorme de Sainte-Cécile, et, sans mot dire, elle s'éloigna. Jean la suivit lentement, à regret, emportant dans son cœur le parfum de l'heure évanouie.

Les jours suivants, le vieux manoir de Mondastruc fut inhabitable ; il retentissait de coups de marteau, s'emplissait de caisses et de paille fraîche ; les emballeurs étaient les maîtres de la maison et n'y toléraient qu'avec condescendance les légitimes habitants. Raymond s'agitait, donnait des ordres, tenait les domestiques en haleine, surveillait, commandait, approuvait ou protestait. C'étaient des recommandations à n'en plus finir. Au milieu des repas, il jetait sa serviette pour vérifier un emballage, empêcher une maladresse. La bonne châtelaine elle-même empaquetait et ficelait.

Seuls Jean et Isaure se tenaient en dehors du mouvement ; le jeune homme alléguait des courses urgentes dans la propriété, et sa nièce avait déclaré formellement que, puisqu'elle aurait voulu n'enlever jamais un seul meuble à

Mondastruc, elle ne pouvait contribuer à ces préparatifs de départ. Elle avait même, à ce sujet, échangé avec son père des paroles assez vives, dont Jean, pourtant, ne lui avait adressé aucun reproche.

La dernière journée s'écoula péniblement, chacun de son côté.

Après le repas, plus vite terminé que de coutume, tous quatre, une fois encore, s'installèrent dans les fauteuils d'osier sous une voûte de roses, en face de la prairie ; et ils laissèrent venir la nuit ; les parfums se faisaient plus doux, les phrases tombaient inachevées. La première étoile s'alluma au ciel, lointaine et toute pâle.

— Allons, Isaure, dit tout à coup la voix du colonel, encore une galopade dans la prairie.

Elle se leva, hésitante :

— Oh ! ce soir...

— Pour lui faire tes adieux, voyons, insista Raymond que cette mélancolie inusitée de sa fille mettait mal à l'aise. Si j'avais, comme toi, des jambes de dix-huit ans, je me laisserais tenter.

— Eh bien, je vais dire au revoir aux grands chênes.

Elle fit quelques pas, incertaine encore : échappée à l'obscurité, elle apparut soudain, sous la clarté lunaire, mince et grandie dans sa robe blanche ; son ombre légère s'allongeait sur l'herbe. Elle s'arrêta, indécise, aspirant l'air pur de la nuit, puis elle marcha plus vite et bientôt s'élança, grisée de sa propre vitesse. De loin, sa voix fraîche appela :

— Oncle Jean, ne venez-vous pas ? Ce soir encore, la prairie est à nous. Oncle Jean... Oncle Jean...

Maintenant, elle était partie ! Tout retombait dans le silence et le calme à Mondastruc. Jean n'aurait jamais cru que ce silence pût être aussi morne, ce calme aussi accablant. Il lui semblait que tous ses nerfs étaient rompus, ses muscles affaiblés. Une torpeur angoissée le prenait, tandis que seul, dans l'avenue humide encore de l'orage inachevé, ses yeux se rivaient aux sillons creusés par la voiture qui avait emporté Isaure.

Sous de vains prétextes, il retournait sans cesse au pavillon, il s'asseyait dans la chambre de la reine, la chambre d'Isaure aussi, et s'imprégnait de sa présence enfuie. Aucun meuble n'avait été enlevé de cette pièce, pas plus que du salon qui la précédait. La jeune fille avait protesté avec tant d'énergie que le colonel avait cédé.

— C'est mon appartement, déclarait-elle, je ne veux pas qu'on y touche ; je veux, quand je reviendrai, le retrouver tel que je l'aime aujourd'hui, tel que j'y suis heureuse. Oh ! papa, ne dépaysez pas ces vieux meubles, au moins pas ceux-ci : qu'ils dorment là en nous attendant.

En furetant, Jean retrouvait quelques souvenirs du court passage d'Isaure, une enveloppe déchirée, un ruban, un mouchoir oublié, des épingles... Mélando voulait tout balayer, remettre les housses et les papiers protecteurs, fermer les volets, rendre au délicieux pavillon son morne aspect de tombeau abandonné. Le jeune homme, lui, ne voulait pas et n'osait l'empêcher. Il lui semblait puérilement que de clore ainsi le nid désert, rejetait plus loin de lui le cher oiseau envolé. Mais comment avouer un tel enfantillage ? Bien loin de le comprendre, Mme de Mondastruc était saisie, depuis le départ du colonel, d'une activité extraordinaire. Elle comptait l'argenterie, vérifiait les assiettes, inventoriait les cristaux ; elle avait hâte de rentrer dans l'ordre coutumier, et, ses hôtes à peine partis, en effaçait déjà la trace.

VII

Le mariage de Floriane eut lieu à la fin d'août au château d'Arjac. Mme de Mondastruc non seulement assista à toutes les fêtes qu'il occasionna, mais vint s'installer chez ses voisins pour toute la semaine. Elle put donc, en de longues pages, narrer à Jean les moindres détails de ces mémorables journées. Le jeune officier était retenu par les manœuvres, et ne pouvait assister à la cérémonie. Cet empêchement insur-

montable n'excita pas de profonds regrets. Floriane sut même gré à Marie-Josèphe de n'avoir pas laissé fixer le mariage huit jours plus tôt, comme il en avait été d'abord question, et Mme de Mondastruc, tout en gémissant bien haut sur l'absence de son fils, s'avouait tout bas que cela valait peut-être mieux ainsi.

La contenance de Jean avait été pourtant, en ces dernières semaines, aussi naturelle que correcte. Il avait chaque dimanche rencontré les d'Arjac, soit chez eux, soit à Mondastruc, et rien, dans ses façons d'agir, n'avait trahi une rancune, ni même un regret. Floriane, plus embarrassée que lui, s'était défendue de tout tête-à-tête.

D'ailleurs, le jeune officier avait en ce moment des préoccupations d'un autre ordre. Sa nomination de capitaine ne pouvait plus beaucoup tarder. Ses notes étaient excellentes, il figurait cinquième au tableau d'avancement et, à en croire Raymond, pouvait considérer la chose comme faite avant la fin de l'année. C'était si beau que Jean n'y pouvait croire, mais sur les assurances réitérées de son frère, il s'accoutuma à cette joyeuse perspective, qu'assombrissait pourtant une inquiétude. Où serait-il nommé? Il ne pouvait quitter la région et l'avait tout de suite déclaré à Raymond; heureusement les garnisons d'artillerie y étaient nombreuses: Castres, Montauban lui convenaient aussi bien que Toulouse.

Le mois de septembre s'écoula dans l'attente de l'événement annoncé. Jean s'était réservé huit jours de congé pour les vendanges. Elles furent abondantes, mais de qualité inférieure, à cause des pluies trop fréquentes cette année. Les journées se payèrent très cher et, au dernier moment, des tonneaux manquèrent; il fallut s'en procurer coûte que coûte et, en somme, cette prospérité des vignes fut onéreuse aux propriétaires.

Mme de Mondastruc s'efforçait de ne pas l'admettre: d'ici quelques mois les prix monteraient; il s'agissait seulement de loger tout ce vin jusqu'au printemps. Les caves étaient plei-

nes ; ce serait le cas d'en construire une nouvelle. Rien n'était plus facile :

— Précisément « ton pauvre père » songeait à en aménager une sous la grange ; les fondations étaient si profondes qu'on pouvait, sans crainte, commencer les travaux.

— Ce serait trop long, intervint Marie-Josèphe qui, par bonheur, se trouvait là, nous avons de la place de reste à Arjac, confiez-nous quelques barriques, c'est beaucoup plus simple.

Les choses s'arrangèrent ainsi, au grand soulagement de Jean. Il trouvait en Marie-Josèphe, sans que jamais entre eux se fussent échangées ni protestations, ni confidences, le seul appui qu'il eût jamais connu. Lorsqu'elle était là, il se sentait plus fort, soutenu, étayé par sa discrète présence ; il osait d'un ton plus ferme risquer une objection prudente, un sage conseil. Dans ses durs moments d'inquiétude et de crainte, c'était toujours à elle qu'il pensait, comme à l'amie sûre et fidèle qui, secrètement, le soutenait de sa force.

Elle avait un peu vieilli, cette année : ses traits, sans fraîcheur, s'adoucissaient sous les cheveux moins noirs ; les yeux s'emplissaient de recueillement et de tendresse ; les lèvres gardaient un pli d'indulgence souriante : l'âme profonde transparaisait, imprégnée de sereine et intelligente bonté.

Vers la fin d'octobre, les nominations parurent enfin : Jean parcourut avidement, dans le *Journal officiel*, les quelques lignes serrées vouées à l'artillerie. Son nom n'y figurait pas. La déception fut rude. Il s'efforça de la dominer, de la cacher à sa mère surtout, qui partageait avec une égalité irritante sa compassion entre les deux frères :

— Ce pauvre Raymond ! Comme il doit être contrarié, de n'avoir pu obtenir ta nomination. Il s'était tant remué pour cela ; mais qu'attendre d'un pareil gouvernement ? Pour des hommes de notre monde et de nos opinions, il n'y a plus d'avancement à espérer. Enfin, ne nous désolons pas, quand on a pour soi la paix de la conscience, c'est l'essentiel. Il faut faire son devoir et ne s'inquiéter de rien.

Jean se mordait les lèvres pour ne pas répondre à de telles consolations et cherchait le regard de Marie-Josèphe.

L'hiver se traîna dans les mesquins soucis et les sourdes rancunes. Raymond n'écrivait que de rares billets, et ne parlait plus d'avancement. Léopold entretenait une active correspondance, cordiale et affectueuse, mais toujours inquiétante. Les autres ne s'intéressaient guère au pauvre Jean, sauf Solange qui lui adressait de loin en loin quelque image bénite.

Isaure, après deux ou trois lettres, s'était lassée. Elle faisait cet hiver son entrée dans le monde et se grisait de plaisir, de fêtes et de compliments. Elle envoyait à Jean, en pittoresques costumes, son portrait sur cartes postales, et le jeune homme s'en exaspérait comme d'une profanation.

« Ne pourriez-vous me faire la grâce de vous mettre sous enveloppe, lui écrivit-il un jour, voyant qu'elle ne se rendait pas à des indications plus discrètes ; ou tenez-vous essentiellement à recueillir sur votre route les admirations des postiers, du vaguemestre et de mon ordonnance, que j'ai trouvé tout à l'heure bouche bée devant votre image ! » A cette algarade, elle ne répondit pas. Et les cartes postales cessèrent d'arriver rue du Vieux-Raisin.

Un matin d'avril que Jean, libre de service, était resté chez lui, son camarade, Henry de Lancrey, fit irruption en brandissant l'*Officiel*.

— Bravo, mon cher, tu y es, cette fois, tu y es ! Il va falloir t'appeler mon capitaine ! Tiens, c'est là, vois-tu ? Sont promus au grade de capitaine... Girois... Lebloché... Durand... Mondastruc ! Ah ! mon vieux, je suis content pour toi.

Jean avait pris le journal et continuait anxieusement la lecture.

— ... au 11^e d'artillerie... diable, où m'ont-ils envoyé?... le 11^e... Grenoble, n'est-ce pas ? C'est bien Grenoble, je ne me trompe pas ?

Une exclamation désappointée échappa à Lancrey. Sans répondre à la question oiseuse, il dit, encourageant :

— Tu permuteras. Ce doit être prévu... évi-

demment, c'est cela ; tu recevras ce soir une lettre de ton frère t'expliquant la chose.

Jean était atterré.

— Peut-être, fit-il avec effort. Raymond sait, en effet, qu'il m'est impossible de m'éloigner. Si je devais aller à Grenoble, cet avancement serait un désastre.

— Aussi tu n'y iras pas. Tu auras une lettre ce soir.

Mais aucune lettre n'arriva pour le jeune capitaine, quelques dépêches seulement, banalement cordiales, dont une de l'ainé : « Félicitations, mon cher capitaine. » C'était tout. Au mess, les camarades de Jean lui firent une ovation et des toasts lui promirent le plus brillant avenir. Il s'efforçait de répondre à une si franche cordialité, il buvait et riait avec les autres et refoulait le souci qui, tout de suite, avait troublé sa joie.

Raymond savait bien qu'un éloignement de Mondastruc était impossible, complètement impossible. C'était le moins que Jean pût consacrer à la propriété, ces vingt-quatre heures chaque semaine ; elles étaient notoirement insuffisantes pour donner à l'exploitation l'activité désirable, mais, à la rigueur, elles suffisaient pour la diriger, la surveiller et, somme toute, empêcher le trop grand gaspillage. Non, aller à Grenoble, il n'y fallait pas songer. Raymond le savait et sûrement il avait son plan. Mais pourquoi n'en pas dire un mot dans sa dépêche ?

Le soir, en rentrant chez lui, Jean écrivit à son frère une longue lettre, un peu gauche, — il n'était jamais à son aise avec le colonel, — où, en le remerciant de sa nomination qu'il attribuait entièrement à ses bons offices, il lui exposait aussi les difficultés de la situation, et espérait, pour en sortir, en son intervention ! Cette démarche l'apaisa un peu, pour le moment du moins : il avait fait la seule chose qui dépendait de lui, et s'efforçait d'attendre calmement.

Mais le lendemain lui apporta une lettre affolée de Mme de Mondastruc. La pauvre femme ne voyait qu'une chose : l'éloignement de son fils, et était bien près de regretter un avance-

ment dont les conséquences étaient si funestes : « Mieux vaudrait encore que tu fusses lieutenant à Toulouse que capitaine à Grenoble, » écrivait-elle, et, longuement, elle détaillait tous les motifs trop évidents qui rendaient indispensable pour Jean sa proximité de Mondastruc. Pour la calmer, l'officier dut lui envoyer des assurances qu'il n'avait pas lui-même.

Toute la semaine, ce fut un va-et-vient de dépêches et de lettres, une agitation de projets contradictoires, de conseils impraticables, d'espérances et de craintes s'entre-choquant. Jean en avait les nerfs exaspérés. De Raymond, il ne recevait que de brefs télégrammes qui l'entraînaient sans le rassurer. « Reçois ta lettre ». « M'occupe de toi ». « Verrai prochainement direction artillerie. »

Le colonel de Jean, au courant de la situation, avait offert ses services. Par crainte de froisser Raymond, le jeune capitaine n'avait osé les accepter ; il le regrettait maintenant, inquiet du laconisme obstiné de son aîné. Presque chaque courrier lui apportait de nouvelles plaintes de sa mère : elle ne pouvait, elle, visiter les vignes, partager les récoltes, courir de ferme en ferme, grimper dans les greniers, ses jambes lui manquaient souvent ; d'ici peu elle serait définitivement impotente ; il lui fallait Jean, à tout prix il le lui fallait.

Le samedi soir, il n'était pas plus avancé que le mardi matin ; à la gare, une irrésistible envie le prit d'aller n'importe où : à Albi, à Agen, à Montauban, n'importe, mais quelque part où personne ne lui parlerait de garnison, où il ne recevrait ni lettre, ni dépêche ; loin de Toulouse, loin de Mondastruc surtout ! Ces vingt-quatre heures l'épouvantaient. Il dut se faire une réelle violence pour résister à la tentation.

Seul dans son compartiment, il s'irritait contre lui-même, contre son frère, contre les vaines objurgations qu'il allait subir ; contre l'indifférence des uns et l'anxiété des autres ; il en voulait également à Léopold de ses félicitations et à Isaure de son silence. Comme il jetait rageusement par la portière la troisième cigarette qu'il ne parvenait pas à fumer, il

s'aperçut qu'il était d'une humeur exécrationnelle, qu'il avait ses nerfs comme une femme, et, honteux de lui-même, s'appliqua à se maîtriser avant son arrivée.

Le train déjà ralentissait sa marche, Jean passa la main sur son front. Allons, les choses iraient peut-être mieux qu'il ne le prévoyait. Peut-être sa mère avait-elle une lettre de Raymond? Ce soir, en tous cas, il tâcherait de la calmer par de vagues promesses; demain, il irait à la grand'messe, puis les d'Arjac viendraient; cette journée, en somme, passerait comme les autres.

Il se leva, boutonna son pardessus avec un sourire triste : « Moi qui me faisais une telle joie de cette nomination!... Pourtant Raymond me devait bien d'arranger la chose! C'est sa faute si je suis obligé de subordonner ma carrière à d'autres devoirs. » Pour la première fois la pensée lui en venait, elle n'eut pas le temps de s'implanter amèrement dans son esprit, le train s'arrêtait.

Jean sauta sur le quai, laissa se presser vers la porte les quelques voyageurs descendus en même temps que lui, et, sans hâte, se dirigea vers la sortie.

Dans la cour étroite stationnait une voiture; malgré l'obscurité, Jean reconnut le coupé des d'Arjac qui, sans doute, attendait le train d'Albi; il passa sans s'approcher, mais une tête se pencha, une voix appela : « Jean », et il reconnut Marie-Josèphe.

— Montez avec moi, dit-elle en lui tendant la main, je vais vous conduire à Mondastruc.

— Merci, je ne veux pas vous détourner de votre chemin. Vous êtes seule? D'où venez-vous? je ne vous ai pas vue descendre du train?

Elle sourit.

— Je viens d'Arjac et j'ai eu envie de vous serrer la main. Il ne fallait pas que vous doutiez de notre amitié, et nous ne vous avons même pas écrit. Venez.

La portière était ouverte. Jean obéit et s'assit près d'elle. Tout de suite, tandis que les chevaux les emportaient tous deux, seuls dans la nuit, il lui raconta, comme à une grande

sœur, son énervante semaine : « Si au moins Raymond me répondait ! Ses dépêches ne signifient plus rien à la longue. Je ne puis attendre patiemment comme il le conseille ; je dois rejoindre mon corps la semaine prochaine, il n'y a pas de temps à perdre ! S'il n'a rien de mieux à me dire, tant pis, je me chargerai tout seul de mes affaires, j'essayerai de permuter avec un capitaine de Castres. Je l'aurais déjà fait, s'il ne m'avait paralysé par ses dépêches sybillines ! »

L'irritation réprimée jusqu'ici se faisait jour, et le jeune homme en éprouvait une sorte de soulagement ; il sentait si bien qu'à Marie-Josèphe il pouvait tout dire, qu'il ne l'indignerait, ne la laisserait, ne l'étonnerait jamais.

— Avez-vous vu ma mère ces jours-ci ? demanda-t-il, sûr de la réponse.

— Je l'ai vue hier, et demain nous déjeunons avec vous ; nous sommes invités à fêter votre troisième galon.

— J'aimerais mieux fêter ma nomination à Castres, murmura l'officier. Je crains de trouver ma mère dans une anxiété difficile à calmer.

— Elle a tant de confiance en Raymond. C'est par là qu'on peut la rassurer, indiqua Mlle d'Arjac.

— Elle se prépare peut-être des déceptions. Ce silence obstiné ne me dit rien qui vaille.

Il se tut un moment dans l'ombre de la voiture, sans qu'elle cherchât à le distraire. Plus encore que lui, elle doutait de l'appui de Raymond. Depuis longtemps elle souhaitait que Jean prît, de sa propre vie, une direction plus active et cessât enfin de la laisser guider par d'autres, fût-ce son frère, fût-ce sa mère !

Êt son opinion était fortifiée par celle du marquis qui, journallement, s'exprimait en termes moins mesurés sur leurs amis Mondastruc. Aussi fut-ce avec un soulagement qu'elle vit s'ébranler la confiance imprudente du jeune officier.

— Avouez, Marie-Josèphe, reprit-il tout à coup, que ma pauvre maman est dans un état violent et que ce n'est pas trop de tous vos

efforts, de toute votre amitié pour la calmer un peu. Je m'en doute, allez. Faut-il vous confesser que j'ai été sur le point de ne pas venir? Depuis mardi, je reçois tous les jours, deux fois par jour quelquefois, des lettres désespérées... affolées... pleines de conseils impraticables... ma mère se rend si peu compte... et elle a, vous le savez, une telle foi en Raymond. Non, vous n'imaginez pas l'effort qu'il m'a fallu ce soir pour prendre mon billet. Je ne savais pas que vous me feriez l'arrivée si douce.

Jamais, à personne, il n'avait parlé avec cet abandon. La délicate pitié de son amie avait brisé ce soir la timidité fière qui toujours retenait sur ses lèvres ses plus intimes pensées. Il s'était senti si seul, si abandonné en cette dernière semaine, qu'il saisissait enfin largement, franchement, la main amie tendue vers lui, et il en éprouvait une intime allégresse qui submergeait en cet instant toutes les amertumes, toutes les angoisses, tous les soucis.

— Marie-Josèphe, j'ai peur d'avoir pris une tâche au-dessus de mes forces, au-dessus de mes possibilités. Je ne pourrai pas mener éternellement de front mes deux carrières de soldat et de propriétaire. Je me demande depuis quelques jours si vraiment j'ai eu raison de me charger de Mondastruc, si je n'ai pas été présomptueux et téméraire... Je ne pouvais pas le laisser vendre, pourtant, et... je ne vous l'ai jamais dit... Raymond l'aurait vendu... il le disait du moins. Vous comprenez pourquoi, moi, le dernier des cinq fils, j'ai pris notre vieille maison. Personne ne la voulait! Me l'a-t-on assez dit que c'était absurde, que je faisais un marché de dupe! J'ai mis longtemps à me l'avouer. A présent, je le crois, mais je ne m'en repens pas... pas encore.

— Vous ne vous en repentirez jamais, assura Marie-Josèphe, moins convaincue qu'elle n'eût voulu le paraître.

— Malgré mes continuelles allées et venues, je me rends très bien compte que je dirige très insuffisamment l'exploitation. Pour en tirer un bon parti, il faudrait que je fusse là tous les jours, du matin au soir, à choisir les ouvriers. à diriger les travaux, à

régler les dépenses ; il faudrait que je misse la main à la pâte, enfin, il faudrait que tout fût mené et vérifié par moi, par moi seul... Il faudrait, ajouta-t-il plus bas, que peu à peu je reprisse toute la direction aux mains de ma mère... Elle voit mal notre vraie situation. Vous le savez bien, Marie-Josèphe, vous qui, souvent, m'avez discrètement prêté main-forte. Mais que puis-je faire en venant une fois par semaine ? Et si même ce dimanche, je ne l'ai plus, c'est fini... fini, comprenez-vous ?

Il éprouvait une âpre joie, une volupté irritante à verser une fois tout son cœur dans le cœur de son amie, à lui crier sa peine, ses angoisses, ses souffrances toujours contenues :

— Mon pauvre Jean !

Oui, certes, elle comprenait. Tout ce que Jean disait, elle l'avait pensé, et bien d'autres choses encore. Pourtant elle se taisait parce que, plus encore que lui, elle était une silencieuse, et surtout parce qu'elle craignait, par un mot, d'arrêter cette première et bienfaisante effusion.

— Et pourtant, reprit-il, je ne puis pas avoir pris Mondastruc pour le laisser se perdre, s'en aller pièce à pièce plus misérablement qu'avec Raymond. Lui du moins l'aurait vendu librement, sans hâte, à un acquéreur de son choix.

— C'est précisément ce que vous ne ferez jamais, interrompit Marie-Josèphe. Jamais librement, volontairement, vous ne vous déferiez de Mondastruc... Et d'ailleurs, nous n'en sommes pas là ; votre situation est difficile, mais il ne faut pas la pousser au noir plus que de raison. Si Raymond ne vous tire pas seul d'embarras, vous l'y aiderez. Pourquoi n'iriez-vous pas à Paris, voir vous-même ce qu'il en est ? Si votre permutation est en bonne voie, vous laisserez aller les choses ; vous serez tranquille et votre mère aussi. Si, au contraire, aucune négociation sérieuse n'est encore engagée, vous pourrez agir sur place et rapidement, avec plus de chance de succès.

— Oui, dit Jean pensivement, vous avez raison ; mais ce voyage présente bien des difficultés.

Elle n'insista pas, devinant très bien les diffi-

cultés auxquelles il faisait allusion : difficultés matérielles peut-être, mais surtout crainte d'irriter Raymond en le pressant par sa présence, crainte de blesser la bonne volonté susceptible de son colonel en ne se servant pas de son appui, crainte aussi d'être contrarié par sa mère dans une décision qu'elle s'affolerait de le voir prendre seul loin d'elle.

Il ne trahit que cette dernière inquiétude.

— Avez-vous parlé à Mondastruc de ce voyage?

— Vaguement.

— Et cela ne plaît pas.

— Je vous l'ai dit, votre mère compte tellement sur Raymond ! Elle le trouve un peu lent, cependant, et voulait écrire à Isaure...

— Oh ! Isaure !

Jean fronça les sourcils. Il souffrait un peu que sa jolie nièce ne s'inquiétât plus de lui. Il reprit d'un ton sec :

— Isaure est une enfant, elle ne peut rien en de pareilles questions ; elle s'occupe de ses toilettes et de ses amusements, et trouverait très mauvais qu'on vînt l'en distraire.

— Il me semble surtout que son appui ne peut avoir grande portée...

— Je ne suis pas de cet avis, trancha l'officier d'une voix brève ; elle fait de son père tout ce qu'elle veut, à un point ridicule. Si elle voulait ma permutation, elle l'obtiendrait sans doute ; mais ça lui est égal, au fond, et ma permission, et Mondastruc, et les quasi étrangers que nous sommes pour elle !

Marie-Josèphe tressaillit à cette voix amère, une brusque contraction lui étreignit le cœur et, dans l'ombre du coupé, un petit sourire douloureux glissa sur ses lèvres. Elle comprenait mieux maintenant le calme du jeune homme au mariage de Floriane. Mais elle ne voulut pas voir sa confuse souffrance, elle voulut, avant tout, apaiser celle de Jean.

— N'exagérez ni sa légèreté ni son influence, dit-elle doucement. Précisément Isaure écrivait hier à votre mère son grand espoir de voir aboutir vos projets... Vous ne pouvez la rendre responsable de tous ces retards.

Après une hésitation, elle reprit :

— Raymond devait dîner, la semaine dernière, avec le chef de cabinet du ministre ; puis, l'invitation a été remise, la maîtresse de maison étant souffrante. Vous ferez bien, je crois, d'aller sur place accélérer les démarches, vous verrez la lettre de votre nièce et jugerez, d'après cela, ce qu'il y a de mieux à faire.

La voix de Marie-Josèphe était, à elle seule, un apaisement : Jean l'avait éprouvé bien des fois. Mais, en cet instant, il le sentit si nettement que, en un geste spontané, il saisit, dans la nuit, la main de son amie et la porta à ses lèvres. Peut-être n'était-ce qu'un hommage reconnaissant pour avoir contre lui défendu Isaure.

— Vous verrez, répéta-t-elle un peu troublée.

— Oui, je ne puis subordonner mon destin au hasard d'une invitation. J'irai à Paris et, avec ou sans Raymond, je tâcherai d'obtenir Castres. Ce serait fort que je ne puisse arriver à une garnison qui n'est pas considérée d'habitude comme une faveur.

Sa voix s'était raffermie, vibrante de jeunesse, d'espoir reconquis, de joie entrevue qu'il ne s'avouait pas encore.

Mlle d'Arjac le devina et, sentant désormais ses paroles inutiles, le laissa jusqu'au château rêver tout bas aux prochains avenir.

VIII

Depuis un an, le colonel comte de Mondastruc commandait un régiment de dragons à Compiègne. Il avait mis tout en œuvre pour obtenir cette brillante garnison, d'autant plus enviable pour lui qu'elle était à quelques kilomètres à peine de Beauvillers, la magnifique propriété de sa femme, ou plus exactement de sa belle-mère, Mme de Survallon. Pendant six mois, il s'y installait en famille, fastueusement, recevait beaucoup, organisait des chasses et des fêtes toujours citées. Le monde militaire, trié sur le volet, y côtoyait la plus haute aristocratie, comme la finance la plus dorée. Tout se

passait à Beauvillers avec une élégance raffinée. La distinction hautaine du maître de maison donnait le ton. Mme de Mondastruc se préoccupait uniquement de ses toilettes d'abord, puis de ses hôtes. Mme de Survallon, alerte et vigilante, veillait à la direction matérielle de la maison, et, du matin au soir, courait de l'office à la cave, de la lingerie à la serre, se donnait une peine énorme pour tout voir elle-même, s'imaginant restreindre ainsi l'effrayant gaspillage qui bouleversait ses plus larges prévisions économiques. Elle tenait peu à figurer dans ces incessantes réceptions, cédait toujours sa place à sa fille, et contentait ses besoins de vanité en joignant le nom de Survallon à celui de Mondastruc chaque fois qu'elle le pouvait. Pour le plaisir de cette accolade, elle faisait chaque année graver chez Stern, à l'intention de sa fille, des cartes jamais employées : la comtesse de Mondastruc-Survallon. Cette petite faiblesse ne gênait personne, elle agaçait seulement Raymond qui avait brièvement invité sa femme à ne point s'y prêter. Au commencement de février, on fermait Beauvillers. Mme de Survallon partait pour Nice. Mme de Mondastruc regagnait avec ses enfants son élégant appartement de l'avenue d'Antin, où, son service terminé, le colonel revenait presque chaque soir. Après le Grand Prix, c'était l'éparpillement : le colonel allait aux manœuvres ; Mme de Mondastruc, aux plages à la mode avec des amis ; les garçons, Raymond et Hugues, voyageaient à l'étranger avec leur précepteur, et Isaure était expédiée chez les uns ou les autres, sans grand discernement, jusqu'au retour général à Beauvillers.

Jean connaissait ces diverses transplantations annuelles assez pour savoir qu'en ce matin d'avril il avait peu de chances de trouver Raymond avenue d'Antin. Aussi, peu soucieux de se présenter seul à sa belle-sœur, il se fit d'abord conduire au Cercle militaire. S'il eût été sûr de ne rencontrer qu'Isaure, il n'eût pas attendu jusqu'au soir pour cette première visite. Mais il ne pouvait demander la jeune fille seulement, et, d'ailleurs, l'Isaure mondaine et élégante,

l'Isaure des cartes postales, comment recevrait-elle son compagnon sauvage de Mondastruc? Il envoya un télégramme à Raymond pour le prévenir de son arrivée, flâna un peu sur les boulevards, et, la cigarette aux lèvres, se dirigea vers l'avenue de Saxe, où habitait Léopold. Là non plus, il ne voulait pas arriver avant le maître du logis. Il ne connaissait personne de la famille, ni sa belle-sœur, ni ses neveux. Pour faciliter la première entrevue, il se munit de bonbons et de jouets, puis, comme il n'était encore que onze heures, il revint sur ses pas, instinctivement enfila le boulevard Saint-Germain, ralentit son allure devant le ministère de la guerre, examina les officiers presque tous en civil qui entraient et sortaient, scrutant les visages comme si quelque indication sur son sort pouvait lui en venir. Il ne rencontra aucune figure connue. Avant d'avoir vu Raymond, il n'osait tenter aucune démarche. Sa mère, d'ailleurs, le lui avait fait promettre. C'était toute une journée perdue. Enfin, ce soir, il verrait la conduite à tenir. Peut-être même le colonel reviendrait-il de bonne heure de Compiègne, et organiserait-il tout de suite quelque utile entrevue. Il n'y avait pas de temps à perdre. A Castres, la veille, Jean avait eu une déception. Par une véritable malchance, un seul capitaine était disposé à permuter, et encore doutait-il d'être accepté à Grenoble où il avait laissé, comme lieutenant, de trop « brillants » souvenirs. Les autres, plus âgés, attendaient leur avancement et ne voulaient rien compromettre par d'indiscrètes démarches. D'autres enfin, envoyés là en défaveur, n'avaient assurément aucun déplacement à demander. Il fallait donc que l'initiative vînt de Paris : ce ne serait pas facile à obtenir. Mais Raymond était puissant dans les bureaux de la guerre, il l'avait toujours dit, du moins, et sa propre carrière semblait le prouver.

Jean était arrivé avenue de Saxe ; il releva la tête pour découvrir le numéro qu'il cherchait : une grande maison neuve, claire et ensoleillée, toutes ses fenêtres ouvertes sur la fraîche verdure des arbres, aspirant l'air printanier. Une

atmosphère paisible de province régnait dans ce quartier, mais de province grandiose et magnifique comme il n'en existe pas. L'officier entra dans la grande maison neuve, et, sur l'indication de la concierge, se lança à l'assaut du cinquième étage, par un escalier un peu raide, pas très large, mais pimpant et gai, avec un tapis à larges fleurs qu'avivait l'éclair des baguettes de cuivre. C'était un immeuble pour ménages modestes, évidemment : trois portes à chaque palier ; des voix d'enfants s'en échappaient, des roulades éperdues sur des pianos médiocres, et aussi, hélas ! quelques bruits de vaisselle et des parfums culinaires.

Tout en haut, à droite, il sonna : des petits pas piétinèrent de l'autre côté de la porte, un glissement de robe s'éloigna, puis correcte, une petite bonne en coiffe et tablier blanc vint lui ouvrir :

— Monsieur n'est pas rentré, dit-elle tout de suite, sans lui laisser ouvrir la bouche.

— Mais il viendra déjeuner ? questionna Jean.

— Oui, Monsieur... c'est-à-dire, je ne sais pas... je vais demander à Madame. Si Monsieur veut me dire son nom.

Il tendit sa carte, et, debout, attendit patiemment son arrêt. La circonspection de la petite bonne l'amusait et aussi l'aspect bon enfant de l'antichambre, sans prétention. Une bibliothèque très simple y faisait face à une rangée de porte-manteaux en fer noirci ; par terre un chemin de fer déroulait sa queue de wagons un peu disloquée par l'émotion du coup de sonnette.

— Alors c'est vous, Jean, le cher Jean dont me parle toujours Léopold, s'écria une voix jeune. Oh ! que je suis contente de vous voir ! et quelle bonne surprise pour lui tout à l'heure.

Nora était devant lui, les mains tendues, si gracieuse dans sa simple robe de chambre bleu pâle, que tout de suite il fut séduit.

— Êt c'est vous, Nora, répliqua-t-il, la petite sœur charmante que je désirais tant connaître.

— Mon Dieu, pourvu que vous ne soyez pas déçu, fit-elle avec une mine drôle, en étirant

sur ses bras nus ses courtes manches frangées de dentelle. Léopold a dû vous faire de moi un portrait si flatteur ! Je ne puis pourtant pas demander que vous me regardiez avec les mêmes lunettes.

— Mais soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre de mes yeux clairvoyants.

— Et les enfants, reprit-elle, en cherchant autour d'elle, il faut que je vous montre les enfants : Bébés, venez vite, c'est « l'oncle Jean » !

Deux petites figures éveillées parurent aussitôt : jolies frimousses brunes aux yeux veloutés, pareils à ceux de la mère ; une seconde, les deux petits, se tenant par la main, restèrent en observation, immobiles.

— Eh bien ! dit Nora.

Vive l'oncle Jean, s'écria tout à coup le garçonnet en s'élançant d'un bond au cou de l'officier.

— Vive l'oncle Jean, répéta la petite Marie se dirigeant, oscillante encore, à la suite de son frère.

Nora la prit dans ses bras, l'embrassa au passage et la tendit au jeune homme.

— Un sur chaque épaule, dit-elle en riant, je vous les laisse pour que Léopold vous voie ainsi en arrivant. J'entends son pas dans l'escalier. Quelle joie pour lui ! et pour nous tous. Chut...

Elle mit un doigt sur ses lèvres pour commander le silence aux petits, à présent que les pas se faisaient tout proches sur le palier. La clef tourna dans la serrure et la bonne figure franche de Léopold apparut. La stupéfaction, puis la joie le paralysèrent un instant.

— Ah ! mon Jean, toi ici, quelle surprise ! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu, je serais revenu plus tôt.

Les deux hommes se donnaient une chaude accolade.

— Te voilà déjà avec les mioches sur les bras, dit-il en s'emparant d'Arnaud. Je me doute que la connaissance n'a été ni longue ni difficile. Mais il n'est pas indispensable que nous restions dans l'antichambre.

Il introduisit Jean dans un tout petit salon

clair, un peu bohème avec ses meubles dépareillés et sa profusion de fleurs, Un portrait de Nora, un buste de Nora, un crayon de Nora, des photographies de Nora, dans tous les formats, plus encore que les fleurs, en faisaient l'ornement. Léopold surprit le regard de son frère et, tout de suite, demanda :

— Comment trouves-tu ce pastel? Il est délicieux, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas encore ça; le buste non plus, on a empâté le menton, il est bien plus fin. Cette photographie est bonne, par exemple. Ce n'est pas parfait, il s'en faut, mais enfin elle est bonne.

Nora, souriante, laissait dire, habituée à l'adoration de son mari. Lorsqu'il eut passé en revue toutes les images de la jeune femme, Léopold s'avisa tout à coup qu'il ignorait le but du voyage de Jean et aussi qu'il ne s'était point encore informé des nouvelles de sa mère.

— Tu as joliment bien fait de venir, déclara-t-il, en passant à la salle à manger. Raymond a autre chose en tête que ta garnison, tu peux m'en croire.

— Et quoi donc?

— Il travaille pour lui.

— Il n'a encore que quatre ans de grade et vient de se faire donner Compiègne.

— C'est égal, sois tranquille, en voilà un qui ne s'oublie pas. Si c'est ton seul appui, tu n'es pas encore à Castres!

Nora, voyant s'assombrir le regard de Jean, intervint gentiment :

— Ne parlez donc pas d'ennuyeuses affaires; c'est la première fois que je vois Jean, ne l'oubliez pas, il faut que nous gardions de cette première rencontre un souvenir sans nuage.

Elle se mit à le questionner sur Mondastruc, à lui parler des enfants, à le mettre au courant de leurs affaires avec une grâce enfantine et confiante qui dissipa bien vite le malaise causé par les paroles de Léopold. Le déjeuner était très simple, presque insuffisant; la jeune maîtresse de maison s'en excusa sans aucune confusion, et au dessert, malgré les protestations de l'officier, grimpa elle-même sur une chaise

pour découvrir quelque douceur supplémentaire au dernier étage du buffet.

— Ah ! dame, tu trouveras plus de confortable chez Raymond, jeta Léopold.

— Bah ! Jean ne peut nous en vouloir de notre simplicité ; nous offrons ce que nous avons, voilà tout, avec le regret que ce ne soit pas davantage.

— Vous m'offrez le meilleur accueil qu'on pût rêver, répondit l'officier.

— Vous voyez au moins que vous nous faites un vrai grand plaisir, et si nous avions seulement un lit de camp à vous offrir, nous ne vous laisserions pas coucher ailleurs.

— Tu loges chez Raymond ? demanda Léopold.

— Non... du moins, j'ai fait porter ma valise à l'hôtel. Je suis venu vous voir d'abord, expliqua Jean pour adoucir l'humeur âcre de son frère.

— Tu as bien fait, va ! Nora a raison, si nous avons la moindre place, nous te garderions de grand cœur. Enfin, tu déjeuneras ici tous les jours, tu dîneras aussi, bien entendu. Mais je comprends que tu ne seras pas toujours libre.

La jeune femme essayait les petites bouches barbouillées de confiture, pliait les serviettes. Debout, prête à gagner le salon, elle ôta de ses cheveux un grand peigne d'écaille qu'elle passa négligemment dans les boucles soyeuses de la petite Marie, puis elle la prit dans ses bras, la serra contre elle, leurs deux têtes confondues dans de folles caresses, avec des mots doux et incohérents. Jean qui les écoutait, tout en parlant avec Léopold, ne distinguait presque plus, dans ce tendre gazouillement, la voix de la mère et la voix de l'enfant.

Arnaud en profitait pour grimper sur les fauteuils, s'asseoir en équilibre sur les frêles dossiers, jusqu'à ce qu'une chute heureusement inoffensive vint mettre fin à ces exercices. Le bonhomme se releva, redressa le fauteuil sous un regard sévère de son père, sans que Nora parût même s'en apercevoir. Puis, lâchant brusquement la petite, elle se mit à servir le café.

« Quel singulier ménage, pensait Jean, deux

heures plus tard, lorsque, après avoir accompagné Léopold jusqu'à son ministère, il se retrouva de nouveau seul. Elle est gentille, ma petite belle-sœur, délicieusement jolie ; c'est un bébé guère plus raisonnable qu'Arnaud ou Marie. Ce n'est pas ainsi que je me la représentais. Léopold l'adore... il en est fier... et ne souffre pas, je crois, de ce qui lui manque. S'il avait une fortune à mettre aux pieds de son idole, il ne formerait pas un souhait. Pourtant... »

Dans sa pensée, Jean compara Nora à sa mère, à sa sœur Germaine, à Marie-Josèphe, à toutes les femmes qu'il avait connues, si différentes, si lointaines de la petite Italienne dont l'amour de Léopold avait fait une Mondastruc. Il se la figurait dans la vieille maison familiale en bras nus, grimant sur les chaises, babillant à tort et à travers, sous les yeux effarés de la chère douairière. C'eût été encore autre chose qu'Isaure !

Il regretta de n'avoir pu faire parler Nora sur les châtelains de Beauvillers, elle devait bien s'entendre avec la jeune fille, sinon avec les parents. Mais devant Léopold, toujours ombrageux sur ce sujet, toute question avait été impossible. Jean n'avait même pu savoir où en étaient les relations entre les deux ménages, et se promit de garder prudemment, le soir, chez Raymond, la même circonspection. Il y serait sans doute moins chaudement accueilli et s'y trouverait moins à l'aise. Bah ! il ne pensait plus ni à son frère, ni à sa belle-sœur, c'était Isaure qui l'occupait : comment le recevrait-elle ? Était-ce fini de la camarade de l'été précédent ? N'allait-il retrouver que la précoce mondaine soucieuse uniquement de flirts et de toilettes ? Il avait le cœur oppressé en montant le large escalier de l'avenue d'Antin. Des palmiers et des plantes vertes garnissaient les encoignures, un parfum de femmes élégantes imprégnait l'épais tapis.

À son coup de timbre, un valet de chambre en livrée ouvrit la porte, un autre le débarrassa de son pardessus. L'antichambre, vaste, était richement décorée d'armes anciennes, de ta-

bleaux, de meubles artistiques. Jean évoqua le cinquième étage de Léopold, et fut plus indulgent à l'amertume du jeune diplomate.

Silencieusement, le grand laquais l'introduisait dans un salon brillamment éclairé, mais désert, et refermait la porte avant que Jean eût prononcé un mot. Il attendit quelques minutes, examinant la pièce où il se trouvait, puis, par deux portes opposées, arrivèrent à la fois Raymond et Isaure.

— Ah ! que je suis contente de vous voir, s'écria-t-elle, comme, quelques heures auparavant, sa jeune tante. Pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite, puisque vous êtes arrivé ce matin ? Je vous aurais eu toute la journée à moi, rien qu'à moi.

— Bonsoir, mon cher, disait, en même temps, Raymond. Je ne m'attendais guère au plaisir de te voir. Qu'est-ce qui t'amène ? Ton changement de garnison ? Tu as raison, peut-être, cela ne marche pas aussi vite que je le voudrais. Toi sur place, tout s'arrangera plus facilement... As-tu été dans les bureaux ?

— Non... pas encore, je voulais vous voir d'abord.

— Oui, oui... tu as bien fait, nous arrangeons cela pour demain : tous ces jours-ci, je devais voir Vampierre... le colonel, chef de cabinet du ministre, tu sais... pas pu le rencontrer... une déveine... mais c'est égal tout s'arrangera très bien... je n'en doute pas.

— Quelle bonne idée vous avez eue de venir, oncle Jean, moi, j'y avais pensé tout de suite, n'est-ce pas, papa ?

Il sourit et lui pinça le menton.

— Toi, tu as tellement d'idées que, dans le nombre, il peut bien s'en trouver de bonnes.

— Comment va grand'mère ? demanda la jeune fille en se dégageant d'un mouvement souple.

Jean remarqua que son buste s'était allongé depuis l'an dernier, que la figure s'était amincie, avec des joues moins rondes, mais aussi fraîches, des yeux plus mouillés, quoique toujours rieurs. Il admira l'élégance très personnelle de la robe blanche aux airs de sim-

plicité innocente. Une ceinture de moire rose, un collier de corail pâle soulignaient discrètement cette blancheur. Les cheveux relevés dégageaient la nuque et le cou rond, ferme, bien attaché. Isaure, tout à coup, sentit l'attention de Jean et, la devinant favorable, rougit de plaisir. Elle vint se planter devant lui, très droite, la tête haute.

— Trouvez-vous que j'ai grandi? Dites-moi oui, oncle Jean, cela me fera tant de plaisir. Papa, pour me taquiner, prétend que non, que je suis trop vieille, mais je ne le veux pas! je suis sûre que j'ai grandi, que je grandirai encore. N'est-ce pas?

Avec un petit geste gamin des yeux, elle lui disait :

— Répondez oui, répondez oui.

— Certainement, je le trouve aussi ; vous ne pourriez plus vous glisser sous les branches rampantes des sapins, ni à travers les taillis de la forêt.

— Ah ! ça, par exemple, je proteste ; je ne demande qu'à recommencer, au contraire ; emmenez-moi, oncle Jean, et vous verrez si je ne saurai plus être la compagne de vos promenades à travers bois.

— Je n'en fais plus guère, maintenant, répondit évasivement le jeune homme, et je suis menacé de n'en plus faire du tout. De Grenoble, il ne me sera pas facile...

— Oh ! ne parlons pas encore de Grenoble, ça c'est pour papa. Pour moi, pour nous deux, insista-t-elle en constatant que son père avait disparu, c'est Mondastruc. J'y pense souvent, je vous assure, plus souvent que vous, je crois...

— Je n'en suis pas convaincu, mais très heureux, tout de même, de vous l'entendre dire.

Isaure le regarda un instant avec une moue désappointée.

— Oncle Jean, pourquoi êtes-vous solennel et cérémonieux? Ce n'est pas gentil, je croyais que nous allions être bons amis comme là-bas.

« C'est à cause des cartes postales que vous êtes... comme ça?

— Comme ça ! répéta Jean.

— Moi qui croyais vous faire plaisir ! J'ai bien mal réussi !

— Mais non, protesta le jeune homme ; j'étais très gentil de m'envoyer vos photographies, seulement je les aurais voulues rien que pour moi : vous ne comprenez pas ?

— Un peu... accorda-t-elle. Au fond, quand même un facteur m'aurait regardée, ce n'était pas bien grave, avouez, vous aussi.

Jean n'avoua rien, car le colonel et sa femme entraient en ce moment. Empressé, Raymond prit la parole, la main tendue vers son jeune frère :

— Ma chère Lucienne, il y a si longtemps que vous n'avez vu Jean, qu'une présentation ne serait peut-être pas inutile.

— Du moment qu'il est seul, je n'en vois pas la nécessité, répondit sans grâce Mme de Mondastruc. Mon frère, je vous souhaite la bienvenue. J'espère que votre voyage à Paris aura le bon résultat que vous en attendez. Isaure, pourquoi n'es-tu pas chez toi, ta leçon de diction ne finit qu'à sept heures et demie.

Tout ceci était dit d'une voix froide et nette, sans intonation, sans sourire : à peine Lucienne avait-elle tendu une main molle à Jean, un peu gêné par une telle réception. Il fut surpris par l'aisance de la jeune fille qui répondait avec désinvolture :

— Et il n'est que sept heures un quart. Mais j'ai congédié Mme Alban en l'honneur d'oncle Jean. Elle a bien vu, du reste, qu'il n'y avait rien à faire de moi aujourd'hui. Je m'étais habillée à six heures et ne tenais pas en place. Oh ! maman, ce n'est pas la peine d'être consternée, cela ne portera pas un préjudice grave à mon établissement.

Elle fit une pirouette, tandis que, toujours digne, sa mère déclarait : « Je suis fort mécontente », et son regard rencontrant celui de Jean, elle rougit brusquement. Elle sentit qu'elle venait encore de le froisser, et, mal à l'aise, se rapprocha du colonel.

— Qui avons-nous à dîner ce soir ? questionna-t-elle.

— Je n'en sais rien, pas grand monde en tout cas, n'est-ce pas, Lucienne?

— Personne ! déclara la maîtresse de maison : les Jacques de Saint-Valter, Schwerzgrün, Hubert et les petits Brun-Vignaud.

— Personne, en effet, répéta Isaure, sans que Jean pût comprendre si elle y mettait ou non une ironie.

— Et puis le général, naturellement, reprit Lucienne de sa même voix monocorde, mais un léger sourire effleura ses lèvres passées au rouge.

— Et mes neveux, hasarda Jean, n'aurai-je pas le plaisir de les voir ce soir?

— A table, avec leur précepteur, répondit Lucienne, ils ne sont pas d'âge à venir au salon.

— Surtout ils ont autre chose à faire, expliqua Raymond moins sèchement. Notre aîné prépare son bachot, et Hugues fait sa quatrième, tu vois qu'ils sont au moment du fort travail.

Jean s'enquit avec plus de politesse que d'intérêt du collègue qu'ils fréquentaient, des maîtres, du précepteur et d'autres détails d'éducation. Il se sentait mal à l'aise dans cet intérieur et regrettait le petit ménage cordial de Léopold. Isaure s'était éloignée et Jean entendait maintenant sa voix claire mêlée à d'autres jeunes voix dans une pièce voisine, communiquant avec le salon par une baie drapée de damas jaune.

La comtesse ne prenait plus part à la conversation ; elle faisait tourner sur ses doigts longs et fuselés des bagues superbes, allongeait avec complaisance sa main un peu grande, mais belle et pure de forme, sur sa robe veloutée d'un mauve délicat. Le visage, qu'une artificielle fraîcheur ne paraît d'aucune jeunesse, manquait moins de régularité que de grâce. Le front trop haut se masquait de petites boucles d'un blond éclatant. Les sourcils nettement accentués sur les yeux froids accroissaient encore l'impression de sécheresse due au long nez quelque peu de travers et aux lèvres minces. Le cou cerclé de perles portait avec raideur cette tête disgracieuse, mais les épaules nues étaient

fort belles et sous la dentelle et la soie le buste s'épanouissait superbement.

Les invités arrivèrent tous coup sur coup. Pendant cinq minutes ce furent des salutations ininterrompues, puis, comme chacun s'installait et que l'on ne faisait plus attention à lui, Jean se recula d'instinct du côté de la grande baie.

Comme si elle l'eût deviné tout près, Isaure parut sous la draperie jaune.

— Venez avec nous, dit-elle en l'attirant dans le petit salon, vous avez beau être le frère de papa, vous êtes plus de notre génération que de la sienne. Savez-vous que j'ai toutes les peines du monde à ne pas vous appeler Jean tout court ! Cependant, pour vous présenter, je dirai : « Voici l'oncle Jean et voici mes bons amis Jacques et Gillette Brun-Vignaud, les enfants de Ludovic Brun-Vignaud, l'académicien. » Vous les rencontrerez souvent ici, car nous nous voyons sans cesse. Ils habitent dans la maison et dînent avec nous quand leur père est invité ailleurs, ce qui arrive souvent, à ma grande joie... Eh bien ! parlez... sans cela vous ne ferez jamais connaissance.

Elle les regarda tous trois d'un air amusé et reprit, voyant son invitation sans effet :

— Allons, oncle Jean, que dites-vous de la robe de Gillette ?

— Elle est charmante, tout à fait jolie et discrète ; d'ailleurs, elle ressemble à la vôtre, Isaure.

— Bravo ! c'est gentil de faire d'un compliment deux coups. C'est vrai que nos robes se ressemblent, l'une en rose et l'autre en blanc. Nous avons beaucoup de goûts pareils.

— Et les caractères ? questionna Jean.

Les jeunes filles se regardèrent.

— Les caractères ? Dame, je ne sais pas. Nous nous entendons très bien, en tout cas ; Gillette est plus raisonnable.

— Il le faut bien, dit la jeune fille en souriant, qui le serait pour moi ?

Isaure expliqua :

— Elle est, en jeune, brillant et bien parisien, une façon de votre Marie-Josèphe. C'est elle



qui conduit tout dans la maison, car M. Brun-Vignaud a bien autre chose à faire, vous comprenez, et Jacques est à ses études.

— Jacques est mon grand enfant.

— On n'a jamais su pourquoi, puisque nous sommes jumeaux, dit enfin le jeune homme, mais je ne demande pas mieux. C'est charmant d'avoir une petite maman de son âge.

— Moi, je suis ravie d'avoir un grand fil qui me chaperonne.

— Vous n'imaginez pas, oncle Jean, le gentil petit ménage qu'ils font tous les deux, reprit Isaure, contente de la sympathie qui commençait à s'établir. Ils sortent ensemble, voyagent ensemble... Ce que ça doit être amusant ! Je les envie.

— Ne dis pas cela, murmura Gillette, en passant d'un geste caressant la main sur la nuque dorée de son amie.

Dans l'embrasement de la porte apparut soudain Hubert des Goblettes, cheveux ondés, moustache blonde, une fleur rare épinglée à son smoking, l'annulaire cerclé d'une énorme chevalière.

Les longs souliers vernis glissèrent comme des patins et s'arrêtèrent net devant Isaure, dont il baisa la main avec une aisance courtoise et familière. Il salua de même Gillette, tendit les doigts à Jacques et attendit qu'on le mît en rapport avec le nouveau venu. Les noms échangés, il lui adressa un froid salut et s'empressa de raconter un lot de petites histoires que l'officier trouvait stupides, mais dont s'amusaient les jeunes filles. Jean se sentit nettement en dehors de leur cercle d'idées, étranger dans ce petit groupe.

Le dîner, très élégant quoique intime, et la soirée lui parurent longs et ennuyeux. Il en voulait à Isaure d'être si loin de lui, si occupée de choses et de gens qu'il ne connaissait pas, si différente de la chère petite amie de Mondastruc. Mécontent de lui et des autres, il se retira le premier, vers onze heures.

— Déjà ! s'exclama Isaure,

sa mère l'arrêta :

— Laissez, ma chère, votre oncle a passé la nuit en chemin de fer, il a besoin de repos.

— Ah ! par exemple, protesta la jeune fille ; il en a vu bien d'autres.

Et, se rapprochant du jeune homme :

— Je crois plutôt que vous vous ennuyez, dit-elle tout bas, n'est-ce pas ? Venez déjeuner demain ; à deux heures, chacun va de son côté, et nous passerons l'après-midi ensemble. Nous nous promènerons en souvenir de Mondastruc, voulez-vous ?

Il sourit, tenté :

— Et mes affaires ?

— Les affaires, c'est le matin, de grand matin ; l'après-midi est pour la famille ! Entendu ?

Il ne voulut rien promettre.

— En tout cas, à bientôt. J'ai rendez-vous demain, à dix heures, à l'artillerie ; je déciderai alors l'emploi de la journée.

— Oui, mais ne m'oubliez pas. Nous irons au Bois, dans les petits sentiers... A demain !

Jean s'aperçut bien vite qu'il n'avait pas à compter sur l'appui de son frère aîné. Avec des phrases inachevées et des airs contraints, Raymond s'excusait de ne pouvoir obtenir les rendez-vous promis et conseillait la patience. De son côté, le jeune capitaine multipliait sans succès les démarches. « Oui, sans doute, on comprenait son désir, cette permutation n'était pas impossible, mais, en ce moment, elle présentait des difficultés. S'il voulait aller à Rennes, par exemple, il y avait une place vacante qu'on se ferait un plaisir de lui offrir. Mais pour Castres ou Montauban, il fallait attendre... Au bout de huit jours d'allées et venues, de longues attentes dans les bureaux du ministère, suivies — et encore pas toujours — de brèves et inutiles entrevues, Jean n'était pas plus avancé qu'au lendemain de son arrivée. Il était certain d'une chose, cependant : c'est que Raymond ne jouissait pas de l'influence qu'il s'attribuait, à moins que — c'était l'avis de Léopold — il ne la réservât tout entière pour lui. Chaque jour, quand il n'y déjeunait pas, Jean faisait une petite visite avenue de Saxe.

Son impression première se confirmait : Nora était gentille, jolie, gracieuse, cela suffisait jusqu'ici au bonheur de Léopold. Il dînait avenue d'Antin, et presque chaque soir se promettait de n'y pas revenir : une singulière irritation le prenait à voir Isaure papillonner, coquette et aisée, au milieu de tous ces inconnus, à l'entendre rire à des allusions qu'il ne comprenait pas, faire des projets où il ne serait pour rien, rappeler avec ses amis des souvenirs qu'il ignorait. Il s'en voulait à lui-même d'en être froissé et inquiet et, en rentrant chez lui, affectait envers son cœur des allures détachées. « Que peuvent me faire ces gens-là, s'efforçait-il de penser. Ils passent devant mes yeux comme ceux que je croise dans la rue. Que m'importe ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils feront ? Ils sont mêlés à la vie de Raymond et de sa famille. C'est moi qui suis le passant et l'étranger... on ne m'a déjà que trop vu, je dois faire une sottise dans ce milieu qui n'est pas le mien, je ne reviendrai que pour dire adieu, le jour du départ, et le plus tôt sera le mieux... »

Mais il ne partait pas, et le lendemain, il arrivait à quatre heures, à trois quelquefois, parce qu'un petit bleu d'Isaure l'appelait pour une promenade. Il arrivait, récalcitrant quand même, avec des paroles sages et des demi-reproches préparés sur les lèvres. Mais elle ne lui permettait de rien dire. Son chapeau déjà sur la tête, elle le laissait à peine entrer, et partait avec lui, babillarde, confiante, primesautière autant qu'à Mondastruc. Comment aurait-il pu jeter une ombre sur cette gaieté, morigéner comme un vieil oncle, lorsqu'il la surprenait à dire « Jean » tout court, sans même s'en apercevoir.

— Nous allons au Petit-Palais, ou à l'Hippique, disait-elle en partant, mais arrivés devant la porte, elle tournait délibérément sur elle-même.

— Je pense que vous n'y tenez guère, aux chevaux ou à la collection Dutuit. Vous les connaissez et moi aussi. Tandis que c'est toujours nouveau de se promener en causant par

ces délicieuses journées de printemps. Allons au Bois.

Ils suivaient les Champs-Élysées, ravis de la tendre verdure des arbres, de la joie répandue, un peu grisés de l'air vif, de la vitesse des automobiles, de l'allure allongée des grands trotteurs emportant d'un pas relevé les victorias où s'étaient les toilettes printanières. La foule même, remuante, bigarrée, les isolait comme en une solitude, tellement ils la sentaient mobile et variée. Isaure pourtant s'en amusait brusquement, coupant une phrase pour faire remarquer un chapeau, ou signaler au passage un promeneur connu, une actrice à la mode.

Puis elle revenait à la conversation commencée, faisait raconter au jeune homme ses inutiles démarches, ou lui parlait de sa vie, à elle : elle jugeait les gens et les choses avec une liberté d'esprit souvent judicieuse, et dont l'indépendance choquait Jean. Il le lui dit un jour. Ils avaient aperçu de loin, au Bois, le général de Lemblade, et Isaure se mit à expliquer sa situation dans la famille.

— C'est l'ami particulier de maman, son seul rapport de marque dans nos relations, les autres viennent plutôt de papa, ou par suite de circonstances diverses. Aussi, vous avez pu voir qu'il a le monopole des sourires et des confidences, on le garde dans du coton comme une relique ou une attestation d'origine ! Il a connu maman tout enfant ; en soixante-dix il a été blessé et recueilli par mon grand-père, qui était préfet à Laon. Depuis lors, il est devenu l'intime de la maison, il appelle encore maman par son nom, l'entretient de vieux souvenirs auxquels personne ne comprend rien et l'entoure d'attentions qui la flattent infiniment.

— Isaure, qu'en savez-vous ? fit l'officier d'un ton de reproche.

— J'en suis sûre. Si vous croyez que je ne connais pas maman ! Ça ne m'empêche pas de l'aimer. Je me demande si elle a jamais été très adulée. Je ne crois pas ; elle est si froide, si réservée...

— Ah ! je comprends pourquoi vous faites tant de frais, dit Jean en riant.

Isaure s'arrêta, un instant interdite.

— Est-ce un reproche? Voulez-vous que je me taise?

— Pas avec moi, mon Dieu! mais vous diminuez un peu le prix de votre chère confiance en la prodiguant à tout venant.

Elle protesta vivement.

— Je prodigue ma confiance! Ah! non, par exemple!

— Ne causez-vous pas de même avec tous vos amis?

— Mais je n'en ai pas tant que ça, d'amis.

— Comment? On les compte à la douzaine; j'en vois chaque soir surgir de nouveaux.

— Pauvre oncle Jean! exclama Isaure avec une pitié profonde, vous n'entendez donc pas ce que nous disons? Même si je m'amuse de leurs compliments, si, en jouant, nous nous essayons au flirt, cela ne signifie rien et n'a pas de rapport avec l'amitié.

— Si vous traitez ainsi les indifférents, je me demande comment vous traitez les amis?

— Comme vous, Jean, dit-elle doucement, la voix soudain baissée, mais je n'en ai pas beaucoup; je crois même que je n'en ai qu'un seul à qui je dise ainsi, au risque de me faire grouder, tout ce qui me passe par la tête.

Une petite vague chaude glissa sur le cœur de Jean, il eut envie de saisir la main d'Isaure, et il n'osa même pas la regarder. Ils firent quelques pas en silence.

— Jacques Brun-Vignaud? murmura-t-il, M. des Goblettes? les autres?...

— Ce sont des danseurs, des camarades, voilà tout... Ils sont gentils... et puis il faut bien vivre avec eux. Nous nous rencontrons sans cesse. Jacques est très bon garçon, je l'aime bien, nous sommes dans la même maison, c'est le jeune de Gillette... Voilà. Quant à Hubert, c'est un brave cœur sûr et dévoué, un bon camarade que j'aime bien aussi malgré ses petits ridicules. Il m'accable de fleurs et d'empressements, je lui rends quelques sourires ça lui fait tant de plaisir de se frotter à nous, d'oublier, dans nos salons, l'étude de son grand-père. Il n'est pas des Goblettes du tout,

vous savez ; son grand-père s'appelle Chenilleau et a fait sa fortune ; son père conserve le trésor et joint des Goblettes à Chenilleau, Hubert est des Goblettes tout court et s'apprête à croquer les millions amoncelés. On en rit un peu. Moi, je trouve que c'est déjà très bien de s'y prendre à trois générations pour accomplir cette évolution. Il y en a beaucoup qui n'y mettent pas tant de façons.

Jean, cette fois, tourna la tête, cherchant à lire dans les yeux de la jeune fille. Mais elle était sérieuse et seul son sourire retenu pouvait trahir une ironie.

— Ils sont reçus partout ? demanda-t-il.

— Ils sont si riches ! Oui... on les reçoit. Je ne vous dis pas qu'ils aient partout la place d'honneur. Mais nous n'en sommes plus à l'histoire ancienne, et je connais bien des hommes qui préfèrent être le dernier dans Rome que roi dans leur village.

— Et vous les comprenez ? questionna Jean, cherchant à saisir son opinion.

— Moi?... Moi, je voudrais être reine à Mondastruc.

Il tressaillit, plus troublé que tout à l'heure, à la douceur de cette parole.

— Une petite reine privée de sa cour, Isaure ? Comment vous passeriez-vous de pages et de chevaliers servants ?

Elle répondit presque triste, sans relever l'ironie légère de la question :

— Vous me trouvez coquette. Vous ne pensez pas un instant que peut-être, si je m'amuse, c'est par désœuvrement ?

— Désœuvrement ? Vos journées sont chargées comme celles d'un ministre.

— Désœuvrement de cœur, si vous voulez, et d'esprit. Et puis, reprit-elle tout à coup d'un ton vif et banal, c'est vrai que j'aime les hommages, j'aime les compliments, j'aime mes petits succès de jeune fille ; j'aime m'amuser, ce n'est pas un crime, et je crois même que je serais un monstre si, à dix-neuf ans, toutes ces délicieuses choses futiles ne me ravissaient pas.

Dix jours après son arrivée, Jean obtint enfin

une audience du directeur de l'artillerie et une réponse définitive.

— Non, il ne fallait pas songer à une garnison du Sud-Ouest, du moins pour le moment. Le plus sage était d'aller tranquillement rejoindre son régiment et d'y attendre une occasion qui, certainement, ne tarderait pas à se présenter.

Bien que cette solution se fît pressentir depuis plusieurs jours, Jean fut atterré. En sortant du ministère, l'officier n'alla pas, comme d'habitude, déjeuner chez Léopold, ni, dans l'après-midi, chercher Isaure ou quelque camarade. Il erra seul, sous les grands arbres du Luxembourg, sombre, anxieux, heurtant ses pieds aux ballons des enfants et sa pensée aux inextricables difficultés qui l'enserraient.

Puis il se décida à rentrer chez lui. Avant d'aller chez Raymond, il voulait écrire à Marie Joséphe et la prier d'adoucir à Mme de Mondastruc la cruelle déception.

Jean écrivit si longtemps qu'il arriva le dernier dans les salons de l'avenue d'Antin. Lucienne le lui fit sentir, et Raymond, informé du définitif résultat de cette semaine de démarches, en prit son parti avec une aisance qui blessa le jeune homme. Isaure, très entourée, lui reprocha d'un ton léger de l'avoir négligée cet après-midi, et comme il s'en excusait, ajouta avec une cruelle désinvolture :

— N'avez pourtant pas trop de remords : M. des Gobettes nous a tous conduits au vernissage. Nous nous sommes beaucoup amusés, n'est-ce pas, Gillette? n'est-ce pas, Hubert?

— Quand je suis avec vous, je m'amuse toujours, répliqua galamment Hubert.

Jean quitta le groupe. Lucienne faisait l'éloge de Mondastruc à la marquise de Leinblade, nièce du général.

— Un air excellent, ma chère, et puisque vous ne redoutez pas la solitude, tout à fait votre affaire.

— Mais... vraiment, je ne sais... vous êtes bien aimable.

— Comment donc? Cela ne nous gêne en rien, nous n'y allons jamais, et pour peu que

cela vous conviendrait, c'est très facile. Vous nous rendrez service, au contraire, en aérant un peu ce vieux château toujours fermé.

— Un pavillon Renaissance, m'a dit le colonel.

— Oui, le pavillon de la reine, dit négligemment Lucienne ; Marguerite de Navarre l'habitait jadis quand elle venait chez les Mondastruc.

Mme de Lemblade, quarante ans, jolie encore, très élégante et un peu fardée, se retourna avec grâce, cherchant des yeux son mari. Elle l'aperçut debout près d'une fenêtre, causant avec le peintre étranger, hôte assidu de la maison.

— Pierre, appela-t-elle, en faisant bruire sa robe pailletée, Pierre, venez ici, vous ne savez pas ce que me propose Lucienne. Ce serait charmant... et j'ai bonne envie d'accepter.

Cette fois, Jean s'enfuit presque ; il avait compris l'offre de sa belle-sœur... le pavillon de la reine livré à des étrangers ; ses nerfs trop tendus aujourd'hui ne pouvaient en supporter davantage.

Il eut une violente envie de quitter ce salon, de prendre son chapeau, de partir tout de suite sans aucun adieu, de s'embarquer le soir même pour Mondastruc. Chez des étrangers, il l'eût fait. Ici, il n'osa pas, il était chez l'aîné et, par un sentiment qu'il croyait pourtant presque aboli, il recula devant cette fuite incorrecte. Toute la soirée lui fut douloureuse, chaque mot qui frappait son oreille, chaque regard qui heurtait son regard lui semblait distant et hostile ; plus que jamais il se sentait étranger à ce foyer de son frère, et un âpre désir de la maison lui emplissait le cœur.

A dix heures à peine sonnées, il se retira, excusant vaguement sa hâte. Personne n'insista pour le retenir ; mais comme, dans le vestibule, il recevait son pardessus des mains d'un valet de chambre, Isaure, toute rose, se précipita à sa suite.

— Comment, vous partez ? Vous partez tout à fait ? Mais ce n'est pas possible ! Ce n'est pas un adieu pour des mois, cela, de se serrer la main devant quinze personnes. Promettez-moi

de revenir, oncle Jean, cher oncle Jean. Quand vous voudrez, à cinq heures du matin, si vous voulez, je serai debout pour vous recevoir.

Il la regardait, ému de la retrouver si vibrante, après des heures de distraction ; il hésitait à lui accorder ce qu'elle voulait, s'efforçait de résister. Cette minute effaçait la soirée de souffrance : mieux vaudrait en emporter le suprême souvenir.

Elle appuya sa main sur le bras de Jean pour le retenir.

— A quelle heure partez-vous ? demanda-t-elle impérieusement.

— Je prends le train de 8 heures 35 au quai d'Orsay. Vous voyez bien qu'il faut vous dire adieu ce soir.

Elle reprit, adoucie par la voix du jeune homme bien plus que par ses paroles :

— Changez votre train. Partez le soir...

Son regard implorait et, comme Jean ne répondait pas tout de suite, elle supplia tout bas, elle qui commandait toujours :

— Restez, oncle Jean, j'ai tant de regret de vous voir partir.

Il hésita, presque enchaîné déjà par la voix caressante. Mais du salon des éclats de rire lui parvinrent, et sa souffrance aiguë se réveilla.

— Je ne puis pas, Isaure, je ne puis pas, fit-il en se dégageant. J'ai déjà télégraphié à ma mère, il faut absolument que je rentre demain à Mondastruc. D'ailleurs, je n'ai plus rien à faire ici ; rien qui me retienne.

Les yeux d'Isaure se chargèrent de reproches.

— Oh ! Jean ! vous avez moi.

A trois pas derrière eux, le domestique tenait toujours respectueusement le pardessus de l'officier. La jeune fille n'y semblait pas prendre garde, mais Jean en éprouvait une gêne qui arrêtait les mots spontanés sur ses lèvres.

Il répondit très bas, en prenant la main d'Isaure :

— Et c'est vous seule que je regrette. Adieu, je parlerai de vous demain soir à Mondastruc.

— Alors, vraiment, vous partez ?

— Il le faut.

—Embrassez-moi, au moins, et laissez-moi vous charger d'un baiser pour grand'mère.

Comme une enfant, elle lui passa les deux bras autour du cou, mais lui n'osa pas, toujours à cause du domestique, la serrer une seconde contre sa poitrine ; il sortit le cœur gonflé de toute sa tendresse contenue.

IX

Le marquis d'Arjac tenait essentiellement à aller aux eaux chaque année : sa santé l'exigeait ainsi, mais avec cette particularité accommodante que les propriétés thermales de la station lui importaient assez peu.

Les années précédentes, c'était Floriane qui fixait les hésitations : cet été-ci encore elle ne fut pas étrangère au choix de son père. Elle était en garnison à Lyon : le marquis d'Arjac et Marie-Josèphe décidèrent de passer juillet à Aix-les-Bains et août à Evian. Le voisinage de Grenoble les attirait aussi. Jean viendrait passer un dimanche à Aix et cette pensée consola un peu Mme de Mondastruc du départ de ses amis. Elle allait être bien seule sans eux, et aux prises avec tant de difficultés et d'ennuis ! Heureusement Sernin annonça sa visite. Il devait débarquer à Toulon prochainement et, après un court séjour à Paris, venir pour un grand mois auprès de sa mère. Cette bonne nouvelle avait achevé de tranquilliser Jean. Il avait tout tenté pour rester près de Mondastruc, ses efforts s'étaient heurtés à un invincible obstacle ; il n'avait plus qu'à se soumettre, et il s'engourdissait assez doucement dans l'exil. Il s'intéressait, certes, toujours à la propriété et écrivait régulièrement à sa mère, mais de n'avoir plus à régler le travail de chaque jour, à contrôler chaque semaine le labeur quotidien, lui était un réel allègement : il se sentait plus jeune, plus alerte et s'étonnait lui-même de mettre tant d'entrain aux excursions alpestres qu'il faisait avec quelques camarades. A partir de mille mètres de hauteur, tous ses soucis s'évaporaient : l'air vif, léger, résineux qu'il aspirait

avec ivresse lui créait une vie nouvelle, insouciant et gaie. Il était délicieusement haaté par la montagne et chaque dimanche organisait avec des camarades quelque ascension nouvelle.

Il avait repris aussi ses promenades solitaires de Toulouse. Il s'en allait dans la campagne, sous les grandes avenues de noyers, qui lui rappelaient les routes ombragées de son pays. Instinctivement, il surveillait les progrès des vignes et la maturité de la moisson. Il pensait même, comme jadis pour lui : « il faudrait sulfater encore une fois », ou bien : « la semaine prochaine il sera temps de moissonner, les épis sont lourds, cette année, il y aura beaucoup de blé, mais la pluie a manqué et la paille n'est pas belle. »

Au commencement de juillet, il reçut de Marie-Josèphe un mot daté d'Aix où elle l'engageait à venir passer le dimanche suivant. Il était déjà si bien transplanté, qu'à son intime confusion il n'éprouva pas, du voisinage des d'Arjac, tout le plaisir qu'il aurait cru. Il présentait qu'auprès d'eux son égoïste quiétude se dissiperait sans utilité et redoutait autant qu'il les désirait les nouvelles détaillées de sa mère. Cet obscur sentiment se dissipa bien vite, et il n'en restait plus trace lorsque Jean retrouva ses amis. Tout de suite le marquis annonça le programme de la journée. Ils déjeuneraient à l'hôtel, puis, la grosse chaleur tombée, promenade en voiture au Lac, dîner à la villa des Fleurs, soirée au cercle ; à minuit, Jean reprendrait son train pour Grenoble.

— Et maintenant, mon garçon, je te passe la parole. Il me semble que cette redoutable garnison dauphinoise ne t'éprouve pas trop. Tu as une mine superbe, nous l'écrivons à ta mère dès demain. Je sais que tu as retrouvé des camarades et que tu es enchanté du pays.

— C'est vrai, enchanté, je suis tout à fait pris par les montagnes, avoua l'officier. Nous avons fait quelques excursions vraiment belles. Je n'étais jamais monté plus haut que notre côte de Mondastruc et ne soupçonnais pas la grisserie des sommets.

Pendant le déjeuner, le marquis lui fit racon-

ter ses ascensions, rappela celles qu'il avait faites au temps de sa jeunesse, et il ne fut guère question que de pics, d'avalanches, de névés et de crevasses. Mais, après le café, M. d'Arjac se retira dans sa chambre et les deux jeunes gens demeurèrent seuls sur la terrasse de l'hôtel.

— Maintenant, Marie-Josèphe, voulez-vous me parler de ma mère? Ses lettres sont assez calmes, assez satisfaisantes, mais je sens qu'elle m'évite le récit de ses difficultés, et comme je n'y pourrais rien, hélas! je n'insiste pas trop pour les lui faire préciser. Dites-moi comment vous la trouvez cet été.

— Elle ne va pas mal, répondit Marie-Josèphe, elle a supporté votre absence mieux que je n'aurais cru et s'occupe vaillamment de la propriété. Seulement Raymond lui a créé bien des ennuis.

— Raymond? Comment?

— Vous ne savez pas? questionna à son tour la jeune fille étonnée. Mais oui, en prenant pour la grande prairie une faucheuse mécanique, il a soulevé un tel mécontentement que votre mère ne trouvait plus personne pour faire ses foins. Par sottises représailles, et aussi poussés par Ferrassou, — cet ancien instituteur qui a une usine et tient déjà presque tout le canton, — les ouvriers ordinaires ont refusé de venir. Ils essayaient une grève. Heureusement, grâce à l'adresse d'Ambroise, tout a fini par s'arranger, mais votre mère a été très affectée de cet incident, d'autant plus qu'elle n'approuvait pas la décision de Raymond et se croyait cependant obligée de le défendre.

Jean écoutait, la figure assombrie.

— Je comprends, dit-il, que cette innovation ait produit une détestable impression dans le pays. Ce n'est guère le moment de retirer le travail à ces pauvres gens, ni pour eux, ni pour nous, dont la situation est déjà fort diminuée et devient difficile. Raymond ne s'arrête pas à de telles considérations. Il a encore quelques intérêts dans la localité et les gère à la moderne, pour son seul profit. Mais il n'est plus du pays. Ah! Marie-Josèphe, que de fois déjà ont tinté à mes oreilles les paroles de votre père

il y a deux ans, à Toulouse. Je ne voulais pas les admettre, alors, et elles me révoltaient un peu. Il avait raison, pourtant, il me faut bien le reconnaître.

— Jean !

Il la regarda et vit dans ses yeux une pitié tendre et inquiète.

— Non, je ne regrette pas ce que j'ai fait, je crois encore que je devais le faire, mais je n'ai plus mon enthousiasme. Les temps ont changé, on ne peut pas remonter le cours des âges. Rien ne ressuscite de ce qui est mort.

— Ne serait-ce pas seulement les formes extérieures, Jean, qui sont mortes ?

L'officier eut un geste découragé.

— Parce que l'un de nous s'écarte de la tradition, faut-il qu'elle soit abandonnée par tous ? J'ai voulu perpétuer ce que, depuis huit cents ans, tous les miens avaient jugé bon et utile... et je ne puis pas... je ne puis pas.

— J'ai peur, Jean, qu'il n'y ait dans votre vie des incompatibilités...

Elle s'arrêta, surprise elle-même des mots prononcés.

Mais lui s'inquiéta :

— Que voulez-vous dire ? Voudriez-vous que je me désintéresse de Mondastruc ou que je renonce à ma carrière ?

— Oh ! non, Jean, protesta-t-elle, je ne veux rien de scandaleux, je n'y ai même pas songé... je cherche avec vous, simplement, et je ne trouve pas.

Le jeune homme, du bout de sa canne, traça sur le sable un problème imaginaire, retournant dans sa pensée la phrase de son amie. Elle-même s'étonnait, s'en voulait de l'avoir prononcée. Non, certes, elle n'avait rien voulu dire de semblable. Et pourtant ? il était trop vrai que la situation actuelle ne pouvait pas durer ; elle savait, aussi bien que Jean, que, de mois en mois, la ruine complète se faisait plus proche et plus inévitable ; qu'il eût fallu, pour la conjurer non seulement une volonté énergique, mais un radical changement de système. Elle le savait impossible. Peut-on attendre du Français de vieille race l'énergique désinvolture de

L'Américain qui, du jour au lendemain, résolument, de riche propriétaire devient manœuvre et, gagnant quarante sous par jour, tente déjà de réédifier sa fortune. Ces choses-là se font, on a raison de les faire de l'autre côté de l'Océan. Marie-Josèphe s'avouait qu'elle préférerait végéter toute sa vie dans une médiocrité voisine de la misère que de descendre, même pour quelques années, de son rang social. Et y avait-il moyen de concilier un travail vraiment productif et rémunérateur avec cette dignité mondaine qui faisait partie de leurs plus chères traditions? Elle sentait bien que là était le point délicat, difficile à déterminer, et sur lequel, peut-être, il faudrait revenir.

— C'est vrai, dit Jean tout à coup, il y a des incompatibilités entre mes deux devoirs, mais surtout entre le passé et le présent. Et je m'y heurte à chaque pas. Tenez, même avec Ambroise : il est dévoué, intelligent, au courant de bien des choses, et il m'entrave à tout instant. Son culte même, sa dévotion à notre famille l'empêchent de me seconder. Pour lui, rien n'est changé : j'ai succédé à mon père, il me sert comme il le servait et serait scandalisé si je voulais modifier les anciennes coutumes de la maison, — du moins à l'égard du public, — car il cumule tous les services depuis plus de deux ans... La fête du 10 décembre est une lourde charge pour moi et je ne puis songer à m'y soustraire.

— Il faudrait en diminuer les frais, ils sont exagérés.

— Certes ! mais je suis lié par l'usage. Ce que mon père faisait, et mon grand-père, et tous mes ancêtres, sans exception, depuis le retour miraculeux du prisonnier de Saladin, je ne puis pas ne pas le faire. C'est un vœu d'abord et surtout c'est le droit des pauvres, une sorte de redevance envers le pays.

— A présent que tout tombe, que tout se perd et s'abolit... commença Marie-Josèphe, hésitante.

Il ne la laissa pas achever.

— Nous pouvons perdre nos privilèges, si

tant est qu'il en existe encore, mais nos charges, non ?

Mlle d'Arjac le regarda, souriante.

— Orgueilleux ! murmura-t-elle. Mais sa voix était douce et Jean y sentit une approbation.

Le programme de M. d'Arjac se déroula ponctuellement. Jean ne connaissait le lac du Bourget que pour l'avoir entrevu le matin en chemin de fer, et il subit le charme mélancolique de ses bords frangés de roseaux, de la lointaine apparition d'Hautecombe qu'estompait déjà l'ombre de la montagne, du souvenir aussi de Lamartine et des vers murmurés tout bas. Le soleil se cachait derrière le mont du Chat et le retour en voiture découverte, dans la fraîcheur tombante, lui laissa une impression heureuse dont, bien souvent, plus tard, il évoqua le souvenir.

Puis ils dînèrent à la villa des Fleurs et achevèrent la soirée au cercle. Une troupe de passage donnait *le Jongleur de Notre-Dame*. Mais M. d'Arjac, qui s'endormait volontiers aux spectacles de musique, quitta bientôt les jeunes gens pour faire un tour dans les salles de jeu. Il en revint au prochain entr'acte, rouge et animé :

— Reste ici, dit-il brusquement en saisissant le bras de Jean qui se levait. Tu ne vas pas laisser Marie-Josèphe seule, j'imagine, ni l'emmener avec toi dans les salles de jeu. Ce ne serait guère sa place. Moi, je vais retrouver quelqu'un... Attendez-moi ici, je viendrai vous prendre.

Le jeune homme s'inclina sans mot dire, mais Mlle d'Arjac, surprise de ce ton comminatoire, si contraire aux habitudes du vieux gentilhomme, allait poser une question, lorsqu'elle lut dans les yeux de son père, un muet et impérieux avertissement.

A peine Jean les eut-il quittés, à la fin de la soirée, que le marquis laissa éclater son émotion.

— Sais-tu, s'écria-t-il, qui j'ai trouvé, il y a deux heures, à la table de jeu, jetant des louis et les billets bleus, correct et froid comme un professionnel ? Sernin, oui, Sernin, que nous

croyions sur la route de Mondastruc. Je l'ai vu perdre cinquante louis et en gagner le double avant d'être revenu de ma stupeur. Tu comprends maintenant pourquoi j'ai interdit à Jean l'accès des salles de jeu. Pauvre garçon ! Il n'a pas besoin de ce nouveau souci.

Marie-Josèphe était atterrée.

— Sernin, répétait-elle, mais il ne peut pas être ici. En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement. De crainte, ou plutôt dans l'espoir de me tromper, j'ai été m'asseoir à sa table, j'ai misé contre lui. Si tu avais vu son regard en me reconnaissant ! Mais, toujours correct, il m'a salué, s'est levé, avec quelle rage au fond du cœur ! et s'est laissé entraîner sans trop de peine. Tu t'imagines ce qu'a pu être notre colloque : lui, raide et poli, moi, très net, ma foi, car toute ma vieille amitié pour les Mondastruc bouillonnait d'indignation. Et je sentais Jean à trente pas de nous, vous pouviez sortir, nous rencontrer ; alors je suis venu vous clouer ici ; j'avais dit à Sernin de m'attendre, mais je ne l'ai pas retrouvé où je l'avais laissé ; je l'ai cherché trop vite découvert, en train de perdre son gain de tout à l'heure. Ma présence, cette fois, ne l'a pas arrêté, il affectait de ne pas me voir. J'ai été sur le point d'aller le prendre par les oreilles, mais il n'a plus quinze ans et, après tout, je n'ai aucun droit sur lui. Ah ! le misérable ! Quand sa mère se refuse une robe, quand son frère se ruine pour sauver les traditions de famille !

— Mais vous dites qu'il gagne aussi, murmura Marie-Josèphe, cherchant un espoir auquel se raccrocher.

— Pour mieux perdre ensuite. Il est impossible qu'il ne perde pas. Il joue comme un fou. Malgré son apparent sang-froid, ses yeux donnent le frisson... Demain matin, je veux le voir encore, le faire partir de force. Je le conduirai plutôt moi-même à Mondastruc. Sa pauvre mère !

— Oui... Pauvre Jean aussi...

Longtemps encore le marquis parla, sans qu'un instant la pensée de Marie-Josèphe se détachât de celui qui s'en allait là-bas dans la

nuit, ignorant du danger qui le menaçait. Leur conversation de l'après-midi lui revenait à l'esprit et chaque parole prenait une valeur d'angoisse : elle sentait venir l'orage, elle le voyait s'abattre sur Jean, l'emporter à des abîmes creusés par d'autres.

X

La courte trêve touchait à son terme. Quelques jours après sa visite à Aix, Jean, au retour d'une manœuvre, trouva chez lui une lettre qui le rappelait d'urgence à Mondastruc. Le vieil Ambroise lui apprenait, en peu de mots, que Mme la comtesse avait glissé dans l'escalier et s'était démis le bras droit ; elle n'avait pas que ça, du reste, tous les ennuis de ces derniers mois lui faisaient bien du mal et sûrement M. Jean la trouverait très changée. Ce laconique billet avait si fort inquiété le jeune homme qu'il avait, sur l'heure, demandé et obtenu une permission de huit jours.

Mal renseigné par Ambroise, il ne savait au juste comment agir avec sa mère, et, après quelques hésitations, se borna à lui annoncer son arrivée par une lettre qui le précéda de quelques heures à peine. Mais, dès qu'il entra dans la chambre de la malade, il comprit combien ardemment il était attendu.

— Ah ! te voilà enfin, mon Jean, s'écria-t-elle, j'étais sûre que tu viendrais au premier appel, et c'est pourquoi je ne l'ai pas envoyé plus tôt. Mon pauvre petit, je n'aurais pas voulu te troubler dans cette garnison de Grenoble, où tu te plais, je le vois bien. J'aurais voulu te laisser au moins quelques mois de tranquillité ; je suis bien fâchée de te déranger, mon enfant, mais si heureuse de te revoir.

Elle parlait avec une volubilité fiévreuse et, de sa seule main valide, serrait et caressait les mains de Jean.

— Ma chère maman, comme vous voilà...

— Oui, j'ai glissé dans l'escalier : à mon âge, faire des sauts pareils ! J'ai dû me prendre le

pied dans ma robe, à moins que ce ne soit un étourdissement.

— Oh ! par exemple ! protesta vivement le jeune homme.

— Mais si, mais si, il n'y aurait rien d'étonnant, j'ai beaucoup vieilli ces derniers temps.

— Vous avez eu tout le souci de l'exploitation, chère maman, dit Jean avec tendresse, c'est vous qui avez tout fait marcher, pensé à tout pour vos fils.

— Si encore j'avais pu *bien* faire marcher, soupira Mme de Mondastruc, mais cela ne va guère, mon pauvre Jean.

Et pour n'en pas dire davantage, elle se mit à questionner l'officier sur son voyage, s'informa s'il avait déjeuné en route.

Sa conversation, hachée et nerveuse, inquiétait Jean : était-ce la fièvre qui la mettait dans cet état, ou les ennuis auxquels Ambroise faisait allusion ? Dès son arrivée, le fidèle domestique avait répondu aux questions de l'officier par des phrases inachevées et des hochements de tête discrets qui n'annonçaient rien de bon.

Le jeune homme n'osait questionner sa mère, il craignait d'augmenter son agitation et attendit anxieusement qu'elle se décidât à causer. Il lui parla de son bras, se fit raconter en détail les ordonnances du médecin, les pansements et les bandages.

— Êt vous étiez toute seule avec Mélanie pour vous soigner !

La comtesse hésita un instant et répondit en détournant les yeux.

— Non, Sernin était ici.

— Ah ! c'est vrai, vous l'attendiez. Où est-il ? Je vais le voir, je pense.

— Il est reparti avant-hier, avoua la malade avec embarras.

— Comment ! il vous a laissée, sans même savoir si je pourrais venir ?

— Il y était obligé, strictement obligé, moi-même j'ai exigé qu'il partît.

— Mais il commence à peine son congé ? insista Jean, peu convaincu.

— Je te dis que des raisons impérieuses le

forçaient à partir, reprit Mme de Mondastruc avec une certaine impatience. Je le sais.

— Ah !

Mais sa mère ne le laissa pas s'attarder dans des réflexions silencieuses.

— Raymond t'a-t-il écrit ? demanda-t-elle brusquement.

— Non.

— Ni Isaure ? Ni Lucienne ? Alors tu ne sais pas ce qui se prépare et me fait autrement mal que mon bras.

— Quoi donc, mon Dieu ?

— Le pavillon, ils ont loué le pavillon à des étrangers qui vont venir s'y installer en maîtres. Comprends-tu ? Et Lucienne me prie de leur donner tous les renseignements, tous les secours possibles, de faciliter leur installation. Ah ! si ton pauvre père voyait cela. Des étrangers chez nous, dans notre maison, qui vivront sous nos fenêtres, dans notre cour, qui passeront dans nos allées — il le faudra bien, à moins d'arriver en ballon — nos jardins et nos prairies ! Nous ne pourrons pas faire un pas sans les rencontrer, ouvrir nos fenêtres sans les voir et les entendre. Et quelles gens encore, nous n'en savons même rien ?

Jean la laissait dire sans l'interrompre ; jamais encore il n'avait vu sa mère dans cet état et une violente colère bouillonnait en lui. Il se rappelait sa dernière soirée à Paris, chez son frère ; les paroles légères qui, déjà, l'avaient bouleversé, prenaient consistance. C'était donc vrai : Lucienne osait, pour quelques centaines de francs, profaner cette maison qu'elle dédaignait, infliger cette souffrance et cette honte à la famille que jamais elle n'avait comprise. En cet instant, Jean détestait sa belle-sœur et il n'était pas loin de détester Raymond aussi. Comment, lui qui savait, pouvait-il permettre cela ? Ah ! il comprenait, certes, l'indignation de sa mère et se sentait bien incapable de l'apaiser.

— C'est toi, reprit-elle, qui auras la charge de recevoir ces étrangers ; moi, Dieu merci, j'en suis dispensée par cette chute.

— Quand doivent-ils venir? demanda Jean, la voix tremblante de colère.

— Je ne sais pas; j'ai reçu cette lettre de Lucienne avant ma chute; je ne voulais pas t'en parler, je savais trop la peine que tu en aurais; mais, à présent, mon pauvre enfant, je crois que je suis à bout de courage; je me suis laissée aller tout à l'heure comme une enfant. Evidemment, il m'est très pénible de voir occuper par d'autres que par nous le pavillon de la reine, mais enfin Raymond et Lucienne sont dans leurs droits. Du moment qu'il leur appartient, ils peuvent en faire ce qu'il leur convient. Nous n'avons rien à dire.

— C'est vrai, dit Jean, la tête baissée, le cœur rempli de l'amertume de son sacrifice inutile.

Pauvre don Quichotte, voilà donc à quoi aboutissaient ses puérils efforts, ses holocaustes au passé, à la tradition! Le pavillon de la reine loué au premier venu, la maison paternelle détaillée comme un immeuble de rapport, sa mère coudoyant des étrangers dans sa propre maison. Et dans le pays, dans cette contrée albigeoise où, depuis huit siècles, se conservait comme un culte l'honneur des Mondastruc, que dirait-on?

Jean rougissait et pâlissait tour à tour, les poings serrés, les lèvres crispées. Sa mère, inquiète, essayait de douces paroles.

— Je ne voulais pas te l'apprendre, à quoi bon? Je ne te l'aurais pas dit, sans cette chute qui me paralyse et m'a obligée à t'appeler.

— Cette fois-ci, c'est bien fini, murmura Jean, répondant à ses propres pensées.

— Quoi? demanda la mère anxieuse, qu'est-ce qui est fini?

Il ne répondit pas, eut un geste découragé, puis se pencha pour mettre un baiser sur les cheveux blancs, sur le front humide d'angoisse.

— Mon pauvre petit, j'aurais été si heureuse de te bien recevoir, de te faire un peu fête, et me voilà au fond de mon lit, incapable même de te serrer dans mes bras, et avec rien que de

mauvaises nouvelles... Mais tu es là, maintenant, tout ira mieux, tout ira bien.

Elle recommençait à s'agiter, donnant à son membre raidi d'involontaires secousses qui amenaient une contraction sur son visage soudain rougi. Alors Jean se leva ; il s'effrayait de cette animation de sa mère et craignait de la fatiguer.

— Il faut vous reposer, maman, je reviendrai tout à l'heure.

Elle n'insista pas, se sentant lasse, en effet.

La nuit fut mauvaise et, le lendemain, le médecin ne cacha pas à Jean que l'état général de la malade ne le satisfaisait point. Aux questions précises du jeune homme, il ne voulut pas répondre, mais ses réticences et ses recommandations étaient significatives.

— Elle dit que c'est un faux pas qui a causé sa chute, je n'en suis pas sûr ; je le souhaite, mais rien n'est moins certain. C'est tout ce que je puis vous dire. Vous ferez bien de ne pas la laisser seule avec tout l'embarras d'une grande maison à conduire. A son âge, c'est trop lourd. Elle a besoin de repos. Surtout, pas de tracas, pas de soucis, beaucoup de repos de corps et d'esprit, c'est le meilleur remède.

C'était aussi le moins facile à procurer, et Jean, en disant adieu au médecin, songeait à l'ironie cruelle d'une telle ordonnance. Pas de soucis ! Hélas ! était-il en son pouvoir d'en décharger la malade ?

Il se rendit bien vite compte que la situation s'était aggravée en ces quelques mois. Dès le jour de son arrivée, il avait été voir la propriété et, chaque matin, il s'en occupait activement : les cultures étaient médiocres, incomplètes, et, ce qui l'affecta plus péniblement, toute cordialité semblait disparue du pays. Les paysans, pressés jadis à s'approcher de lui, l'évitaient maintenant et ne le saluaient qu'avec peine, après une hésitation marquée, en lui jetant un regard sournois. Les enfants même se poussaient le coude et chuchotaient à son passage. Une sourde hostilité se lisait sur les figures renfrognées ou narquoises, et Jean se rappela la phrase de Marie-Josèphe. Ainsi, c'était Ray-

mond encore qui leur créait, à sa mère et à lui, cette difficulté nouvelle, qui les rendait étrangers, presque ennemis dans leur propre pays. Il voulut en avoir le cœur net et s'informa auprès du curé. Le bon prêtre, entre ses paroissiens et le château, se trouvait pris dans un cruel embarras ; il n'osait accuser Raymond. Pourtant, à son avis, les premiers torts venaient de son côté. Les instances de Jean le mirent un peu à l'aise, et il expliqua :

— Voilà : les ouvriers demandaient de fortes journées pour les foins ; je comprends bien que M. le comte trouvait que c'était cher, mais c'était le prix. M. Ferrassou le payait. Alors, dans le pays, ça a fait mauvais effet de voir des gens de Toulouse venir couper la grande prairie avec une faucheuse : pour bien des familles ç'a été une grosse perte ; vous comprenez, depuis des années et des générations, c'était un travail assuré et la petite provision d'argent pour l'année. Ferrassou n'a pas manqué l'occasion de crier contre le château, contre l'Église aussi ; il a donné de l'ouvrage aux plus montés, il a pris des jeunes filles dans son usine et, l'année prochaine, il sera maire, puis conseiller général, puis député. Ah ! ça va mal dans le pays, monsieur Jean, ça va mal pour les braves gens. On ne sait pas encore tout ce qu'on a perdu, le jour où votre père est mort.

Jean ébaucha un geste d'impuissance. Nul ne la mesurait mieux que lui, hélas, cette perte irrémédiable.

Craignant de l'avoir froissé, le prêtre reprit :

— Mme la comtesse est une sainte et la providence du pays, mais, à présent, on ne veut plus de providence, et vous, vous seriez le digne continuateur de votre père si vous étiez l'aîné et libre de votre vie. Oui, si vous aviez été seul propriétaire, tout aurait bien marché : vous auriez donné votre démission, vous vous seriez installé ici, avec votre mère d'abord, puis une femme, des enfants, tout aurait continué comme par le passé. Cela aurait mieux valu pour tous. Pauvre M. le comte ! s'il avait pu voir l'avenir, peut-être que bien des choses auraient été changées.

— Alors, Ferrassou prend un rôle actif maintenant? demanda Jean. Il s'est déclaré notre adversaire? Jusqu'ici, je le croyais assez mal pensant, mais inoffensif!

— Il a toujours travaillé en dessous : il vous en veut parce que vous avez empêché la fille de Baptistou d'aller à l'usine, il croit des tas de choses contre vous, et ne manque pas une occasion de vous nuire. Je dois vous en prévenir pour que vous vous teniez sur vos gardes.

Jean haussa les épaules d'un geste insouciant.

— Je n'y puis rien, je ne lui ai pas parlé quatre fois dans ma vie, c'est à peine si je le reconnaîtrais aujourd'hui.

— C'est bien ce qu'il vous reproche le plus. Il aurait voulu entrer en relations avec vous, devenir quelqu'un dans le pays. Ce n'est pas vraiment un méchant homme : il est bon pour les pauvres, il n'empêche pas sa femme de venir à l'église, et ses enfants ne sont pas plus mauvais que d'autres ; mais lui s'est laissé monter la tête : c'est une outre gonflée de vanité : par l'ambition et la vanité on le mènerait au bout du monde. Aussi, on peut tout craindre de lui, il serait capable de n'importe quoi : nous avons bien à le redouter comme maire. Dieu sait quelles tracasseries il inventera contre la religion.

Jean écoutait silencieusement, comme c'était son habitude, mais le vieux prêtre ne se douta pas de l'impression profonde que ses paroles produisaient. Il ne soupçonna pas qu'il venait de creuser un dur sillon dans l'âme meurtrie du jeune homme, préparant ainsi la moisson future.

Pendant toute cette semaine, Jean se retrempa dans ses souvenirs d'enfance, dans ses traditions de famille, dans cette mentalité qui, si longtemps, avait fait de lui, à l'aube du vingtième siècle, un chevalier des anciens âges, rêveur, mystique et d'une bravoure morale à ne reculer devant rien. Il arpenta seul, à grands pas, pendant de longues heures, les routes désertes, les prairies courtes où déjà les foins avaient été coupés pour la seconde fois, les bois surtout, dont l'ombre fraîche versait en lui un

apaisement. L'image de son père l'accompagnait dans ces longues promenades. Jean s'exaltait à ce souvenir, et, dans son besoin de se rattacher désespérément à une force directrice, exagérait encore la hautaine vertu du vieux comte. Cette pensée constante le maintenait dans une fermeté qu'accroissait le sentiment toujours plus précis des difficultés où se débattait sa mère. En joignant les uns aux autres des mots échappés, l'officier avait fini par comprendre que Sernin avait causé de gros ennuis à Mme de Mondastruc et que cela encore s'était terminé par quelque perte matérielle. De quelle nature était l'ennui? A quelle somme se montait la perte? Il l'ignorait. Mais, peu à peu, l'idée de sa démission s'imposait à Jean. Il ne la repoussait plus avec la véhémence indignation d'autrefois et commençait à la discuter en lui-même.

Avant la fin de son congé, il eut pourtant une double satisfaction. Nora s'offrait à venir soigner sa belle-mère et, à la suite d'une lettre du marquis d'Arjac, Raymond annonça que, cette année du moins, le pavillon ne serait pas loué.

Les grandes manœuvres finissaient. Elles avaient été exceptionnellement longues et intéressantes cette année. Deux corps d'armée s'étaient rencontrés dans les Hautes-Alpes, et toutes les émotions, toutes les fièvres, toutes les énergies d'une guerre artificielle avaient stimulé les ardeurs de ces dix mille hommes.

Jean s'était accordé ce délai avant son sacrifice, cette suprême joie aussi, et il avait vécu dans les montagnes, sous l'uniforme dont il était fier, vingt-huit jours qu'il comptait parmi les plus heureux de sa vie.

Maintenant, c'était fini. Il avait ramené sa batterie au fort où il était de service, au sommet du Saint-Aynard, et il embrassait avec un regard d'amour ce paysage qui lui avait pris l'âme. A ses pieds, Grenoble, mollement étendue sur sa couche verdoyante, l'Isère, calme et fraîche, bordée de saules, les vallées du Grésivaudan et d'Uriage, les collines rocheuses

ou chevelues et, au loin, fermant l'horizon, les glaciers de Belledone, tout roses sous le soleil couchant.

Jean marchait lentement ; il contourna la montagne ; il voulait tout revoir, se bien remémorer les yeux du cher paysage, si vite familier.

Il sentait monter à lui, par bouffées, l'odeur amère des noyers, ce parfum champêtre qu'il aimait et que nulle part il n'avait goûté comme en cette vallée dauphinoise. Lût, tout à coup, il comprit que ce qui avait donné tant de saveur pour lui à toutes ces choses, c'est qu'elles le transportaient loin de ses soucis, c'est qu'il avait oublié, entre ces collines fleuries, sous l'éclat des glaciers, les mesquins tracassiers qui alourdissaient son âme ; un instant il avait coupé les amarres et s'était élancé en plein ciel.

Maintenant, il fallait redescendre, se plier aux humbles et arides devoirs, leur donner sa vie tout entière. Jean sentait son cœur bondir dans sa poitrine, toutes ses aspirations, tous ses élans se cabrer sous sa volonté, mais il avait gravement, cruellement, pris sa résolution, il ne songea pas à s'y dérober.

Quand le dernier reflet rose s'éteignit sur les glaciers de Belledone, il revint sur ses pas, rentra dans le fort, le visita en détail, parla aux hommes, examina minutieusement les canons, regardant de très près leurs moindres pièces, mettant une caresse furtive dans les gestes dont il les touchait. Il adressa à chaque homme, à chaque objet, à chaque pierre de ces lourdes murailles un secret adieu, puis il sortit et descendit sur Grenoble.

Jean n'avait pas eu, depuis son arrivée au régiment, de fréquents rapports personnels avec son colonel. Le jeune capitaine remplissait son service ponctuellement, avec amour même et bienveillance envers ses hommes, mais il occupait peu de lui ses chefs : aussi fut-il surpris de la cordialité qui l'accueillit.

— Ah ! c'est vous, Mondastruc, s'écria joyeusement le colonel, la figure épanouie, je vois ce que c'est : un congé, n'est-ce pas ? Je m'y attendais. A la rentrée des manœuvres, vous voulez tous filer chez vous. Vous faites bien de

venir dès ce soir : les premiers venus, les premiers servis. Les autres attendront, chacun son tour. Combien me demandez-vous? Vingt-huit jours? un mois? Allons! je connais votre situation de famille, madame votre mère est souffrante. Eh bien! partez, capitaine, aussitôt que vous le pourrez. Charperay vous remplacera au fort.

Mais Jean, debout, ne souriait pas : la bienveillance du colonel, loin d'adoucir sa tâche, la rendait plus pénible : il sentait, à cette heure, plus intensément, le sentiment qui unit les officiers à leur chef, et cette bonté lui étreignait le cœur. Il fit un effort et, la voix grave, basse, exposa le but de sa visite :

— Non, mon colonel, ce n'est pas un congé que je vous demande. C'est ma démission que je vous prie de vouloir bien transmettre.

L'officier supérieur eut un vif mouvement de surprise.

— Votre démission, répéta-t-il d'un ton de reproche, votre démission, vous, Mondastruc, un excellent officier que nous apprécions tous, tout jeune, avec l'avenir que vous avez? Mais vous aimez le métier, pourtant! ça se voit, ça se sent.

Jean releva la tête, les yeux brillants.

— Ah! oui, je l'aime, murmura-t-il.

— Alors, reprit le colonel, lui posant la main sur l'épaule, mettez que je n'ai rien entendu; vous avez eu peut-être quelque ennui, quelque difficulté. Qu'importe? Je ne vous demande rien, mon ami, mais je vous garde : que diable, je ne laisserai pas échapper si aisément un bon officier!

Il souriait d'un franc sourire, sous sa moustache grise, le regard encourageant.

— C'est dit, n'est-ce pas?

Emu, Jean secoua la tête sans répondre.

— Mais si, mais si! J'imagine bien que vous avez quelque complication de famille et que vous croyez devoir y sacrifier votre carrière : si vous saviez combien j'en ai vus de jeunes officiers qui sont venus comme vous m'apporter leur démission. Il en est que j'ai laissés partir sans regret, ce n'était pas une perte pour

le régiment. Mais il en est d'autres que j'ai retenus et qui, des années après, sont venus m'en remercier. Allons, faites comme eux, et je vous attends à votre prochain galon.

— Vous ne m'attendriez pas jusque-là, mon colonel, dit Jean la voix altérée, mais je ne puis pas, je ne dois pas...

Le colonel s'entêtait dans son affectueuse résistance.

— Voyons, asseyez-vous, mon ami, et contez-moi ça. Vous le voulez bien?

— Oh! c'est très simple! Ma mère, âgée et malade, a voulu me remplacer dans la gérance de notre propriété; elle n'a plus la force de le faire et il faut que je m'en occupe.

— C'est bien ce que je pensais : la propriété ne peut-elle marcher sans vous? Avec un régisseur, des fermiers, un homme d'affaires?

Jean, de nouveau, secoua la tête; il lui déplaisait de raconter, même à cet officier qui venait de le traiter en fils, les difficultés de sa situation, la pauvreté contre laquelle venaient se heurter toutes les combinaisons.

— Non, dit-il, je ne crois pas : avant d'en arriver à la résolution extrême et douloureuse qui m'amène aujourd'hui, j'ai, mon colonel, tenté tout ce qui pouvait me l'éviter, ou l'ajourner au moins. Je n'ai rien trouvé, il n'y a rien.

Un moment, le colonel tordit furieusement sa moustache; il ne pouvait se résigner à laisser partir ce jeune capitaine, dont la conduite et l'allure lui plaisaient.

— Mais enfin, vous n'êtes pas l'aîné, s'écria-t-il tout à coup. Vous avez des frères dans l'armée, c'est à eux plus qu'à vous à s'occuper de Mondastruc.

Il fallut bien alors que Jean expliquât : longtemps il dut discuter les objections que, paternellement, lui opposait le colonel. Enfin, il se leva, son courage fléchissait, il ne voulait pas céder.

— Mon colonel, dit-il d'une voix contenue, je vous serai reconnaissant toute ma vie de ce que vous venez de me dire. Votre bienveillance, vos instances augmentent encore mon indicible

regret de quitter l'armée, mais j'y suis contraint. Permettez-moi de vous remettre ma lettre et de me retirer.

Le colonel le regarda longuement, profondément ému lui-même de l'émotion poignante qui se contraignait sous ses yeux.

— Alors, vous ne voulez même pas une mise en disponibilité? Bien, votre lettre partira demain. Vous êtes libre! Adieu, mon ami : qui sait, nous nous retrouverons peut-être encore... si la France a besoin de vous.

— A la bataille? Oh! alors, oui! répondit Jean, d'un élan où se réfugiait en cet instant tout son cœur.

Et les deux hommes s'embrassèrent, sans souci de la hiérarchie.

XI

A grands coups de pied contre un arbre, Jean fit tomber la terre grasse qui alourdissait ses bottes de chasseur, puis, s'adossant au tronc moussu, apaisant d'un geste les bords joyeux de Stop, son fidèle compagnon, il examina son butin : un gros lapin, une caille, un levraut de l'année, c'était très beau après un jour de pluie ; il replaça le gibier dans sa carnassière, remonta son fusil d'un mouvement d'épaule et se remit en marche ; il avait un détour à faire avant de rentrer, il voulait voir un champ que l'on commençait déjà à ensemençer de blé. Depuis son retour, il s'était fait ce devoir de visiter chaque jour ses ouvriers, de suivre de près leur travail : il les stimulait ainsi et s'instruisait à la fois dans cette science de la culture qui devait être la sienne désormais. Tout en marchant à grands pas dans les chemins de traverse, il songeait à sa vie nouvelle. Deux mois déjà écoulés depuis son retour à Mondastruc! Ce n'avait pas été, après tout, aussi dur qu'à l'avance il se l'imaginait. Passé les premières semaines, où le regret de ce qu'il quittait l'obsédait trop vivement, il s'était vite fait à cette existence rurale et ne l'avait pas trouvée monotone. Il était arrivé au moment des forts tra-

vaux, les vendanges, les régains dans les prés, les labours, et en avait goûté la saine poésie. Sans les étroits soucis d'argent à la maison et l'hostilité sourde de la population, il se serait trouvé heureux. Mais les paysans étaient retournés contre le château, et c'était Jean qui en portait la peine. Il avait dû faire taire sa fierté, aborder le premier ceux qui jadis s'empressaient vers lui, aller jusque dans leurs champs ou dans leurs maisons rechercher ses vieux ouvriers récalcitrants. Il en avait ainsi ramené quelques-uns, pas beaucoup, ce qui le gênait fort ; mais plutôt que de faire venir des étrangers d'Albi ou de Lavaur, il ralentissait les travaux au détriment des récoltes. Ambroise le lui avait fait observer :

— Je ne comprends pas que monsieur se porte préjudice pour ces gens, puisque eux-mêmes boudent contre leur ventre. Même ceux qui viennent travailler semblent nous faire une grâce. Il ne manquerait pas d'ouvriers ailleurs qui seraient bien aises de venir chez nous. Il y aurait assez de place pour les loger dans les granges...

Mais Jean s'obstinait à rester fidèle au pays qui l'abandonnait. Ce n'était pas pour un gain personnel, ni une œuvre de joie qu'il avait sacrifié son métier militaire ; il avait étroitement uni son devoir social à son devoir filial, et il voulait, de tout son effort, tenter au moins de les remplir. M. le curé l'assurait que déjà sa présence améliorait un peu l'esprit de la paroisse et le jeune homme aurait voulu le croire.

En tout cas, elle était pour Mme de Mondastruc une joie constante, une détente très douce, nécessaire même, car le printemps lui avait été trop rude. Quand, au mois de septembre, Jean lui était revenu, elle avait mis dans son premier baiser l'appréhension du prochain départ. Il l'avait rassurée en souriant.

— Non, ma mère, cette fois-ci je suis avec vous pour longtemps.

A son accent, tout de suite, elle avait compris.

— Pour toujours ! oh ! mon petit, tu as fait cela ?

A la façon dont elle lui caressait les mains, à la manière dont, tout émue, elle le regardait, avec de simples petits mots tendres, Jean devina combien elle attendait, en silence, cette décision. Il avait refoulé ses regrets et, vaillamment, caché sa peine.

Peu à peu, avec un tact et des précautions infinis, il avait pris en main la direction de tout ou à peu près, car il restait encore des chapitres réservés, des comptes obscurs sur lesquels la vieille dame ne s'expliquait pas : ses charités, sans doute, et ses indulgences maternelles ; la visite brusque de Sernin, par exemple, n'avait jamais été éclaircie. Le soir, quand sa mère était endormie, seul dans sa petite chambre au papier fané, Jean étudiait son mince budget, alignait des chiffres, supputait les dépenses et ne parvenait pas à établir le difficile équilibre. Alors il recommençait, diminuait encore l'entretien de la maison, réduisait ses frais personnels et, découragé, jetait son crayon. « Il faudrait un changement radical dans notre genre de vie, pensait-il, jamais ma mère n'y consentira. » Et, songeant à cette chère existence déclinante et fragile, il n'avait pas le courage de lui demander de nouveaux sacrifices.

Ainsi s'étaient écoulés les mois d'automne, et novembre s'achevait. Jean ne voyait pas arriver sans souci ce 10 décembre, date précieuse entre toutes les traditions de sa famille et dans le pays tout entier, car jadis, le 10 décembre, un Mondastruc, longtemps prisonnier des Turcs, était miraculeusement revenu de Terre Sainte ; pour célébrer cet événement providentiel, depuis sept cents ans, chaque année, large fête était faite à Mondastruc aux miséreux du voisinage. Peu à peu, les libéralités, somptueuses au début, avaient été réduites. On n'accueillait plus indistinctement, comme jadis, tous les mendiants qui se présentaient, mais la charge était encore très lourde, de donner aux vingt-cinq premiers venus une paire de chaussures, un vêtement complet, un pain de six livres et un louis d'or. La distribution se faisait solennellement par les châtelains sur le seuil de leur maison : plusieurs jours à l'avance, on

voyait, le long des routes, des pauvres lointains s'acheminer vers Mondastruc. Dès la veille, ils étaient dans l'avenue, endormis sur leur besace, pour défendre leur place. Ils y gagnaient le souper que la « bonne dame » leur faisait servir et aussi des bottes de paille dans les granges pour y passer la nuit.

Cette année-ci, Mme de Mondastruc, trop souffrante, ne pourrait présider à la distribution. Elle avait prié Marie-Josèphe de la remplacer. La jeune fille avait donc accompagné Jean à Toulouse pour les emplettes nécessaires et, sous prétexte que les vêtements achetés tout faits étaient de mauvaise qualité, elle avait, plusieurs semaines à l'avance, taillé et cousu elle-même de fortes étoffes acquises en pièce, à peu de frais. Jean avait essayé de la remercier, mais elle l'avait arrêté gaiement, en suçant son doigt labouré par l'aiguille :

— Cela m'amuse, Jean, je vous assure, de varier un peu mes ouvrages. Du crochet à perpétuité, ou même de la broderie, c'est fastidieux. Au moins, pour les blouses et les pantalons, on voit le soir le travail de la journée, c'est un plaisir d'aller si vite. Vous n'allez pas rester non plus à vous croiser les bras. Passez-moi les ciseaux et épinglez cette manche ; nous allons collaborer.

Mais lorsque Jean était parti, le sourire s'effaçait sur les lèvres de son amie. Elle refaisait, elle aussi, les calculs douloureux et se demandait anxieusement ce qui allait arriver. Le marquis s'en préoccupait et voyait l'avenir en noir.

— C'est l'affaire de deux ans, tout au plus. C'était fatal, avec le caractère de Jean, avec celui de ses frères aussi. Pauvre Jean ! c'est le seul que j'aime de tous les fils de mon vieil ami, et j'ai un vrai chagrin de le voir ainsi courir à la misère.

Marie-Josèphe courbait la tête.

— Si encore on savait que lui conseiller ? poursuivait le marquis. Mais je n'en sais rien, et, du reste, pour le cas qu'il fait de mes avis ! L'avais-je assez prémuni contre Raymond, avant le partage ? Il n'a rien voulu entendre !

Et cette année, suprême sottise, il donne sa Jémision sans consulter personne ! Il s'est arraché de la bouche son dernier morceau de pain... Tu verras, tu verras qu'il le regrettera un jour, quand il sera obligé de vendre Mondastruc.

— Oh ! protestait la jeune fille, nous n'en sommes pourtant pas encore là.

— Nous y arriverons plus vite que tu ne crois... A moins qu'il ne se sauve par un mariage... un riche mariage... ce n'est pas absolument impossible, après tout... il est joli garçon, et le titre de châtelaine de Mondastruc peut encore tenter quelque héritière. Mais, à vrai dire, je ne crois guère à cette planche de salut pour Jean.

— Moi non plus, murmura Marie-Josèphe.

— C'est bon pour Raymond, répliqua le marquis, la voix agressive.

Depuis plusieurs nuits, Jean ne dormait pas : cette date du 10 décembre, dont son enfance lui renvoyait le joyeux et touchant souvenir, lui apparaissait comme le jour de son supplice. Il l'avait appréhendé pendant des mois et des semaines, et, à mesure qu'approchait la fête inexorable, il sentait peser sur lui une dure nécessité. Pour l'écarter, il eût consenti à vivre une année entière de pain et d'eau. Il avait, avec quelle angoisse, cherché, par tous les moyens, à éviter la décision cruelle : mais toujours la raison revenait l'imposer : il était fou, dans sa situation tous les jours plus précaire, de vouloir continuer des largesses de grand seigneur. Jean savait que, dans la contrée, sa ruine n'était plus un mystère. Il avait souffert des regards compatissants, des demi-phrases encourageantes, des délicatesses maladroitement de ses anciens camarades, il avait supporté ces blessures d'amour-propre et porté haut sa fière misère. Mais de la voir s'étaler devant ces pauvres gens qui comptaient sur lui, de leur demander, à eux, les vrais pauvres, grâce et pitié pour sa détresse, c'était au-dessus de ses forces.

Que leur dirait-il, mon Dieu ? « Mes amis, je suis pauvre comme vous, le peu que j'ai, je vous le donne, ne m'en demandez pas davan-

tage. » Mais ils ne le croiraient pas ; ils lui répondraient ou pourraient lui répondre : « Que parlez-vous de pauvreté, vous qui vous promenez toute la journée sur vos terres sans faire œuvre de vos dix doigts ? » Jean ne pouvait pas leur expliquer pourtant les choses vraies qu'ils ne comprendraient pas. Alors, leur dire quoi ? « Nous changeons de règne, changeons aussi de régime. » Cette brutalité était plus impossible encore. Jean voulait bien être délaissé et rejeté par ses pairs, il ne voulait pas être méconnu par les malheureux, il ne voulait pas être jugé par eux avare et méchant. Et puis, dans le pays, on croirait à des représailles et les ennemis de sa famille se réjouiraient de sa mauvaise action. Jean fuyait devant ses pensées, comme une pauvre bête traquée, il ne savait où jeter sa souffrance, que chaque heure venait augmenter. La veille du jour fatal, toute sa sagesse s'évanouit, il ne voulut songer ni aux pressants besoins du lendemain ni à ce que serait l'année suivante. La coupe était trop amère, il se refusait à la boire. Il alla donc chez sa mère, résolu à se procurer, n'importe comment, l'argent nécessaire.

Très calme, les jambes enveloppées d'une lourde couverture, la vieille dame s'immobilisait dans son fauteuil. Elle-même aborda tout de suite le sujet brûlant.

— Je crains que nous ayons la pluie demain : triste temps pour ceux qui viennent vers nous. Enfin, ils ont le soleil dans le cœur, c'est ma dernière joie, mon cher fils, de faire encore un peu de bien. C'est notre suprême privilège, le seul qu'on ne nous disputera pas.

Jean secoua la tête ; à quoi bon détruire cette illusion ?

— Tout est prêt, n'est-ce pas, reprit la comtesse, les paquets sont dans la lingerie ; Marie-Josèphe s'est donné trop de peine et, je ne veux pas le lui dire, mais les vêtements que j'achetais confectionnés valaient tout autant que les siens ; enfin, c'est une petite manie de la jeunesse qui croit toujours mieux faire que les anciens. Elle viendra coucher ce soir, afin d'être ici demain matin pour la messe. Je ne pourrai pas y assis-

ter : à mon âge, on ne compte plus les privations. J'aurai, au moins, la joie d'entendre bénir le nom de mon Jean. Je laisserai ma fenêtre ouverte et surveillerai, de loin, la distribution.

Une brusque crispation serra le cœur de Jean.

— Maman, dit-il, je voudrais aller à Toulouse, j'ai quelques commissions à faire et si vous vouliez me permettre de passer chez votre banquier, ce ne serait pas inutile, nous sommes à bout de ressources en ce...

— A bout de ressources ! Déjà ! s'écria Mme de Mondastruc ; mais, mon enfant, comme tu y vas, je t'ai remis cinq cents francs au 1^{er} octobre, ne l'oublie pas, c'est une somme ; tu te tromperais étrangement en croyant que je pourrais t'en fournir tous les mois autant. Et encore tu as vendu cinq barriques de vin qui te gênaient pour rentrer la vendange, et une paire de bœufs ! Au 25 décembre, on doit nous payer le blé. Non, mon enfant, ne va pas à Toulouse, nous n'avons pas besoin de grand'chose, il faut attendre patiemment jusqu'au 25. Ce n'est que deux semaines, après tout, et, en janvier, j'aurai quelques coupons à toucher.

Elle ajouta avec un sourire :

— Il faut apprendre l'économie ; quand on dirige une grosse propriété, c'est autre chose qu'un ménage de garçon. Il t'a déjà passé beaucoup d'argent entre les mains depuis ton retour... Oh ! ce n'est pas un reproche... mais je dois te prévenir, te retenir, et, en somme, il n'y a pas eu de grosses dépenses ces temps derniers...

Jean essaya encore une défense :

— Les assurances, balbutia-t-il, les gages d'Ambroise.

— C'est vrai, avoua, à demi-voix, la comtesse, et j'étais un peu en retard avec lui. Tu as tout réglé, n'est-ce pas ?

Jean fit signe que oui.

Il y eut entre eux un silence... ils n'osaient plus se regarder, ni dire une parole. Confusément, Mme de Mondastruc sentait qu'elle était injuste et cruelle envers son fils : elle l'aimait bien, pourtant, son petit Jean, son dernier-né, l'enfant cher entre tous, et c'était lui le sacrifié.

Le jeune homme souffrait tant qu'il ne savait plus au juste d'où lui venait sa plus dure peine, du supplice du lendemain ou de l'inconscience barbare de sa mère. Il se disait : « Je suis seul, seul au monde, je m'effondre dans la douleur, bientôt l'abîme se refermera sur moi. » Eût cette image de mort se précisa soudain dans son esprit, lui fit envie comme la seule issue possible et désirable. Pourtant il se redressa, allongea la main pour prendre son chapeau, sans que sa pensée eût aucune part à ces gestes.

— 'Tu pars? tu t'en vas? demanda Mme de Mondastruc d'une voix humble qui fit mal au jeune homme. Tu comprends, mon enfant, je suis obligée d'être raisonnable pour deux, tu as si peu l'habitude de traiter les affaires. D'ailleurs, ce n'est qu'un moment à passer. 'Tu as ce qu'il faut pour demain, c'est l'essentiel.

Comme Jean ne répondait pas, elle insista, affirmative :

— 'Tu as ce qu'il faut, je t'ai, moi-même, remis la somme en pièces d'or.

— Oui, le 1^{er} octobre, je sais, murmura Jean.

— Je t'ai donné tout ce qu'il fallait.

— Oui, ma mère, répéta-t-il, pris d'une indigne lassitude.

Il effleura d'un baiser la main de la malade et sortit.

Un irrésistible besoin d'air et de solitude l'entraînait au dehors, il lui fallait la campagne déserte, les longues routes délaissées, le brouillard d'hiver sur son front fiévreux. Mais, au bas de l'escalier, la pensée de voir, en traversant la cour, ces pauvres qui, déjà, s'avançaient vers lui, et que le lendemain il allait frustrer dans leur légitime attente, l'effroi de leur salut et de leur sourire le fit reculer. Il ne pouvait pas affronter leurs regards, d'avance reconnaissants ; il se sentait devant eux humble et petit, plus misérable qu'eux. Pourtant un physique besoin de fuir le poussait hors de la maison. Il était avide de solitude, d'éloignement. Ici, il était trop près de lui, trop près de son angoisse. Il s'enfonça dans le corps de logis presque abandonné depuis son retour, entra dans le grand salon dont les volets restaient toujours fermés

maintenant et, en tâtonnant, ouvrit une porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. Il se glissa comme un voleur par la mince ouverture et, libre enfin, à travers les tristes pelouses, s'enfuit vers les champs endormis.

XI

Jean, la tête dans sa main, assistait à la messe. Il avait perdu la notion du temps, et ne savait plus bien à quoi il avait pensé pendant cette demi-heure. Une douleur sourde lui étreignait le cœur, une crispation qui lui mettait la sueur aux tempes et lui serrait la gorge. Il souffrait, mais comme dans un rêve, et après son horrible nuit surexcitée, il éprouvait une sorte de soulagement à laisser sa pensée aller à la dérive. Même elle lui avait présenté quelques images douces, quelques souvenirs de son enfance, alors qu'oublié dans un coin d'ombre, il écoutait, ravi, son père conter l'épopée familiale ; puis Isaure souriante et mutine se dressait devant lui, il la voyait courir comme une folle dans la grande prairie au soir tombant. Il entendait sa voix joyeuse : « Oncle Jean, venez avec moi ! » ou encore quelque scène de régiment ou d'école repassait devant ses yeux. Il se souvenait, après les années, d'un camarade boiteux et disgracié qui s'était, pour une bonne parole, attaché passionnément à lui, et il éprouva soudain une douceur inattendue, à ce lointain acte de bonté qui avait mis un peu de joie au cœur du pauvre infirme. Puis il pensa au Galibier couvert de fleurs, à une étroite maisonnette entrevue un jour dans quelque coin des Alpes, tapie dans la verdure, modeste et heureuse, il ressentit à nouveau l'impression fugitive : il ferait bon vivre là. Et un confus enchaînement d'idées le ramena au legs de sa marraine, à sa petite fortune personnelle dont il n'osait réclamer la propriété, dont jamais sa mère ne faisait mention. Comme il avait hésité hier à y faire appel ! Une force secrète l'en avait empêché, et maintenant qu'il était trop tard, Jean s'en voulait amèrement. Il maudis-

sait sa sottise timidité : en quoi sa légitime demande aurait-elle offensé sa mère ? Rien n'était plus juste, plus naturel, après tout.

Il voulait s'en convaincre, et sentait pourtant que, ni aujourd'hui, ni jamais, il ne pourrait revendiquer ses droits. Un bruit de chaises et de sabots se fit dans la chapelle. A côté de lui, Marie-Josèphe se levait. Machinalement il l'imita, et tout à coup lui revint le sentiment aigu de sa situation immédiate. Dans quelques minutes, il serait honni et méprisé par ceux mêmes qui, derrière lui, le regardaient encore comme une Providence. Comment leur parlerait-il, comment serait accueilli son humble aveu d'impuissance ?...

Maintenant, à genoux au pied de l'autel, le prêtre disait à haute voix : « Prions pour vos bienfaiteurs, pour tous les membres vivants et décédés de la famille de Mondastruc. » Jean eut envie de lui crier : « Arrêtez, ne leur demandez plus leurs prières, je ne puis plus les mériter, je ne suis plus que le dépositaire infidèle des traditions, je vais trahir les pauvres. » Mais déjà s'élevaient en sourd bourdonnement les voix jeunes ou enroutées qui répondaient à l'*Ave Maria*. Puis un piétinement et une rumeur dans la cour. Marie-Josèphe se pencha vers lui :

— Sortons, dit-elle tout bas.

Il rencontra son regard ferme tout plein de compassion, et se sentit moins seul : près de lui toujours, quoi qu'il advînt, se tiendrait cette inébranlable amie. Comme un automate, il suivit la jeune fille, il traversa la petite chapelle aux vitraux armoriés, pendant que le prêtre, avec un signe amical, disparaissait par l'étroite porte ogivale de la minuscule sacristie.

Dans la cour, les pauvres se pressaient, maintenus en ligne par Ambroise ; ils étaient bien plus des vingt-cinq privilégiés, car beaucoup avaient espéré trouver encore une place parmi les assistés, et aussi parce qu'après la distribution, on servait une soupe chaude et du vin à satiété sur les longues tables dressées à cet effet dans les granges.

Une autre table, au centre de la cour d'hon-

neur, portait les vingt-cinq paquets de vêtements, les vingt-cinq pains de six livres. Suivant l'usage, le châtelain remettait le pain et la pièce d'or, puis avec un : « Dieu vous bénisse, » le vagabond recevait des mains de « la bonne Dame » le lourd paquet qui complétait l'offrande.

Marie-Josèphe se plaça à la droite de Jean ; derrière eux, la vieille Mélano leur tendait un à un les pains et les vêtements.

Jean enveloppa d'un regard ce paysage familier, la longue avenue irrégulière et dépouillée, les vieux murs rouges qu'il aimait, et le pavillon Renaissance, aux balcons ajourés, et la foule grouillante et animée : des jeunes hommes au teint brûlé, des vieillards se traînant sur leurs bâtons, des femmes proprement vêtues, toutes sèches et ratatinées avec des yeux superbes sous le fichu noué en pointe.

Qu'allait-il leur dire ? car il fallait bien parler enfin, et l'heure était venue. Oui, le plus digne, quoi qu'il lui en coûtât, était d'avouer sa misère. Peut-être ces malheureux le comprendraient-ils ? Mais derrière lui, au premier étage, il entendit une petite toux sèche ; il devina le cher vieux visage penché à la fenêtre et tout courage sombra en lui.

Il ouvrit la bouche et parla sans dire ce qu'il voulait. Sa voix tremblante, durcie bientôt par l'émotion réprimée, prononça des mots dont il ne se souvint pas. Il dit : « Mes amis, c'est la première fois depuis mon enfance que je me trouve ici à cette date du 10 décembre. Je serai heureux de continuer autant qu'il me sera possible les traditions de ma famille. Ma plus grande peine est de ne pouvoir pas vous venir en aide à tous comme je le voudrais. »

Puis, en se raidissant pour ne rien voir et ne rien entendre, rapidement il mit dans la main du vieil homme déguenillé qui s'avancait vers lui le gros pain et la trop mince pièce d'or. Il avait songé d'abord à l'envelopper ; de cette façon, on ne l'aurait pas vue tout de suite et Jean aurait peut-être évité un immédiat affront. Mais sa fierté avait aussitôt repoussé ce subterfuge, et il attendait, impassible en apparence et

le cœur broyé d'angoisse, ce qui allait advenir. Pourtant, le chemineau avait, sans un geste, passé devant Marie-Josèphe et d'autres lui succédaient dans la rapide distribution. Jean, un peu rasséréné, voyait défiler devant lui des visages inconnus ou familiers, sans sourire, mais sans haine ; le cinquième, pourtant, n'eut pas le naïf remerciement d'usage ; un autre lui succéda, la lèvre amère, et enfin se présenta le Gueux, un vagabond hardi et malfaisant bien connu dans le pays, avec sa barbe longue et ses yeux de braise. Il ouvrit la main, la referma, la rouvrit encore et lança, à la fois craintif et insolent :

— Y a pas le compte, c'est à vingt francs qu'on a droit.

Il passa cependant, entraîné par Marie-Josèphe, et Jean parut n'avoir rien entendu.

Mais un autre était là, déjà, un homme jeune à la jambe de bois. Il grogna à son tour :

— Si c'est pour ça qu'on nous fait faire trois jours de marche...

Une rumeur grondait dans toute la cour ; Jean tenait bon, impassible et rigide : d'un geste saccadé, il tendait toujours le pain et les dix francs.

Son supplice allait bientôt finir. Soudain, une voix de femme troua les sourds murmures, une voix enrouée au fort accent :

— Èh ! taisez-vous, tas de vipères. Laissez-le donc, le pauvre ! Il nous l'a bien dit qu'il avait de la peine ! Depuis le temps que je le connais ! Si je disais toutes les fois qu'il m'a aidée à ramasser le bois mort !

C'était fini, enfin ! Jean s'enfonça dans la porte ouverte, disparut dans la maison. Marie-Josèphe alla vers les tables, veilla au bon ordre du repas, caressa les enfants ; elle aurait voulu suivre son ami, mais elle croyait lui donner une plus grande preuve de son attachement en demeurant ici, pour conjurer l'orage ; et, en effet, devant la *demoiselle*, on n'osait se plaindre tout haut ; même les mauvaises têtes ne parlaient qu'à voix sourde, en grommelant et la bouche sournoise. Le Gueux, au bout de la table, buvait coup sur coup le vin qu'Ambroise lui ser-

vait ; il jetait à droite et à gauche des regards en dessous et guettait la porte. Mais d'autres l'entouraient et semblaient attendre de lui quelque mot d'ordre.

Marie-Josèphe ne le quittait pas des yeux : si quelque tumulte se produisait, ce serait lui sûrement qui donnerait le signal. On chuchotait tout bas à ses côtés ; d'une voix aigre, plus loin, la vieille femme qui avait tout à l'heure pris la défense de Jean bavardait avec les domestiques du château ; elle s'informait sur un ton suraigu des nouvelles de Mme la comtesse, et de la petite demoiselle si gentille qui était venue l'année précédente...

Peu à peu, les groupes se dissocièrent : le boiteux, au regard insolent, sortit le premier avec quelques compagnons ; une détente se produisait et Marie-Josèphe, moins inquiète, songeant qu'ailleurs peut-être on avait besoin d'elle, entra dans la maison. Mme de Mondastruc était toujours près de la fenêtre, d'où, après avoir surveillé la distribution, elle voulait voir encore le départ de ses clients. A quelques pas d'elle, debout, Jean répondait avec effort à ses questions.

— Eh bien ! tout s'est bien passé ! ma chère enfant, demanda vivement la malade à Marie-Josèphe, vous avez eu l'obligeance de présider au déjeuner. Je grondais Jean de ne l'avoir pas fait. C'était sa place, il n'aurait pas dû quitter si tôt ces braves gens. Il n'est pas encore fait à son rôle de châtelain ; je le voyais tout à l'heure, il a expédié sa distribution avec une hâte vraiment peu cordiale, sans un mot aux pauvres gens qui passaient devant lui ; aussi ils n'avaient pas l'air content ; je ne sais si vous l'avez vu, mais moi, je l'ai bien remarqué ; ce n'est pas la belle joie des autres années, oh ! ce n'est plus du tout cela ; tu n'as pas su faire, mon fils, et moi, à présent, je suis trop vieille...

Marie-Josèphe parvint à l'interrompre.

— L'esprit du pays a bien changé, dit-elle. Vous savez que cette année on est très monté contre nous.

Jean lui jeta un regard reconnaissant.

— Oui, reprit légèrement Mme de Mondas-

truc, ce Ferrassou est un bien mauvais homme, mais c'est égal, Jean, tu n'as pas su t'y prendre ; c'était une occasion, au contraire, de ressaisir ta place : ce n'est pas encore chez Ferrassou qu'iront les malheureux pour recevoir de pareilles aumônes.

— Hélas ! ma mère, murmura le jeune homme.

— Jean leur a très bien parlé, madame, assura Marie-Josèphe, il ne leur a dit que quelques mots simples et pleins de cœur, et il a été compris.

— Vous croyez ? Enfin, tant mieux ! Je n'ai pas entendu, je craignais que les gens ne fussent pas contents.

— Mais si, mais si, très contents, dit faiblement Mlle d'Arjac.

— Avez-vous déjeuné ? demanda tout à coup la vieille dame.

Jean fit un brusque mouvement.

— Oh ! c'est vrai, excusez-moi, je n'y avais plus songé...

— Descendez vite, mes enfants... Ah ! Jean, Jean, s'écria Mme de Mondastruc, d'un ton de reproche.

— Excusez-moi, répéta le jeune homme, en ouvrant la porte devant Marie-Josèphe.

Ils descendirent silencieusement l'étroit escalier en colimaçon ; mais, avant d'entrer à la salle à manger, Jean s'arrêta :

— Pardon, murmura-t-il, sans regarder la jeune fille, pardon de vous avoir associée à cette... à ma...

Il hésitait, balbutiant, cherchant ses mots, sans voir qu'elle souffrait autant que lui.

— Oh ! Jean, n'est-ce pas mon droit de partager vos peines ?

— Mes peines, pas mes hontes... Ah ! je ne croyais pas que la pauvreté fût si dure...

Marie-Josèphe tressaillit à cette voix brisée. Aucun cri n'aurait pu l'émouvoir davantage ; pourtant elle demeura immobile et muette. Elle eût voulu prendre toute cette douleur dans son cœur, dans ses bras ; elle eût voulu envelopper Jean de son immense tendresse, le bercer comme son enfant, endormir sa souffrance. Elle eût

voulu au moins serrer la main de Jean. Et cela même, elle ne l'osa pas.

Elle répéta : « Mon pauvre Jean, » et, les yeux baissés, incapable même d'un regard qui eût laissé voir ses larmes, elle entra à la salle à manger.

Mais deux jours encore elle demeura à Mondastruc, auprès de la malade, accordant ainsi à son ami le seul bien qu'il pût désirer en ce moment, la liberté de souffrir sans contrainte.

Puis la vie reprit lentement son cours. Comme rien n'entrave l'œuvre du temps, ni nos joies, ni nos douleurs, ni l'horreur du gouffre où l'on court, les semaines se succédèrent, l'hiver interminable s'effaça, le printemps s'enfuit à son tour. Jean continuait sa vie monotone que ne soutenait aucun espoir. Son seul but était de ménager jusqu'à la fin les illusions de sa mère. Elle s'affaiblissait chaque jour et ne se rendait plus très bien compte des terribles évidences des chiffres. Peu à peu, en se défendant, et toujours avec des réticences, elle avait bien dû céder à Jean même ses entrées chez l'homme d'affaires. Elle semblait dans un candide optimisme, attendre d'une source mystérieuse un salut impossible. Pour le jeune homme, hélas ! la vérité s'imposait : et c'était la ruine totale, l'inévitable vente de ce Mondastruc auquel il aurait vainement sacrifié sa vie. Tous ses efforts tendaient à reculer cette échéance assez longtemps pour en épargner la douleur à sa mère.

Il se levait à l'aube, assistait au départ des ouvriers, visitait sans relâche les champs, les prairies et les bois ; il avait appris à tailler les arbres, veillait aux soins de la vigne, inspectait chaque jour les étables et jusqu'au poulailler. Le soir, il faisait des comptes ou étudiait quelque livre agricole. Toute cette peine n'était pas complètement inutile, il pouvait constater une diminution de frais, une légère augmentation de rapport sur les années précédentes. Mais le résultat était si peu de chose en regard de l'effort ! Jean ne voulait pas s'y arrêter et poursuivait bravement son rude chemin.

Ses seules joies étaient l'amitié fidèle du mar-

quis d'Arjac, les constantes visites de Marie-Josèphe et, quelquefois, l'arrivée du facteur.

Léopold lui écrivait assez régulièrement de bonnes lettres affectueuses et cordialement égoïstes dont sa carrière, sa femme, ses enfants, remplissaient les quatre pages. Mme de la Vrège s'informait de leur mère et envoyait mille recettes et remèdes nouveaux. Mais surtout, de loin en loin, arrivait une lettre d'Isaure. De sa grande écriture irrégulière, elle contait avec fantaisie les événements de sa vie décousue. Elle y mettait trop d'esprit, trop de désinvolture, trop de finesse aussi dans les jugements, un précoce scepticisme, une amertume légère et souriante, et ce détachement un peu affecté dont Jean, plus d'une fois, lui avait fait le reproche. Mais elle avait aussi, dans ses lettres, comme dans leurs causeries, ces mots sincères, ces jets de tendresse qui lui faisaient tout pardonner.

Ces jours-là, une lueur brillait dans les yeux du jeune homme, son pas ferme se ralentissait dans les étroits chemins abrités de haies, il sortait de sa poche les feuillets parfumés et les relisait encore dans la forêt tapissée de mousse.

XIII

Un jour, Jean eut une conversation qui lui fit une impression profonde. Sait-on les mystérieux agents qui guident nos destinées et quelles inconscientes influences peuvent orienter une vie entière? Il revenait, un soir, d'une morne promenade à travers champs; les blés étaient, depuis huit jours, rentrés dans les granges, et le pied écrasait, d'un bruit sec, les rudes tiges coupées au ras du sol. Le soleil s'enfuyait, caché déjà par les collines; il laissait traîner derrière lui, emplissant le ciel de lumière, son éblouissant manteau de rayons. L'air devenait plus doux, plus apaisant; la lutte pour la vie, subitement, semblait moins âpre, à cette heure crépusculaire; les voix qui, de loin, se hélaient, rappelant les troupeaux, perdaient l'aigreur de leur accent: Jean laissait respirer son âme plus

largement. C'était sa seule détente, cette calme beauté des soirs ; il s'y abandonnait avec les délices de son extrême lassitude. Comme, d'un saut, il rejoignait la route, il vit devant lui la vieille Zénaïde, une octogénaire encore vigoureuse, qui s'escrimait vainement à grouper devant elle son troupeau d'oies au ventre traînant. L'une d'elles, cachée dans l'épaisseur de la haie, n'en voulait plus sortir, et la pauvre vieille, avec sa baguette, la fouaillait en vain. Le volatile s'agitait avec des cris rauques, mais sans sortir des taillis : peut-être ne le pouvait-il pas, entravé par les branches. Zénaïde l'exhortait à haute voix et gémissait verbeusement sur la mésaventure, avec cette candide confiance des gens du peuple qui, faute d'auditoire, racontent à la nature même leurs petits soucis.

— Veux-tu sortir, mâtine ? sortiras-tu, à la fin ? Tu vas rester là jusqu'à demain ; pourtant, faut que je mette cuire la soupe. Ah ! gredine, veux-tu bien ?

Sur la route, le troupeau fidèle s'indignait en cris discordants.

Jean s'approcha en quelques enjambées.

— Laissez-moi faire, Zénaïde !

Repoussant la vieille femme, il écarta les branches à grands coups de canne, et, plongeant résolument son bras dans la haie, il en retira l'oie effarée qui se débattait de tous ses membres.

— Voici la récalcitrante, dit-il, de bonne humeur ; elle ne retardera pas plus longtemps votre souper, Zénaïde.

— Merci, monsieur Jean ; sans vous, je n'en serais pas venue à bout. On sait bien que vous êtes du bon monde dans votre famille. Ça, on le sait bien.

Jean rougit en songeant aux affronts subis ces derniers mois ; il sentit souffrir en lui sa rancune non apaisée.

— Je crois qu'il n'y en a plus guère de votre avis, Zénaïde.

La vieille le regarda avec une surprise bientôt dissipée.

— Ah ! c'est parce qu'ils n'ont pas voulu vous nommer conseiller municipal que vous

croyez qu'on ne vous reconnaît plus, dit-elle avec une certaine condescendance. En voilà une affaire ! On en a assez parlé dans le pays. Ce n'est pas qu'on vous en veuille, on sait bien que vous êtes du bon monde, comme le papa, comme le grand-père, comme tous les anciens. Seulement, vous ne pouvez pas. Ah ! on le voit bien, monsieur Jean, allez, que ce n'est pas de votre faute si vous ne nous êtes plus rien dans le village. Seulement, vous aussi, vous devez comprendre ; les gens sont bien obligés d'aller vers ceux qui ont l'argent. On n'en a pas, nous. Autrefois, du temps de la vieille grand-mère, on vivait tous sur votre famille dans le pays. On n'était pas obligé d'aller gagner ailleurs. Vous ne pouvez pas savoir, vous êtes trop jeune...

— Je sais tout de même, parce qu'on m'a raconté.

— Oui ? Eh bien, ma mère, à moi et bien d'autres femmes, tous les hivers, elles filaient pour le château ; l'oncle de mon pauvre mari était tisserand : il faisait tout le linge, et des draps, des draps que vous devez en avoir encore. Les jeunes filles allaient comme ouvrières au château, les garçons comme jardiniers et cochers, et tout ce monde qu'il fallait ! Vous n'avez pas vu ça ; personne n'était en peine... tant qu'on avait d'enfants, on se disait toujours : « On trouvera bien à l'employer au château pour une chose ou une autre. » C'était du sable qu'il fallait aller chercher à la rivière pour les allées ; c'étaient les bois qu'il fallait écorcer ; c'étaient les troupeaux à garder, et tant d'autres choses encore. C'était le bon temps. Il n'y a pas plus de vingt ans, monsieur Jean, que les filles de chez nous vont en place loin d'ici. Il ne faut pas vous faire de la peine, monsieur Jean, on sait bien que vous ne pouvez pas ; c'est un malheur pour le pays, voilà tout.

— C'est un malheur pour tous, Zénaïde.

— Seulement, faut comprendre qu'ils vont vers ceux qui ont, puisque le château ne nous est plus rien. Faut pas vous en faire du chagrin. On ne doit que ce qu'on peut, et le bon

Dieu ne nous demandera pas plus qu'il ne nous a donné.

La bonne femme parlait en patois avec cette abondance un peu protectrice des vieilles gens, pour qui ceux qu'ils ont vus petits restent toujours petits, ignorants et sans expérience. Et puis « monsieur Jean » était ruiné, tout le monde le savait dans le pays, et il n'y a rien de tel pour favoriser l'égalité, que le nivellement des fortunes. Pour garder son prestige dans les masses, il ne faut pas être plaint, même avec tendresse. On aimait Jean à Mondastruc, mais avec commisération, et la vie lui devenait chaque jour plus difficile.

Un soir, Mme de Mondastruc fit venir Jean plus près de son lit, caressa longtemps ses cheveux, retint sa main entre les siennes, et, d'une voix altérée, lui donna les doux noms d'autrefois :

— Mon tout petit, mon chéri à moi, j'aurais tant voulu te rendre heureux, et je partirai en ne te laissant que peine et souci. Tu sais que je t'aime, mon Jean, tu ne l'oublieras jamais... et que si je n'ai pas fait mieux, c'est que je ne pouvais pas. Mon pauvre petit... Si le bon Dieu doit m'exaucer là-haut, je partirai tranquille... et tu auras encore une belle part...

Vainement, Jean s'efforçait de la calmer, de la rassurer :

— Non, laisse-moi parler ; tu es brave, mon Jean, mais je vois tout de même que ta vie n'est pas heureuse... Hélas ! plus tard, tu penseras peut-être que j'aurais pu faire autrement ; mais non, vois-tu, dis-toi bien que je ne pouvais pas, dis-toi que je t'aime tant, que toujours tu as été mon petit, mon plus chéri, et justement... je te sentais tellement à moi... Tu comprendras, n'est-ce pas ?

Quoique ces paroles entrecoupées emplissent Jean de trouble et d'inquiétude, il ne posa pas une question, uniquement soucieux d'apaiser l'angoisse qu'il lisait dans les pauvres yeux fixés sur lui. Cette tendresse douloureuse lui déchirait le cœur et précisait toutes ses craintes.

Elles n'étaient que trop fondées. Cinq jours après cette causerie, une nouvelle attaque em-

portait Mme de Mondastruc presque subitement.

Pendant quelques semaines, Jean, étourdi par la brusque douleur d'un coup qu'il prévoyait pourtant, par des embarras matériels immédiats, par la présence de ses frères, par les démarches indispensables et l'entraînement irrésistible des événements, pressé, poussé, acculé, par les choses et les hommes, aux hâtives déterminations, prit à peine conscience de l'impasse où il se trouvait.

Enfin tout était terminé, sa misère était complète ; mais il pouvait, pour la première fois, souffrir librement sa douleur et regarder en face sa situation, nette au moins dans son désastre. Il en éprouvait presque un soulagement.

Ses frères étaient partis, emportant les lambeaux de son mince héritage. Ainsi que l'avait, dans un bon but, certes, souhaité Mme de Mondastruc par son testament, elle laissait sa part entière de la propriété à Jean, à charge de désintéresser ses frères et sœurs avec sa petite fortune personnelle. Des quelques capitaux qu'elle-même avait conservés lors du partage, trois ans auparavant, il n'était pas question et il ne restait plus trace.

Pour obéir au désir de sa mère, Jean céda jusqu'à son dernier sou. Il ne garda rien : la charge lourde d'une propriété sur laquelle il lui fallait encore servir des intérêts fut toute sa fortune. Raymond crut se montrer généreux en ne réclamant pas tout de suite le mobilier que, par égard pour sa mère, il avait laissé lors du premier déménagement. Sernin, sa part touchée, repartit aussitôt. Mme de la Vrège invita Jean à passer chez elle une partie de l'hiver. Adhémarr promit ses prières et Solange, dans une longue lettre, fit entrevoir que les tristesses de l'heure présente, en lui rendant malgré elle sa liberté, pourraient peut-être la ramener bientôt à la maison paternelle, où elle aiderait son frère à perpétuer leurs traditions de famille. Léopold seul parut comprendre l'embarras où se trouvait Jean et, avec une franche cordialité, lui offrit la moitié d'un petit héritage que venait de faire Nora.

— Tu nous rendras ça quand tu pourras, dit-il. Cela vaut même mieux pour nous, tu nous le conserveras.

Mais Jean refusa : comment pourrait-il jamais rendre ?

A présent que la vieille maison était rentrée dans le silence, dans le lourd silence que creusent la mort et l'abandon, Jean se recueillait. Le moment était venu où, libre de tout contrôle et de tout obstacle, il allait prendre enfin les résolutions nécessaires. Souvent il les avait envisagées de loin et maintenant qu'il ne tenait qu'à lui de les préciser, d'en fixer l'exécution immédiate, il se troublait et ne savait plus.

Depuis la mort de Mme de Mondastruc, Marie-Josèphe venait chaque jour passer une heure auprès de Jean ; elle l'aidait à mettre de l'ordre dans la maison, surtout elle l'écoutait, et son silence impuissant, mais plein de tendresse, adoucissait l'amère solitude du jeune homme.

Quelquefois, lorsque la fièvre l'avait tenu toute la nuit éveillé, c'était lui qui, dès le matin, venait à Arjac chercher un peu de calme auprès de son amie. Elle le retenait à déjeuner, ils causaient du sombre avenir, ébauchaient dans tous les sens d'irréalisables projets et, peu à peu, épuisés d'incertitude, s'élevaient à des idées générales, à des causeries très douces qui influaient lentement sur leur esprit et les amenaient pas à pas à des résolutions encore inconnues.

— Jean, dit un jour Marie-Josèphe, le plus sage, le plus simple serait de remettre la propriété en plein rapport et, pour cela, d'emprunter...

Le jeune homme, vivement, lui coupa la parole.

— Hypothéquer Mondastruc ? jamais : ce serait une honte sans profit, ma pauvre amie ; quand pourrais-je me libérer ? Vendre pour vendre, mieux vaut le faire moi-même et librement. D'ailleurs, qui donc voudrait risquer ses fonds sur moi ? insista-t-il, comme pour se défendre d'avoir deviné la secrète pensée de Marie-Josèphe. Ma ruine est bien connue et, franchement, j'aime mieux cela, quoique j'en

aie cruellement souffert. C'est mon excuse et, si l'on ne me considère plus, du moins on ne me hait pas. Je ne suis plus rien pour personne, comme dit Zénaïde, voilà tout.

Avec un sourire dont il s'efforçait de cacher l'amertume, il raconta sa conversation avec la vieille femme, celle plus ancienne qu'il avait eue avec le curé et dont l'impression ne s'était point effacée.

— Voilà où j'en suis : j'ai brisé ma vie et ma carrière pour maintenir des traditions familiales et je les laisse s'effondrer misérablement.

A côté de lui, Marie-Josèphe se taisait, le cœur brisé de chagrin. Ce lui était un intolérable supplice de voir Jean souffrir et se débattre sans pouvoir le secourir, alors qu'elle en avait entre les mains le misérable et indispensable moyen.

— Je travaillerai, dit lentement le jeune homme.

« Oui, mais comment? » pensait tout bas Marie-Josèphe.

Pour l'encourager, cependant, elle répondit à haute voix :

— Libre et seul comme vous l'êtes à présent, ce vous sera beaucoup plus facile.

— Je ne suis ni seul, ni libre, répliqua le jeune homme ; mes frères, mon nom, mes souvenirs et, si vous voulez, mes préjugés traditionnels limitent étrangement mon champ d'action. Voyons, pratiquement, que puis-je faire? et même de quoi suis-je capable? Je ne puis pas, à mon âge, sans préparation aucune, devenir ingénieur ou avocat? Et je ne puis pas davantage quêter une place subalterne dans une maison de commerce ou d'industrie quelconque. Je ne puis être ni charron, ni commis voyageur ; j'ai tâché d'être laboureur, j'ai mis, vous le savez, presque la main à la charrue, et vous voyez ce que j'ai obtenu.

Il marcha plus vite et la route résonna sous son pas nerveux.

— Et pourtant, il faut faire quelque chose... et sans tarder.

Il la regardait, attendant d'elle un conseil, un encouragement, mais elle ne trouvait rien

à lui dire, parce que sans cesse montaient de son cœur des paroles impossibles à prononcer.

— Vous ne pourriez pas rentrer dans l'armée? risqua-t-elle enfin sans conviction.

— Comme simple soldat, alors? J'ai perdu mon grade en donnant ma démission.

— Et dans les chemins de fer?... Il s'y rencontre des gens bien élevés...

— J'y ai songé; avec des protections, je pourrais obtenir une place d'homme d'équipe.

— Vous n'y pensez pas, Jean!

— A être homme d'équipe? Non, dit-il en souriant, pas en France, du moins.

— Il y a tant de choses à faire, pourtant, reprit anxieusement Marie-Josèphe, tant d'occupations diverses!

— Oui, mais pas pour moi. Que voulez-vous, mon amie, nous sommes des isolés, nous n'avons plus notre place dans la société actuelle. Notre tour est passé.

Ces heures d'intimité, qui étaient un apaisement pour Jean, bouleversaient Marie-Josèphe. La détresse de son ami s'enfonçait dans son âme comme un remords. Ah! Dieu! pourquoi ne trouvait-elle pas dans son amour pour Jean le courage de tout oser? Pourquoi n'était-elle pas emportée, elle aussi, par le souffle de passion qui abolit, qui emporte tout à l'abîme bienheureux de l'amour? Alors, oui, dans ces élans irrépressibles, où rien ne compte, où rien n'est plus que l'amour même, elle eût pu sauver Jean, elle se fût acquis tous les droits. Qu'importent alors les mesquines questions d'argent! Il ne s'agit plus d'offrir ou d'accepter, tout est commun à ceux qui ne sont plus qu'un. Marie-Josèphe s'arrachait le cœur de n'éprouver pas cet amour tout-puissant. Elle aimait Jean plus que tout au monde, mais un rempart invincible la murait en elle-même, l'immobilisait dans sa solitude. Elle aimait Jean, mais elle ne pâlisait pas sous son regard, mais quand il s'attardait près d'elle, à la nuit tombante, aucun trouble mystérieux ne la faisait défaillir; si sa voix s'altérait en lui répondant, si ses yeux s'embuaient de larmes, c'était de pitié, non de passion.

Alors, elle se révoltait contre les conventions mondaines, contre ces « principes » qui défendent à l'amie ce que l'épouse seule peut oser. Elle s'essayait à s'en affranchir, elle s'imaginait disant à Jean tout simplement, comme une chose très naturelle : « Vous avez besoin d'argent? voici le mien; en l'acceptant, vous m'enlevez mon plus cruel tourment... »

Elle s'efforçait vers cette franche simplicité et savait bien que ni elle ni Jean n'y atteindraient jamais.

XIV

Quelles que fussent ses hésitations et ses difficultés, Jean s'était promis, en tout cas, de ne pas repasser à Mondastruc cette fête du 10 décembre, qui lui avait été si pénible l'année précédente. Il ne se sentait pas la force d'affronter une confusion plus complète encore, puisque sa détresse était plus grande, et la seule pensée que les pauvres du pays pussent d'eux-mêmes rompre la tradition lui était intolérable. Il était donc parfaitement décidé à être ailleurs à cette époque, et, pour lui, ailleurs représentait une position quelconque, probablement à l'étranger. Il avait bien dû venir, malgré sa répugnance, à cette idée d'éloignement. Continuer à vivre à Mondastruc était impossible, chercher aux environs un travail modeste l'était plus encore. Il avait tout tenté cependant. Il avait accepté l'appui et les recommandations du marquis d'Arjac et de quelques amis fidèles. Mais il s'était heurté à des difficultés de toute nature et bien vite il avait compris que, dans ce pays où il était apparenté à la plus haute aristocratie, presque toutes les situations lucratives lui étaient interdites. C'est ainsi qu'après avoir entamé quelques pourparlers avec un grand architecte de Toulouse, il s'était vu gauchement refuser la place presque promise parce que, il l'avait compris plus tard, il aurait déplu au marquis de Lurces-Quitrec, fort client de la maison, d'y rencontrer son jeune cousin parmi les employés.

De même, après bien des hésitations, un

riche fabricant de poteries n'avait osé le prendre comme secrétaire, et Jean, après deux mois d'efforts et de sacrifices d'amour-propre, se trouvait aussi embarrassé qu'à la mort de sa mère. Le temps pressait pourtant : déjà, il avait dû vendre un bout de prairie détachée, il est vrai, de la propriété. Mais ce premier abandon, qui lui en présageait d'autres, sonnait comme un glas funèbre à ses oreilles.

En vain Marie-Josèphe et son père l'entouraient de leur constante affection, il se sentait couler bas, les bras liés, sans même pouvoir se débattre. L'inutilité de ses efforts les lui rendait tous les jours plus arides et plus lourds : chaque matin, en se levant, il lui fallait une énergie plus grande pour reprendre le fardeau, visiter encore les champs et les labours, décider des travaux auxquels il ne parvenait plus à s'intéresser. « Qui sait, pensait-il, si ce blé que je sème, je le récolterai, si cette terre que je retourne me donnera sa récolte ; à qui, dans un an, seront ces vignes et ces champs?... » La pensée de sa mère, de son père surtout, lui devenait une souffrance, il en arrivait à l'écarté le plus possible, en même temps que de sa lassitude germait une idée d'abdication et d'éloignement. Il n'en parlait pas encore et la rejetait comme une tentation mauvaise ; une lettre d'Isaure l'y poussa brusquement en lui faisant comprendre, dans une douleur aiguë, ce que jusqu'ici il n'avait jamais voulu s'avouer. Sans se méprendre au ton léger de ces pages, il en éprouva une irritation et une amertume désespérées.

« Eh bien ! ça y est, écrivait Isaure, je suis fiancée ! Je n'ai pas besoin de vous dire avec qui, vous vous en doutez. Cela devait finir par là, je le savais bien et que rien ni personne ne viendrait m'y soustraire. D'ailleurs, lui ou un autre, qu'importe ! Il est d'une belle taille, assortie à la mienne ; grâce à la gymnastique suédoise, au massage arabe et à l'institut de beauté, il s'est constitué un physique fort présentable ; il tire au vol, sans en manquer un seul, tous les pigeons de la Grande-Jatte, fait monter les enchères aux ventes artistiques et,

par surcroît, se meurt d'amour pour moi. Si je ne suis pas heureuse avec tout ça ! Ah ! et j'oubliais l'essentiel. Le grand-père Chenilleau, pour l'honneur d'une telle alliance, nous assure une fortune princière. Hubert des Goblettes est très occupé à se confectionner des armoiries pour les accoler aux miennes sur nos voitures et au fond de nos assiettes ; maman, subitement guérie, court de bijoutier en joaillier, papa pose sur moi des regards attendris et mes frères m'honorent d'une considération toute nouvelle. Généralement, on me félicite, avec juste assez d'aigreur pour que je me sente enviée : le coup d'épingle porte presque toujours sur le nom.

« — Ça vous amusera de vous appeler des Goblettes ? Comtesse des Goblettes, ou vicomtesse...

« Et moi, je réponds :

« — Non, c'est trop court, ça n'a pas l'air vrai, je reprendrai le nom patronymique, je serai Mme Chenilleau des Goblettes, j'aime mieux cela.

« Maman, pâle de colère, me fait des yeux terribles... Et vous aussi, peut-être ! J'entends d'ici : le respect, la soumission, les convenances. Oh ! non, pas de sermon aujourd'hui, oncle Jean... Vous voyez bien que... rien... A propos, il paraît que j'ai le cœur sec. C'est possible, le savez-vous ? Depuis que j'ai dit le fameux oui, maman me reproche sans cesse de n'être pas sentimentale, de manquer d'idéal. Et elle raconte à qui veut l'entendre qu'Hubert et moi nous nous aimons depuis l'enfance : « Tout « un roman, ma chère. » Pour m'entraîner par l'exemple, maman a pris avec papa des airs penchés tout à fait drôles ; elle rappelle avec des soupirs les douces joies de leurs fiançailles. Papa a la mémoire moins fidèle, ce qui amène des quiproquos bien amusants. Quand je vous dis que c'est très gai. Et penser que dans vingt ans je raconterai, moi aussi, à mes Chenilleaux et à mes Chenillettes des histoires aussi véridiques !

« Adieu, mon oncle Jean, l'annonce de si grandes nouvelles m'autorise à vous embrasser, je pense.

« ISAURE. »

Après trois jours de trouble et de perplexité, Jean s'était décidé à montrer ces pages à son amie : il voulait se faire confirmer sa propre opinion et entendit avec un soulagement Marie-Josèphe déclarer :

— Ce mariage ne se fera pas.

Jean soutint le contraire, malgré sa joie intime.

— Pourquoi donc? C'est un parti magnifique, au contraire. En admettant qu'Isaure ne sache pas l'apprécier, croyez bien que sa mère ne le laissera pas échapper. C'est préparé depuis des années! Une fortune pareille! mais songez-y, Marie-Josèphe, c'est un tabouret à la cour, dans notre siècle d'argent. Allez, le pauvre oncle misérable n'a plus qu'à disparaître. J'ai envie de lui laisser Mondastruc en cadeau de noce, un joli cadeau, ma foi! et de filer en Amérique.

Mlle d'Arjac ne protesta pas : elle aimait Jean plus qu'elle-même.

— En Amérique, répéta-t-elle faiblement, oui, peut-être. Qu'y feriez-vous?

Il eut un geste d'indifférence.

— Oh! n'importe quoi. Je garderai des bœufs s'il le faut, ou j'y déchargerai des colis ; j'ai de bons bras, et là-bas, il n'y a pas de préjugés. Cela m'est égal, ce que je ferai...

Il cacha sa tête dans ses mains et resta immobile. Le triste jour d'automne tombait dans le petit salon, moins triste pourtant que ce silence plein d'aveux. La jeune fille ne trouvait pas un mot pour consoler cette douleur. Toujours, hélas! elle avait été l'assistante silencieuse des pires détresses de son ami. Elle se l'était tant reproché, mais aujourd'hui, à l'éclair de cette souffrance nouvelle, Marie-Josèphe comprenait son humble rôle et qu'elle n'en pourrait avoir un autre. Une contrainte plus rigide lui étreignait le cœur davantage et élevait toujours plus haut le mur qui la séparait de tout.

Jean se leva et lui tendit ses deux mains, comme jamais encore il ne l'avait fait.

— Adieu, Marie-Josèphe, ma chère, ma douce, mon unique amie.

Elle se leva toute pâle, les lèvres tremblantes, bouleversée d'une émotion trop forte.

Pourtant, sans un mot, elle lui rendit son étreinte, gardant dans son cœur, comme une blessure, la caresse de ses paroles.

XV

Jean s'imaginait que, sa résolution une fois prise, il pourrait l'exécuter promptement. Il n'avait pas prévu les innombrables entraves qui l'arrêtaient à chaque pas. Il ne pouvait ni abandonner Mondastruc sans assurer le sort de la propriété, ni partir pour l'Amérique sans un projet déterminé.

Discrètement averti par Marie-Josèphe, le marquis d'Arjac ne s'était pas élevé contre la détermination de Jean, mais il tenait à lui en faire observer, dans le tête-à-tête, les difficultés de détail et ne voulait pas lui laisser prendre à la légère un parti si grave et, en somme, définitif.

— Je suis, tu le sais, entièrement à ta disposition, mon enfant, et t'aiderai de grand cœur de tout mon pouvoir... et de toutes façons, ajouta-t-il sans s'arrêter au geste de protestation du jeune homme. Dispose donc de moi. Je t'ai parlé de mes quelques relations à l'étranger, j'écirai quand tu le voudras. Mais, avant de partir et de t'engager d'une façon formelle, il faut avertir tes frères, Léopold surtout, puisque ses intérêts sont liés aux tiens, ici...

— Je lui abandonnerai entièrement les revenus de Mondastruc, dit Jean. Aussi bien, la propriété lui reviendra plus tard.

— Par exemple, protesta le vieux gentilhomme, tu ne feras pas cela ! Tu dois, au contraire, régler tes affaires d'une façon stricte qui ne laisse place à aucun doute, ni à aucune discussion. Il me semble, mon pauvre Jean, que tu devrais être guéri de ces excès de générosité.

— Je suis las de cette lutte impossible, s'écria Jean, las de mes efforts vains, las de cette lente et constante déchéance, las de manquer à tout ce que j'avais voulu maintenir. Je suis las à n'en plus pouvoir... Je donnerais le peu qui me reste pour être un chemineau perdu, seul, dans

le vaste monde. J'aurais au moins le droit de coucher sur la route, de gagner mon pain en coupant du bois, de traîner partout mon insouciant misère. J'aurais le droit d'être malheureux !

— Mon pauvre enfant !

— C'est pour cela que je veux partir, que je veux fuir, que je veux m'oublier moi-même. Ah ! pardonnez-moi mon ingratitude : avec des amis tels que vous, je ne devrais pas parler comme je viens de le faire ; mais je ne puis plus, réellement, je ne puis plus continuer cette vie...

— Je te comprends, dit lentement le marquis, tu as besoin d'un changement radical. Ce n'est pas le courage qui te manque, on a abusé de tes forces... Elles renaîtront dans une autre atmosphère, loin des charges écrasantes que tu rencontres ici... Il est plus facile de bâtir une maisonnette que de soutenir un édifice ébranlé ; tu as, de tout ton pouvoir, retardé la chute, tu as rempli tout ton devoir, et au delà, il faut te faire une autre vie, maintenant, et marcher devant toi sans regarder en arrière. Tu seras toujours, quoi que tu fasses, le digne fils de ton père : on porte sa dignité en soi, elle est indépendante de l'humble ou somptueux emploi de nos journées. C'est pour ne pas l'avoir compris à temps que nos familles déclinent et disparaissent. Tu vas trouver une autre conception...

Il parlait pour laisser à Jean le temps de se remettre. Pour que le jeune homme, toujours maître de lui, eût jeté subitement son cri de douleur, il fallait qu'une souffrance nouvelle, plus aiguë et plus poignante que les autres, eût vraiment ravagé son âme. Et M. d'Arjac se demandait à son tour si le mariage d'Isaure ne déterminait pas cette crise. Il dissertait doucement, généralisant les questions, comme il aimait à le faire, attendant, pour revenir aux points pratiques qu'il voulait traiter, que Jean eût repris possession de lui-même.

Le marquis regrettait un peu d'avoir éloigné Marie-Josèphe, qui aurait peut-être, mieux que lui, trouvé, en cet instant, les paroles qu'il eût

fallu dire. Mais, comme il s'était proposé d'offrir un appui matériel à Jean, il avait voulu le voir seul. Au premier mot qu'il avait glissé, à sa discrète allusion, il avait senti se cabrer la fierté du jeune homme. Le moment n'était pas propice : le vieux gentilhomme, avec toute son expérience, tout son long usage de la vie, se sentait intimidé par la souffrance ombrageuse de Jean.

— Vous avez raison, dit tout à coup le jeune homme, je dois d'abord annoncer ma décision à Léopold ; le mieux serait que je pusse lui apprendre en même temps que tout est arrangé pour l'exploitation de Mondastruc.

— Tu voudrais louer ? Tu ne trouveras pas.

— J'essayerai... en morcelant... en donnant une vigne à l'un, un champ à l'autre... de quoi payer Léopold... le reste sera en friche.

Une seconde fois, le marquis tressaillit de pitié ; ce découragement, cet abandon, trahissaient chez Jean un excès de souffrance. Sa voix était lasse et brisée ; on sentait que vraiment, comme il l'avait dit, il n'en pouvait plus.

— Eh bien ! essaie, mon enfant, conclut le père de Marie-Josèphe : je chercherai aussi de mon côté... et, si je puis t'être utile... tu sais...

— Je sais, merci.

Jean rentra chez lui découragé et brûlant de fièvre ; les paroles de son vieil ami, sans lui apprendre rien de nouveau, l'avaient mis aux prises avec les difficultés pratiques qu'il eût voulu balayer à n'importe quel prix. Il comprenait qu'à moins de vendre Mondastruc, il ne pouvait, même par un renoncement, en déposer le fardeau. D'ailleurs, en y songeant de plus près, Jean ne se sentait pas le courage cruel de décider cette mise en vente, d'en ordonner l'annonce dans les journaux, l'affichage en grosses lettres sur les murs des mairies voisines. Non, non, cela, il ne le pouvait pas. Une seule solution l'attirait, celle à laquelle, tout de suite, il avait songé : offrir Mondastruc à Isaure. Sans Léopold, Jean n'eût pas hésité un instant, et il serait parti, pauvre comme un mendiant, mais allégé et consolé de laisser sa chère vieille maison à celle qui, seule, l'avait aimée comme

lui. Il eût trouvé une douceur à se rappeler ainsi constamment à son souvenir, en la replaçant lui-même dans ce cadre où ils avaient vécu ensemble de si douces journées. Mais il n'était pas seul maître de Mondastruc.

Les jours suivants se passèrent pour le jeune homme en fatigantes et inutiles démarches ; il cherchait à louer, par morceaux, la propriété, car les grands fermages ne sont pas dans les usages du pays. Mais la plupart des paysans avaient quelques terres et ne cherchaient point à agrandir leur champ de travail. Ils préféraient envoyer leurs enfants à l'usine. C'était plus sûr que le bénéfice aléatoire des récoltes, et puis il y avait des avantages à être bien avec Ferrassou, un homme habile et puissant, qui serait maire et député aux prochaines élections. Ils expliquèrent longuement ces choses à Jean, en s'excusant de ne point accepter ses offres. A grand'peine, le jeune homme parvint à louer les vignes, et dans des conditions déplorables. On le voyait pressé d'en finir et on abusait de lui.

— Que voulez-vous ? c'est naturel, reconnaissait Jean lui-même, pour calmer l'indignation d'Ambroise. Ils n'en voulaient pas, de ces vignes, c'est presque pour me rendre service qu'ils les ont prises, je ne pouvais en exiger une bien forte location. Et puis, nous savons ce que coûte la culture !

— Pour monsieur, oui, qui est obligé de payer des ouvriers, mais pour eux qui travaillent eux-mêmes ! De si belles vignes, qui rapportent bien, les bonnes années, dans les cent cinquante hectolitres.

— Une fois en dix ans, mon pauvre Ambroise.

— Ça arrive, monsieur, ça arrive, je l'ai même vu bien souvent, n'est-ce pas, Mélanos ?

Depuis la mort de Mme de Mondastruc, une sorte d'intimité s'était établie entre Jean et ses deux vieux serviteurs. Ils n'ignoraient rien de la ruine de leur maître et s'efforçaient de l'aider selon leur pouvoir : Ambroise souffrait cruellement dans son orgueil des humiliations de la situation et tenait tête obstinément à tous les

méchants racontars qui avaient cours dans le village. Pour lui, Mondastruc restait toujours et quand même « le château », et Jean, le seigneur du pays... « Mondastruc est plus vieux qu'Arjac », répétait-il quelquefois, pour l'avoir entendu dire à son défunt maître.

Mélano mettait son dévouement dans la plus stricte économie domestique ; elle lavait le linge, repassait, raccommodait, cuisinait avec une inlassable activité.

— Tu as trop d'ouvrage, ma pauvre vieille, disait Jean, qui la tutoyait depuis l'enfance. Tu ne te reposes jamais !

— Ce n'est pas le travail qui me peine, répondait-elle, c'est de n'en pas savoir faire davantage.

L'annonce du départ de Jean fut un coup de foudre pour tous les deux ; ils ne voulurent pas y croire d'abord, puis protestèrent, prièrent, pleurèrent même. Ambroise se rendit le premier, mais, dans le tête-à-tête, Mélano essaya quelques observations :

— A quoi est-ce que cela vous servira, monsieur Jean, de partir si loin : s'il ne s'agit que de vivre sans rien plus, vous vivrez assez ici. Ce qui vous chagrine, je le vois bien, c'est de ne plus faire du bien à tout le pays comme du temps de M. le comte. Est-ce que vous en ferez davantage quand vous serez à des milliers de lieues ? Bien au contraire, vous laissez la place à ce Ferrassou et à tous ces intrigants qui veulent tout bouleverser par ici. Vous ne pouvez plus faire beaucoup, bien sûr, mais vous y êtes quand même, et on a beau faire, le *monsieur*, c'est vous. C'est un mauvais moment comme ça à passer, ensuite, ça ira mieux. Qu'il y ait seulement quelques bonnes années... Il ne faut pas secouer la tête, monsieur Jean, il ne faut pas se décourager, croyez-moi... Et puis, même si les bonnes années ne venaient pas, faites-le ici, ce que vous voulez faire là-bas : je sais bien que ce n'est pas partout pareil, mais enfin les hommes sont toujours les hommes, et l'argent ne pousse nulle part tout seul. C'est encore ici que vous valez le plus, à cause

de votre nom, de votre famille ; vous avez été officier...

— Mais c'est justement, Mélando, ce qui m'empêche de faire ici ce que je ferai là-bas !

— Et quoi donc ? grand Dieu ! Vous n'allez tout de même pas vous faire brigand ?

— Non, mais je garderai peut-être de grands troupeaux dans les pâturages, des centaines de chevaux, des milliers de bœufs.

— Ici, il n'y a que des troupeaux d'oies et de canards, murmura rêveusement Mélando.

Mais, tout à coup, se frappant le front, le visage illuminé, elle s'écria :

— C'est cela, voilà ce qu'il faut. Oh ! monsieur Jean, mon petit Jean, si...

Elle s'interrompit, subitement gênée elle-même de la vulgarité de son idée. Le jeune homme, pour ne pas lui faire de peine, feignit de s'intéresser à ses projets.

— Si... ? interrogea-t-il.

Les mains jointes, la vieille femme déclara bravement :

— Si nous faisons des pâtés de canard !

La joie anxieuse du vieux visage ridé était si touchante que Jean parvint à ne pas rire.

— Mais oui, poursuivit Mélando, maintenant libérée de sa brève confusion, Mme la comtesse disait que je les faisais mieux que Tivollier, et on les vend cher à Toulouse. On achèterait des canards ; avec une propriété comme celle-ci, et de l'eau, du grain, ça ne coûterait presque rien pour les nourrir, je sais faire, et nous expédierions des caisses de pâtés dans les grands restaurants. J'ai justement un neveu qui est garçon au buffet de la gare de Toulouse. Il en connaît, du monde des restaurants, il nous trouverait des pratiques !

— Ma bonne Mélando, dit Jean avec un sourire, me vois-tu conduisant une bande de canards dans les champs, ou, en tablier blanc, pilant des foies sous ta haute direction ?

— Les canards valent bien les bœufs, et puis ce n'est pas vous qui feriez ça.

— Alors, qu'est-ce que je ferais, moi ? demanda-t-il, amusé.

— Eh bien, les comptes, pardi ! Il faut bien

toujours quelqu'un pour faire les comptes dans les maisons de commerce.

— Mondastruc, maison de commerce, avec une couronne de comte sur nos terrines !

— Il y a bien des couronnes de prince sur des bouteilles, et du duc d'Aunale, encore. Monsieur en avait autrefois. Vous verrez, monsieur Jean, en y pensant, mon idée ne vous semblera plus si mauvaise. Vous comptiez bien les gerbes et les litres de vin, vous compterez les pâtés, voilà tout. C'est encore la même chose.

Jean fut toute la nuit dans un état de demi-cauchemar, ce qui lui arrivait souvent depuis quelque temps. Les soucis l'empêchaient de dormir sans lui laisser une lucidité complète. Il était poursuivi par de grandes affiches blanches et vertes sur lesquelles était écrit en gros caractères : « A vendre, par adjudication, en un ou plusieurs lots, propriété de 150 hectares, sise en la commune de Mondastruc, comprenant château, dépendances, communs, vignes, terrain de culture, bois, prairies naturelles et artificielles, etc. Mise à prix : ... »

Là, sa vue se troublait ; il ne pouvait pas fixer une mise à prix, jamais il ne le pourrait : les vignes et les champs, oui, cela pouvait s'évaluer, mais le reste, ce qui n'était rien pour les autres, ce qui était tout pour lui : la vieille maison, les souvenirs, les traditions, les prières envolées, les larmes, les joies éteintes, tout ce qui, depuis des siècles, imprégnait ces vieux murs, cette atmosphère faite des vies effacées, ce que personne ne voyait, mais ce qui le tenait, lui, ce qui l'emprisonnait, l'attachait par tout l'être ! Et la chapelle, et les tombes précieuses, si près des vivants qu'elles semblaient n'être point retirées de leur vie, il céderait tout cela à des étrangers, à des indifférents ! Un Ferrassou ou d'autres pourraient, pour quelques milliers de francs, abattre, changer, détruire, jeter au vent les chères reliques du passé, l'âme puissante et confuse des Mondastruc.

Comment, un jour, avait-il pu croire cela possible ? Il souffrirait, il vivrait comme un paysan, poussant lui-même sa charrue, il ne serait

plus qu'un pauvre parmi les pauvres ; il mourrait à la peine, mais il serait jusqu'au bout la sentinelle abandonnée, le veilleur solitaire qui protège le trésor sacré. Il ne permettrait pas qu'un étranger se dressât en face du pavillon de la reine, du pavillon d'Isaure et, un jour, quand il serait très vieux, il lui dirait que pour elle il avait voulu partir, que pour elle il était resté.

Vers le matin, il s'endormit et quand, deux heures plus tard, il se réveilla, une douleur profonde, mais sereine et forte comme sa décision nouvelle, avait succédé à l'angoisse inquiète des jours précédents.

XVI

Pas un instant Mélano ne douta que ce fût elle qui eût décidé Jean à rester, et elle n'avait pas tout à fait tort. En quoi elle se trompait, c'est en attribuant un tel succès à son ingénieuse idée commerciale. Le jeune homme, amusé et touché à la fois du zèle de la cuisinière, ne s'était pas attardé à ce projet ridicule d'un Mondastruc fabricant de pâtés. Il n'en avait même pas parlé à Marie-Josèphe dans ses visites quotidiennes, en lui racontant l'évolution nouvelle qui le déterminait à ne pas quitter le pays.

Ce fut Mélano elle-même qui se chargea d'en informer Mlle d'Arjac en sollicitant son approbation et ses encouragements. Le sourire étonné de la jeune fille ne l'avait pas déconcertée, pas plus que l'indignation véhémement d'Ambroise.

Chaque jour, la vieille femme y revenait, en servant à Jean son bol de lait matinal ; cela tournait à l'obsession. Si bien que, malgré lui, l'idée faisait peu à peu son chemin : l'idée saugrenue, l'idée mauvaise qui, à la longue, aux heures éperdues où l'imagination s'affole, prenait presque des airs de tentation. Car, enfin, en se plaçant à un point de vue réaliste, positif, les arguments de Mélano étaient justes, après tout. Évidemment, la déchéance, si déchéance il y avait, était la même de fabriquer des con-

erves de porc à Chicago ou des pâtés de canard à Mondastruc. Évidemment, sa dignité morale ne serait pas plus diminuée en vendant des terrines que des sacs de blé. Évidemment, la différence sociale entre un propriétaire de bœufs et un propriétaire de canards n'était fondée sur rien de raisonnable. Mais, à quoi bon ? Il y a autre chose que cette logique terre à terre ; il y a, pour dominer et régler la vie, des lois insaisissables et informulées, plus souveraines que tous les codes, des lois dont il est impossible de s'affranchir sans cesser, en apparence, d'être soi-même, et Jean le sentait bien. Il se résignait à vivre de pain noir et à courir, en sabots, dans les champs dès cinq heures du matin, mais à devenir marchand de comestibles, non, il ne pouvait pas. Et vraiment, il le regrettait presque, car Mélano avait raison. Cette modeste industrie serait d'un rapport sûr et facile ; elle n'exigerait pas de frais préliminaires et s'élargirait, au fur et à mesure, sans effort ni difficulté ; elle ne demandait ni installation coûteuse, ni outillage spécial, une ou deux femmes pour aider la bonne vieille, voilà tout. En ayant des prix légèrement inférieurs à ceux du grand fabricant toulousain, on trouverait assez facilement des débouchés.

« Mais je ne puis pourtant pas me faire commis voyageur en foies de canard, » se disait brusquement le jeune homme, coupant court à l'entraînement de ses réflexions.

Si encore il s'agissait d'une industrie « sérieuse ». D'autres, qui le valaient, avaient monté des laiteries modèles, de productifs élevages, à plus forte raison des fabriques ou des usines... Jean se surprenait à chercher des noms, à se faire une liste de gentilshommes authentiques demandant au commerce leurs moyens d'existence, et il ressentait comme une petite joie à chaque nouvel exemple. Ce n'était pas un encouragement, encore moins une autorisation, mais, tout de même, il constatait avec un certain plaisir que, dans son monde, on travaillait bien plus qu'il ne l'aurait cru.

Seulement si les producteurs agricoles, les ingénieurs industriels, les fabricants d'automor-

biles, les filateurs, les grands minotiers, les usiniers du fer ou de la soie se multipliaient chaque jour, Jean n'avait pas encore découvert un seul cas analogue au sien. Non, décidément, il n'y avait pas à y songer, autant vaudrait se faire épicier dans son village! « Si je pouvais monter une grande affaire, envoyer chaque année deux cent mille terrines en Amérique sur des bateaux à moi, l'importance d'un tel commerce le rendrait acceptable... mais vendre péniblement dans son propre pays quelques douzaines de pâtés serait une déchéance! C'est stupide, mais c'est ainsi. Le raisonnement n'a pas grande part dans les jugements du monde! » Et Jean ne se sentait pas de taille à les affronter.

Pourtant, après quinze jours de ces perpétuelles argumentations avec lui-même, il s'aperçut soudain que l'opinion publique ne lui paraissait plus un arbitre aussi indiscutable. Peut-être même, après tout, s'en exagérait-il la rigueur. A force de retourner sans cesse les mêmes idées, on perd la notion juste des choses.

Pour en avoir le cœur net, il voulut en parler à ses amis d'Arjac. Le marquis en rit d'abord sans y attacher d'importance, et Marie-Josèphe raconta gaiement les ouvertures de Mélano.

— N'est-ce pas, c'est ridicule, inadmissible, insista Jean; tout le pays rirait de moi!

Mais, à son accent, on devinait que, déjà, l'idée lui paraissait moins extravagante.

— Le fait est que ce serait au moins inattendu et peu traditionnel.

— Oh! les traditions, murmura Jean; j'en suis loin, hélas! et, de toute façon, il me faut bien y renoncer.

M. d'Arjac le regarda, surpris de l'entendre parler ainsi. Depuis quelque temps, un Jean nouveau lui apparaissait qui l'étonnait beaucoup.

— Et je me demande, continua le jeune homme, si vraiment l'on a raison de s'attacher servilement aux traditions, au lieu d'en dégager le sens et d'en modifier l'expression.

— Ah! tu y viens enfin, s'écria le marquis; que te disais-je autrefois?

— Oui, vous aviez raison ; je ne le croyais pas alors, et maintenant, je vais plus loin que vous. Je me demande si nous ne trahissons pas la pensée de nos ancêtres en perpétuant obstinément leurs gestes, si, en voulant faire aujourd'hui ce qu'ils faisaient il y a cinq cents ans, nous n'allons pas à l'encontre de leur véritable effort.

— Je l'ai pensé quelquefois, dit Marie-Josèphe.

— Depuis deux ans, tant de choses, tant de paroles sont venues secouer mes vieilles idées toutes faites, tant de choses m'ont forcé à prendre douloureusement conscience de ce qu'il y avait d'exagéré, de suranné, de faux dans mes préjugés les plus tenaces. J'y tiens encore, par faiblesse, par respect humain, par atavisme ; mais, au fond de l'âme, je les ai jugés, et je n'y crois plus !

Il s'était levé, et, la voix vibrante, la tête haute, se dressait svelte et droit, comme un homme nouveau.

— Mais je crois, je crois plus que jamais à l'essence même de nos traditions et de nos devoirs. Pour arriver au même but, nous n'avons plus les mêmes moyens, il faut en chercher d'autres. Ah ! si vous saviez combien de fois les paroles de la vieille Zénaïde, — je vous les ai dites, Marie-Josèphe, — ont tinté à mes oreilles.

« Autrefois, nous étions, au moral comme au matériel, la vie même du pays. C'est un leurre de vouloir séparer l'un de l'autre. Ils ont besoin de vivre, ces gens-là : volontairement ou non, à leur égard, nous avons déserté notre rôle. Quel bien puis-je faire à leur esprit, si je ne les nourris plus, s'ils sont obligés d'aller chercher ailleurs l'indispensable travail, le travail que je n'offre plus ? Par quoi irais-je vers eux, par quoi les lierais-je à moi ? Je les aimais, Dieu le sait, et ils ne me haïssent point. Pourtant tout est rompu entre nous. « Je ne leur suis plus rien, » comme dit Zénaïde. Elle a raison. Eh bien ! croyez-vous que je manquerais aux traditions si, « pour leur être quelque chose, » je bravais les usages, si je travaillais avec eux pour qu'ils travaillent avec moi ? Ah ! je le sais,

la besogne n'est pas élégante, tout frémit encore et se révolte en moi quand s'en précisent les détails. Et cependant... Ah ! mes amis, où est-elle la vraie tradition ? Est-elle dans mon instinctive répugnance ? Est-elle dans cette hardiesse nouvelle que je ne connaissais pas ? J'ai fait tout au monde pour remplir la tâche que j'avais acceptée. J'ai misérablement échoué. Je n'ai même pas le courage de mettre fin d'un coup à cette agonie lamentable de notre passé... Alors?...

— Alors, mon garçon, déclara gravement le marquis, va jusqu'au bout ; sois conséquent avec toi-même. Tu as raison, peut-être !

— Je vais amenter l'opinion, je serai l'objet de tous les sarcasmes, mes frères ne me pardonneront pas, je deviendrai la risée du pays, j'aurai tout le monde contre moi...

— Pas tous, interrompit doucement Marie-Josèphe.

Il la remercia du regard.

— Et pourtant, oui, je crois que je suivrai le conseil de Mélano ; je crois que c'est là non seulement l'avenir, mais le devoir.

— C'est vrai, concéda le marquis qui s'efforçait de ne pas le décourager.

Il admirait la vaillance soudaine qui vibrait dans la voix de Jean, sa pensée claire, la netteté hardie de sa parole.

— Alors, pour moi, pour les autres, pour le passé et pour l'avenir, je crois qu'il me faut braver l'opinion.

Changeant de ton, il se retourna vers Mlle d'Arjac :

— Pardonnez-vous, Marie-Josèphe, à votre ami de n'être qu'un marchand ?

Pour toute réponse, elle lui tendit les deux mains. Ses yeux étaient remplis de larmes ; elle vivait, en cet instant, toutes les luttes, toutes les révoltes, toutes les résistances dont avait chèrement triomphé le jeune homme. Il lui apparaissait soudain grandi par son loyal sacrifice, plus généreux, plus fort, plus noble dans l'humble rôle vaillamment choisi, qu'il ne l'avait jamais été aux jours brillants de sa courte carrière.

XVII

Très vite les choses s'étaient organisées. Arbroise avait dû faire plier son orgueil et acheter aux marchés de Lavaur quelques douzaines de canards. Puis, prenant résolument son parti, Jean lui-même était allé à Toulouse voir les marchands de comestibles et leur présenter des échantillons. Sans trop de peine, il était parvenu à assurer une vente modeste qui l'encouragea. Il s'adressa alors à Paris, à Bordeaux, à Marseille ; puis, voyant peu à peu s'étendre sa clientèle, il songea à diminuer ses frais de transport : les terrines étaient trop lourdes, il les remplaça par des boîtes de fer-blanc qu'il soudait lui-même.

Marie-Josèphe venait le rejoindre dans l'ancien jardin d'hiver, transformé en atelier. Il avait fallu quelque temps à Mlle d'Arjac pour surmonter sa gêne à voir Jean dans un tel emploi : mais à présent elle avait pris son parti et lui offrait même ses services, que Jean déclinait en riant.

— Non, ma pauvre amie, laissez cela, c'est déjà bien assez de me le voir faire.

— Je pourrais au moins coller les étiquettes.

— Non, non, c'est mon travail du soir.

Un jour pourtant elle le fit, et depuis, souvent, elle aida le jeune homme.

Comme il l'avait prévu, sa décision avait soulevé un *tolle* général : les la Vrège surtout avaient protesté avec indignation contre cette honte de famille ; Léopold n'avait pu cacher une surprise peinée, et Raymond avait écrit sèchement à son frère : « Quoique chef de famille, je ne prétends pas diriger ta conduite ; tu peux te faire négociant, si cela te plaît ; mais je ne comprends pas que tu aies jugé bon de transformer le château de Mondastruc en maison de commerce ! »

Jean aurait eu long à lui répondre et il l'eût fait, sans doute, sans un petit mot d'Isaure : « Bravo, mon oncle Jean, écrivait-elle, c'est très crâne, ce que vous faites là, très chic, très courageux ; vous avez raison de vous moquer

du monde, il ne vaut pas qu'on se gêne pour lui. Ah ! comme j'aimerais, auprès de vous, m'initier aux mystères gastronomiques dont Mélano est la prêtresse. Cher oncle Jean, je vous envie !...

« Mon mariage est remis au mois de mai ; maman voulait le faire pendant le Carême ; avant, c'était trop tôt à cause de notre deuil ; mais j'ai déclaré net que je ne me marierais jamais en temps prohibé par l'Église. J'ai des principes !

« Vos affaires, à défaut d'autre chose, ne vous attireront-elles pas à Paris ? »

La tentation était grande pour le jeune homme d'accourir à cet appel mal déguisé. Mais une double raison le retint : l'ambiguïté de l'accueil qu'il recevrait chez Raymond, et aussi les frais du voyage. Il n'en était pas encore à se relâcher de sa stricte économie, et il lui fallait payer par des mois d'austérité la grande joie fière qu'il s'était accordée en maintenant, au 10 décembre, la distribution traditionnelle.

Dans le village même, l'opinion, hésitante d'abord, lui devenait, de jour en jour, plus favorable ; on entrevoyait vaguement un intérêt général dans cette affaire qu'il montait. La vente des canards serait assurée, et Mélano, en s'adjoignant une fille du pays, en réclamant quelques concours transitoires les jours de presse, encourageait les espérances.

Déjà plusieurs femmes s'étaient approchées de Jean, lorsqu'elles le rencontraient dans la campagne, et gauchement avaient offert leurs services : « Si vous aviez besoin de quelqu'un pour aider Mélano, monsieur Jean, j'ai ma fille que j'aimerais mieux voir au château qu'à l'usine. Ce n'est pas qu'elle y soit mal, mais c'est tout de même pas la même chose. Ne m'oubliez pas, monsieur Jean. »

Peu à peu, le pays semblait revenir à lui. Au printemps, ayant reçu d'une grande épicerie lyonnaise une forte commande, Jean prit deux jeunes garçons pour l'exploitation de son industrie. Il apporta de nouvelles améliorations dans son matériel, et s'étant décidé à doubler ses caissettes de fer-blanc d'une mince boîte de

verre, il en fit la commande à la verrerie ouvrière. Ce fut un événement sensationnel dans toute la région, et très diversement apprécié.

— Jean se lance ! disait le marquis d'Arjac à sa fille, il se lance même tellement qu'il commence à m'inquiéter...

— Laissez-le faire, répliquait Marie-Josèphe ; dans la voie où il est entré, il faut marcher hardiment et avec assurance.

Le curé, qu'une démarche aussi démocratique, pour ne pas dire plus, avait fort éf-faré, dut pourtant en reconnaître l'habileté le jour où il entendit pour la première fois jeter le nom de Jean, en opposition à celui de Ferrassou, à propos du conseil municipal. Mais Jean déclara ne point vouloir, pour le moment du moins, se mêler de politique, fût-elle locale.

Pourtant ce succès inespéré, quoique encore bien modeste, ne dissipait pas la tristesse de Jean. Le soir, seul dans sa chambre, après une journée de travail acharné, il pensait à Isaure, avec une douloureuse anxiété. Depuis plus d'un mois, il ne savait rien d'elle. Le jour fixé pour le mariage approchait cependant et Jean s'étonnait de n'en pas recevoir une annonce plus formelle. Peut-être, après tout, Raymond dédaignait-il de lui écrire, et Isaure, sans doute, était trop occupée. Peut-être aussi lui en voulait-elle de n'avoir pas répondu à ses appels mal déguisés.

Cet après-midi de mai, obsédé par sa pensée trop forte, Jean relut encore une fois la dernière lettre de la jeune fille.

« Je suis en pénitence, oncle Jean, consignée dans ma chambre comme une petite fille. Imaginez-vous chose semblable ? Il paraît que j'ai fait une énorme sottise, presque un crime, et, dame, je commence à le croire, tant maman a été indignée, tant papa a paru consterné. Je n'imaginais pas pourtant qu'un seul geste pût déchaîner de pareilles tempêtes. Je voudrais savoir ce que vous en pensez, vous ! Il faut d'abord vous dire que, pour mieux faire éclater la magnificence de son amour, Hubert m'a offert trois bagues de fiançailles ; j'hésitais entre un rubis, un brillant et une émeraude, il m'a tout donné,

prétendant que ces trois couleurs étaient le symbole de nos futures joies ; je croyais plutôt y trouver l'emblème des vertus surnaturelles qui me seront sans doute nécessaires. Enfin, cet après-midi, mes trois bagues gonflant mes gants à me faire mal, je traversais la Concorde avec miss Gâne, lorsque je rencontre une ancienne compagne de cours, toute simple et gentille, que j'aimais beaucoup autrefois. Nous nous sommes perdues de vue depuis deux ans, à cause de la différence des situations, maman ne supportant ni que je la reçoive, ni que j'aie chez elle. Nous causons, nous cheminons ensemble (elle était seule), elle me raconte qu'elle est fiancée à un jeune architecte, qu'ils sont très pauvres et très heureux. Ils s'adoreront... Ils habiteront chez ses parents à lui, par économie. Depuis un mois, elle travaille huit heures par jour avec une ouvrière pour faire ses robes et son trousseau. Elle était gentille comme tout en me racontant sa petite histoire. Quand elle disait « mon fiancé », ses yeux rayonnaient, ses lèvres se gonflaient comme pleines de baisers ; sous son air candide et recueilli, elle semblait consacrée par le bonheur. Elle m'a fait envie, avec ses doigts piqués par l'aiguille. Elle m'a montré sa bague, un tout petit saphir entre deux demi-perles. « C'est mon seul regret, » avoua-t-elle, je ne tiens ni aux toilettes, ni aux bijoux, pourtant j'aurais aimé, pour mes fiançailles, une belle émeraude couleur d'es-pérance. »

« Que voulez-vous, oncle Jean ? ça s'est fait tout seul, je n'avais pas eu le temps de penser, que mon émeraude était à son doigt et que nous protestions à qui mieux mieux, elle, pour que je la reprenne, moi, pour qu'elle la garde. C'est moi qui l'ai emporté, bien entendu. Et j'étais si contente de lui avoir enlevé *son seul regret*. Mais ce soir, quand, à table, maman s'est aperçue de la chose, ça n'a pas marché ! C'est même allé très, très mal, et le calme n'est revenu, le calme de la consternation, que lorsque j'ai parlé de rendre à Hubert le rubis et le brillant, s'il n'était pas content que j'aie disposé de l'émeraude. Alors, papa est intervenu, a promis de

172
 tout réparer, en achetant une bague pareille à l'autre et m'a finalement envoyée dans ma chambre. M'y voici et comme j'y suis avec vous, Jean, cette orageuse soirée comptera encore parmi mes meilleurs moments.

« Je suis triste, pourtant ; comment est-il donc, cet architecte dont le nom seul met au visage de ma petite amie un tel rayonnement d'amour ?

« La fortune est une horrible chose, je la déteste ! et j'adore ceux qui n'en ont pas.

« ISAURE. »

Jean se reprit à scruter le sens caché de cette lettre dont tant de fois déjà il avait paraphrasé le moindre mot.

Il discutait avec lui-même en arpentant la large avenue par où était partie Isaure, par où s'en étaient allées une à une toutes ses affections. Les rayons obliques du soleil doraient encore les fraîches prairies et coloraient au ciel d'étranges nuages jaunes, des nuages amincis. Une joie légère, une vague espérance flottait dans l'air lumineux. Jean se répéta une fois de plus les arguments auxquels, depuis des semaines, il tentait de résister : « Puisque je dois aller à Bordeaux, pourquoi ne pas aller aussi à Paris ? Avec un billet circulaire, les frais ne seraient pas énormes. Raisonnablement, même en ne songeant qu'à mes intérêts matériels, je dois faire ce voyage. Et je verrais au moins une fois Isaure. »

Au fond, il savait bien que toute la question, pour lui, était là. Mais il voulait se justifier à ses propres yeux plus encore qu'à ceux des autres, il voulait pouvoir expliquer l'évidente nécessité de cette brusque décision, il voulait que le marquis, Marie-Josèphe, et même la fidèle Mélano la trouvassent toute naturelle.

Il rentra à la maison et travailla tard dans la soirée, plein d'ardeur pour le surcroît de besogne qui devait lui assurer quelques jours de liberté. A onze heures, il allait enfin regagner sa chambre, quand la porte de son bureau s'entr'ouvrit :

— Monsieur, c'est mademoiselle qui vient d'arriver, dit la voix agitée d'Ambroise.

— Mademoiselle? Quelle mademoiselle? s'écria Jean.

Une voix fraîche lui répondit :

— Moi, oncle Jean, moi, Isaure! Vous ne m'attendiez pas?

— Ah! non, par exemple, d'où venez-vous? Qu'y a-t-il? Qui vous a amenée?

— Un homme d'équipe.

Et comme Jean, stupéfait, debout, pâle, demeurait tout saisi devant elle, elle s'approcha, les mains tendues.

— Eh bien, c'est tout ce que vous me dites? Vous n'êtes donc pas content de me voir?

— Si, oh! si, mais je m'attendais si peu... je ne comprends pas... comment êtes-vous ici... toute seule... Et votre mariage?

Elle eut un geste tranchant de la main.

— Rompu, cassé, et pour de bon, cette fois, j'espère.

— Alors, vous vous réfugiez chez moi? dit Jean, la voix haletante.

— Je me réfugie à la maison, rectifia-t-elle très doucement, et aussi un peu vers vous, oui, Jean, un peu vers vous. Me le reprochez-vous?

Trop ému, il ne répondit pas. Elle le regarda, puis s'assit, comprenant qu'elle ne devait pas s'offenser d'un tel silence.

— J'ai passé de mauvais mois, Jean; ce mariage était un cauchemar; dès le jour où j'y ai consenti, je n'ai plus pensé qu'à le rompre. Mais tout le monde m'y poussait, Hubert était d'une impardonnable patience, toutes mes sottises passaient pour des gentilleses, toutes mes impertinences pour une aimable coquetterie; il était décidé à tout me passer, quoi que je fisse; maman me grondait, mais réparait infatigablement toutes mes gaffes volontaires. Papa avait des airs peïnés qui m'empêchaient de lui crier: « Tuez-moi plutôt, mais épargnez-moi ce mariage... » et personne ne voulait me comprendre! Enfin hier a éclaté la crise de délivrance. On avait fixé le jour du mariage, j'étais d'une humeur exécrationnelle. On est venu à parler de vous, Jean, de votre industrie, et figurez-vous que Hubert imagine de vous critiquer, de prétendre que vous auriez dû au moins chan...

nom pour vous livrer à ce travail. Ah ! ç'a été plus fort que moi : « Monsieur Cheuilleau, lui ai-je dit, renoncer à son nom pour en prendre un autre n'est pas dans le goût de tout le monde ! » Il y avait vingt personnes au salon ; un silence de mort a accueilli ma déclaration. Je me suis levée et je suis sortie. Maman m'a suivie, absolument hors d'elle. Je n'ai pas osé regarder papa. Après la scène que vous pouvez imaginer, je me suis enfermée dans ma chambre, et ce matin, de grand matin, je suis partie.

— Qu'avez-vous fait ? murmura le jeune homme, consterné.

Elle leva vers lui des yeux pleins de larmes.

— Où vouliez-vous que j'aie, sinon vers vous ? demanda-t-elle.

— Oh ! ma petite Isaure, qu'avez-vous fait ? répétait-il, toujours debout devant elle.

— Oui, c'est vrai, avoua-t-elle, j'aurais pu demander asile à ma tante Nora, je n'y ai même pas pensé. Je n'ai pensé qu'à vous, Jean.

Ils se turent tous les deux, comme accablés. Jean ne pouvait proférer une parole, il était trop troublé et se dominait de tout son effort pour ne pas prendre dans ses bras l'enfant malheureuse qui venait à lui. Elle, tremblante, brisée enfin par la tension nerveuse de ces vingt-quatre heures, pleurait silencieusement, la tête entre ses mains.

Il restait près de la cheminée, n'osant s'approcher, trop peu maître de lui encore.

— Vos parents savent-ils où vous êtes ? demanda-t-il enfin.

Elle fit signe que non sans découvrir ses yeux.

— Et vous arrivez ainsi chez moi, toute seule, au milieu de la nuit, murmura Jean.

— Je ne vous gênerai pas, dit-elle très bas.

— Ah ! il ne s'agit pas de cela. Vous êtes une enfant, vous ne comprenez pas, Isaure.

Il hésitait, la voix sèche se brisant dans sa gorge.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas, dites ? demanda-t-elle avec douceur.

— Qu'il ne fallait pas, à votre âge, venir ainsi chez moi ; je ne suis pas encore un grand-

ère présentable, balbutia-t-il, s'efforçant de sourire. Mais vous êtes une enfant, vous ne savez pas.

Elle se leva et s'approchant du jeune homme :

— Si, je sais, Jean, répliqua-t-elle d'une voix chaude, je comprends, je sais, je sais... ce que vous savez aussi. Ah ! mon Jean.

D'un élan irrésistible, le jeune homme avait ouvert les bras :

— Isaure !

Déjà confus de son geste il voulait la repousser. Mais, blottie contre lui, elle murmura de sa voix enfantine d'autrefois :

— Gardez-moi, Jean, gardez-moi toujours.

La première, Isaure s'arracha à ce rêve.

— Maintenant, dit-elle, qu'allons-nous faire ?

Jean fronça les sourcils, soucieux.

— Il faut télégraphier à vos parents, d'abord, ils ne seront pas satisfaits.

— Ces vingt-quatre heures d'inquiétude les disposeront peut-être à l'indulgence.

— Si je vous reconduisais vers eux.

— Jamais ! je ne bouge plus d'ici.

Il sourit, heureux malgré lui de cette folie qu'il lui fallait combattre.

— Vous en bougerez tout de suite, au contraire, je vais, de ce pas, vous conduire à Marie-Josèphe.

— Vous me chassez, c'est abominable ! Vous accueilleriez mieux une mendicante. Mais je ferai ce que vous voudrez ! avec vous, je suis toujours docile. Vous seul, Jean, savez manier mes qualités et mes défauts. Il y a longtemps que je m'en doute. Voyez-vous, ajouta-t-elle en riant, c'est pour mon perfectionnement moral que je veux vous épouser. Ce n'est qu'entre vos mains que je puis devenir une femme passable... Jean, je suis heureuse !

— Isaure, je n'ose pas l'être.

— Moi, je n'ai pas peur. J'ai rompu ma chaîne, je saurais bien m'en forger une autre.

Jean plongeait ses yeux dans les yeux ardents d'Isaure. Sa raison, en cet instant, se laissait convaincre, il fortifiait son cœur à cette voix résolue.

— S'il le faut, reprit la jeune fille, j'entrerai dans un couvent.

— Vous briseriez toutes les clôtures !

— Pour courir à vous ? Cela se pourrait.

Ils se regardèrent muets, les mains unies, écrasés par ce bonheur trop grand.

— Je suis heureuse, murmura Isaure, la voix défaillante.

Mais lui, déjà ressaisi, la repoussa doucement.

— Non, non, je ne puis vous garder ici, il ne faut pas, je ne dois pas...

— Si, Jean, vous me garderez. Vous voyez bien que je n'en puis plus ; demain nous ferons ce que vous voudrez, mais, ce soir, je reste près de vous. Ah ! mon Jean, il y a si longtemps que je voulais cette heure, ne me la gêtez pas. A présent, j'ai tout brisé, je n'ai plus que vous, je ne veux plus avoir que vous. Pourquoi toujours penser à de vilaines choses raisonnables ? La sagesse, c'est d'être heureux, ce n'est pas d'être riche, ce n'est pas d'avoir l'approbation du monde... ce n'est pas de tout sacrifier aux usages... Oui, je sais, j'ai manqué de correction, on me grondera plus tard, et ce sera très bien ; mais je voulais être heureuse, et je le suis, Jean, oh ! je le suis. Vous vous taisez... vous voudriez être sévère, vous m'en voulez un peu... je lis tout cela dans vos yeux... et aussi que vous avez peur de papa. Ah ! n'y pensons pas... moi, je n'ai peur de rien, puisque je suis avec vous. Vous m'aimez, Jean, c'est tout ce que je veux savoir.

— Oui, je vous aime !... je...

— N'ajoutez rien... Laissez-moi me noyer dans la joie... Vous verrez... tout s'arrangera... Demain, j'écrirai à papa... à Hubert aussi. S'il m'aime, il comprendra ! Et s'il ne m'aime pas, il sera vite consolé. Vous voyez comme c'est simple. On n'ose pas être heureux, c'est pour cela qu'on ne l'est pas, voilà tout. Mais nous, nous oserons.

Et comme Jean se taisait, grave, subitement assombri, elle s'excusa, ne comprenant pas ce recul soudain.

— Il fallait bien que je vienne, puisque vous ne veniez pas. Et vous m'aimiez pourtant... Et

vous me laissiez aller à mon malheur, sans même tenter de me retenir...

— Le pouvais-je, Isaure? reprit-il tristement. Je me reproche déjà ces minutes de joie; je vous serai éternellement reconnaissant de ce que vous m'avez dit, de ce que vous vouliez faire, mais...

Il prit entre les siennes les petites mains rebelles qui protestaient.

— Taisez-vous, laissez-moi parler. Il faut bien pourtant que je vous dise quelle est ma vie, la vie obligatoire que s'imposerait quiconque s'attacherait à moi.

— Je sais... nous n'irons pas au bal et nous ferons des pâtés!

— Oui, reprit gravement Jean, tous les jours, tous les mois, toutes les années, nous resterions à Mondastruc sans visites, sans réunions, sans jamais exhiber vos jolies toilettes, sans théâtre, sans concert, sans voyage...

— Ça m'est égal! Et puis vous exagérez un peu, Jean, vous noircissez à plaisir pour voir si je suis brave. Eh bien! oui, nous vivrons à Mondastruc, nous nous promènerons dans les bois, comme autrefois, toute la journée. Le soir, c'est entendu, nous travaillerons; vous ferez vos comptes et je collerai des étiquettes. Puis nous achèterons une automobile, et nous partirons tous les deux, nous volerons à travers le monde, semant sur les routes notre joie et nos terrines. Vous verrez quelle gentille vendeuse je ferai, je doublerai votre clientèle. Je me charge des vieilles douairières.

Peu à peu les paroles se ralentissaient sur les lèvres d'Isaure; sa tête lasse s'appuya sur l'épaule de son ami, et le jeune homme, immobile sous le cher fardeau, regarda seul monter l'aurore.

Mais déjà le charme se dissipait, l'ivresse fugitive tombait au cœur de Jean. Il comprenait l'inanité du rêve entrevu, la folie délicieuse des minutes enfuies. Non, certes, il ne pouvait accueillir l'élan qui jetait Isaure entre ses bras. Toujours il lui serait reconnaissant de ce don généreux qu'elle avait voulu lui faire. Il ne l'accepterait pas. Isaure s'ignorait elle-même,

elle ne savait pas, à vingt ans, combien lui serait longue cette obscure existence de médiocres soucis, sans les joies brillantes qu'elle aimait, sans éclat, sans plaisirs, sans toilettes, sans succès. Son amour s'éteindrait dans la monotonie des jours moroses, et quelle douleur, alors, devant ses regrets inavoués ! Non, mieux valait la faire pleurer maintenant, pleurer avec elle le beau rêve impossible et suivre chacun sa route avec un souvenir intact au fond du cœur.

Il se disait ces choses sages. Mais, surtout, lui qui, stoïquement, avait tout supporté de son rude destin, il se sentait faible devant la joie, devant l'amour : il s'était préparé à une vie de sacrifice, et à présent que le bonheur s'offrait, Jean s'y dérobaient avec effroi. Il n'avait plus, ainsi que l'avait dit Isaure, le courage ni la force de vouloir être heureux. Un instant, pourtant, il songea qu'avec lui il condamnait la jeune fille, qu'il ne suffit pas de souffrir soi-même pour avoir le droit de faire souffrir ceux qui vous aiment, qu'il pouvait se tromper, après tout ; que l'on ne peut, même dans la recherche du bien, substituer sa sagesse et sa volonté à la volonté et à la décision d'un autre.

Mais ces pensées étaient trop nouvelles, il les repoussa comme des tentations. Tout son passé veillait sur lui : son respect de la tradition, sa déférence pour l'aîné, son culte de la famille. Il tenta de s'imaginer Isaure comme pendant trente ans il avait vu sa mère, en robe de laine sombre, veillant aux soins du ménage, visitant les pauvres, soignant les malades, préoccupée de la lessive et des confitures, partageant ses journées entre la lingerie, le jardin et la chapelle, humble, dévouée, modeste, impersonnelle. Il n'y parvint pas.

Les premières lueurs matinales, encore livides, blanchissaient aux fenêtres. Jean se pencha sur la jeune fille, chercha l'ombre des cils sur les joues pâles, au coin des lèvres le pli léger, et le trait volontaire entre les fins sourcils ; il vit l'oreille délicate à demi voilée par une mèche dénouée, tous les traits indécis encore dans le jour naissant. Il sentit son cœur s'emplir de ten-

dresse, de reconnaissance... Mais non, ce n'était pas là une châtelaine de Mondastruc.

Et il comprit qu'en acceptant la vieille demeure, il s'était donné à elle plus encore qu'il ne le croyait, qu'il s'était voué à son idéal sévère et que rien jamais ne l'en pourrait détourner.

Alors très doucement, il appuya ses lèvres sur le front endormi, sur les cheveux défaits, puis, avec des soins infinis, il retira son bras et quitta la chambre sans réveiller Isaure.

XVIII

Vers le matin, la vieille Mélano avait décidé Isaure à se coucher, pendant que Jean, pour tromper sa fièvre, allait lui-même au village voisin télégraphier à Raymond. Le soleil maintenant brillait haut dans le ciel d'un bleu éclatant. Il dorait la forêt épaisse, embrasait la prairie, et Jean se souvenait des chères promenades à deux, des courses folles d'autrefois, qui ne reviendraient jamais plus. Il entendait Isaure lui crier gaiement : « Oncle Jean, prenez-moi ! »

Elle le lui disait encore aujourd'hui et il voulait la repousser. Il se raidit, s'entêta dans sa résolution hostile, ferma rigidement son cœur aux pensées douces qui l'assaillaient. Pour se défendre toute pitié, toute faiblesse, il écrivit à Marie-Josèphe, la priant de venir tout de suite, et envoya Ambroise porter son billet à Arjac.

Puis il attendit, seul dans son bureau, épiant les bruits de la vieille maison, guettant à l'étage supérieur l'ouverture d'une porte, le déplacement d'un meuble, les pas légers d'Isaure. Il tremblait de la voir apparaître et s'impatientait qu'elle ne descendît point. Mlle d'Arjac arriverait-elle la première? Cela vaudrait mieux sans doute, et en sa présence, la chère fugitive se laisserait plus aisément convaincre. Pourtant, il le sentait, il lui devrait au moins une explication loyale et sincère ; il serait lâche de s'y dérober. De minute en minute, il consultait

sa montre, et l'avenue ensoleillée : neuf heures, Raymond devait avoir la dépêche maintenant. Qu'allait-il répondre ? « J'arrive » ou bien : « Ramène-moi ma fille ? » Ce serait atroce, ce voyage, intolérable pour Isaure comme pour lui. Il prierait Marie-Josèphe...

Justement Mlle d'Arjac entra, elle n'avait pas pris le temps de faire atteler et arrivait à pied avec Ambroise, par les chemins de traverse. Sa seule présence soulagea le jeune homme : de la sentir là, prête à le soutenir, à l'aider, à tout comprendre, si sûre, si dévouée, lui enlevait la moitié de son angoisse.

Hâtivement, d'une voix troublée, il lui raconta l'arrivée d'Isaure, la rupture du mariage. Très vite, comme pour fuir les souvenirs trop doux dont il voulait se défendre, il indiqua le rêve de la jeune fille.

Il s'en excusait presque, tant, à le formuler, un tel projet lui paraissait impossible.

— ... Oui, elle a eu cette idée de partager ma vie... mais vous comprenez que je ne puis pas, je ne puis pas...

Mlle d'Arjac le regarda tristement, longuement, tandis qu'une souffrance assombrissait ses yeux gris.

— Vous l'aimez et elle vous aime, articula-t-elle lentement. Eh bien ! épousez-la.

— Mais vous savez bien que c'est impossible, s'écria le jeune homme, que jamais, jamais, ses parents n'y consentiront, que je ne puis pas me marier, moi, voyons...

Comme elle ne répondait pas, il s'assit auprès d'elle, et lui saisissant la main pour mieux forcer son attention :

— Voyons, Marie-Josèphe, vous qui ne m'avez jamais manqué, vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? Je ne puis pas prendre cette enfant. Elle serait malheureuse. Comment voulez-vous que je l'enferme ici, dans ma vieille maison peuplée seulement de rudes devoirs et d'austères souvenirs, elle si jeune, si gaie, si brillante...

— Si riche... acheva Marie-Josèphe comme un reproche. Ah ! Jean, c'est votre orgueil qui parle en ce moment.

— C'est ma dignité. Voulez-vous, après tout ce que j'ai souffert, m'entendre accuser d'avoir capté une fortune? On le dirait, n'en doutez pas, et Raymond lui-même me le jetterait à la face. Il y verrait une revanche, et quelle revanche! faire de sa fille, sa fierté et son seul amour, la pauvre femme d'un infime commerçant.

— Jean!

— Mais je ne suis que cela, et ce n'est pas avec l'argent de Raymond que jamais je relèverai Mondastruc, ce n'est pas en lui prenant sa fille!

— Elle vous aime! et vous ne songez qu'à vous.

— Je songe à elle aussi, à ce morne avenir où elle se précipite en aveugle, et qui lui pèserait si vite.

— Le croyez-vous?

— Et même s'y ferait-elle, puis-je, moi, braver la volonté de Raymond? J'ai tout sacrifié à mes traditions de famille : ma vie, mes espoirs, ma carrière, et jusqu'à mon honneur mondain, jusqu'à l'opinion des miens.

— Vous avez eu tous les courages, excepté celui d'être heureux.

Sa voix était si grave et si triste que Jean courba la tête.

— C'est vrai, murmura-t-il, ce bonheur imprévu me fait peur, je n'ai pas la force de le saisir.

Ils se turent, agités l'un et l'autre de pensées trop violentes, trop heurtées... Marie-Josèphe s'irritait des hésitations de Jean, de ses effrois, de son recul effaré devant le bonheur qui s'offrait à lui, et pourtant ce mariage lui eût été insupportable. Elle approuvait ses sages raisons et lui en voulait de s'y soumettre si vite : elle, la calme, la sensée, la raisonnable Marie-Josèphe, enviait l'élan irrésistible d'Isaure, sa belle ferveur généreuse et passionnée. D'un coup, son cœur alla vers cette enfant.

— Pauvre petite, murmura-t-elle.

Jean détourna les yeux.

— Elle oubliera.

— Et si elle n'oubliait pas, si vous la rejetiez

en pleine tempête, quand elle croyait avoir gagné le port ?

Jean se prit la tête à deux mains, en un geste de souffrance impuissante.

— Ah ! taisez-vous !... Puisque je ne puis pas... puisque je n'ai point de bonheur à donner ou à recevoir ! Puisque mon lot impitoyable est de veiller seul sur le passé éteint ! Je ne puis pas la prendre et l'étouffer comme moi ! Je ne le dois pas...

« Vous ne l'aimez pas comme elle vous aime, » pensa Marie-Josèphe, mais elle retint les paroles sur ses lèvres. Hélas ! elle-même n'était-elle pas tremblante et sans force devant la joie ? Aurait-elle pu faire le geste hardi qui brave tout pour s'en saisir ?

— Il y a des choses, dit Jean tout bas, que d'autres feraient, et ils auraient raison peut-être ; moi, je ne puis pas.

Il s'arrêta, tendant l'oreille aux pas légers courant dans l'escalier.

— La voici !

Isaure, radieuse, entraît les mains tendues.

— Oh ! Jean, que je suis heureuse...

Elle s'arrêta, interdite moins par la présence imprévue d'une étrangère que par l'attitude contrainte du jeune homme :

— Marie-Josèphe, dit-il, je vous présente ma nièce.

— Ce n'est pas votre nièce, qu'il faut présenter, Jean, dit-elle doucement, c'est votre fiancée.

Il eut un geste désolé.

— Ma chère petite amie, je suis infiniment touché et reconnaissant... Mais, je vous l'ai dit hier, il faut avoir le courage de voir la vie telle qu'elle est... Je ne puis pas... et je ne dois pas...

Le visage d'Isaure s'était décomposé.

— Oh ! taisez-vous, par pitié, s'écria-t-elle. D'autres me diront cela. Mais pas vous, pas vous !

— C'est justement parce que je tiens à votre bonheur, plus que vous-même... essaya-t-il gauchement, honteux de ses paroles, tout en les croyant nécessaires.

Mais elle secouait la tête, se refusant à l'écouter.

— Non, non, ne me dites plus rien.

Alors il se tut, accablé, et chercha des yeux Marie-Josèphe. Mais, cette fois, il ne la sentit pas à lui : elle ne le regardait même pas, toute sa pitié tournée vers la jeune fille. Avec un geste raide de blessée, Isaure fit un pas pour s'éloigner. Mais soudain la porte s'ouvrit violemment et Raymond entra.

Il toisa une seconde les trois personnes qui se taisaient, stupéfaites de le voir déjà.

— Eh bien ! que fais-tu ici ? dit-il sèchement à sa fille. Gillette a deviné le but de ta ridicule escapade, et j'ai pu te suivre par le premier train.

— Gillette ? balbutia Isaure, je ne lui avais pas dit...

— Il faut croire cependant qu'elle avait percé à jour tes romanesques billevesées, et fort heureusement, puisqu'elle a pu ainsi m'indiquer ton refuge.

— Mademoiselle, je vous prie de m'excuser, poursuivit-il en se tournant vers Marie-Josèphe, je suis confus de vous présenter ma fille dans une si déplorable circonstance. Mais vous êtes presque de la famille et vous oublierez, j'espère, comme nous, un enfantillage aussi déplacé que sans conséquence.

Après avoir salué Mlle d'Arjac, il tendait deux doigts à son frère et, reprenant sa voix sévère :

— Bonjour, Jean, j'imagine que tu as bien dit à cette gamine qu'elle n'avait pas à compter sur toi comme complice de sa révolte. Je ne le tolérerais pas.

— Oh ! il me l'a dit, soyez tranquille, intervint Isaure, amèrement. Je suis seule responsable de mon rêve, bien seule, et je n'invoque ni secours ni excuse.

— Tu comprends enfin l'inqualifiable inconvenance de ta conduite, le scandale de l'autre soir, car, Dieu merci, ta fuite a été tenue secrète. Mais, malheureuse enfant, on dirait vraiment que tu prends plaisir à compromettre ton

avenir, à briser des projets que nous avons préparés pour toi, depuis si longtemps.

— Il ne fallait pas les préparer, vous savez bien que je n'en veux pas.

— Mais c'est de la folie, je ne te permettrai pas de perdre ta vie pour un caprice.

— Un caprice, vouloir être heureuse?

— Nous savons mieux que toi ce qui peut te rendre heureuse, ce qui est indispensable à ton existence.

— Et je n'en veux pas, moi, d'une existence comme la vôtre. Si ça m'est égal, la richesse, le luxe, la situation, si je veux le bonheur!

— Le bonheur? Mais, ma pauvre enfant, il n'existe pas; et c'est à cette chimère que tu veux tout sacrifier! Le bonheur? Mais regarde autour de toi. Qui donc le possède?...

— Ceux qui s'aiment.

— ... Demande à tes amies, demande à Léopold lui-même qui est dans tes idées, demande à Marie-Josèphe, demande à Jean?

Le jeune homme se redressa :

— Je souffre, dit-il d'une voix grave, mais je ne me plains pas.

Raymond le regarda, subitement radouci, avec une surprise où passait l'ombre d'un remords.

— Toi? toi? pauvre Jean! Oh! alors, garde-le bien, ton bonheur. Même s'il est illusoire, tu as la meilleure part... Mais, ajouta-t-il, tu sais, n'espère pas me fléchir.

— Je n'espère rien.

— Je ne souscrirai jamais à la fantaisie d'Isaure. Tu as remplacé pour elle le traditionnel cousin, rien de plus. Nous avons préparé son mariage avec Hubert, elle l'épousera, il le faut pour toutes les raisons possibles.

Jean s'inclina.

— Pas une seconde, dit-il avec une fierté contenue, je ne me suis permis un impossible rêve. Tout ce qui me sépare d'Isaure, je le sais mieux encore que vous et me donneriez-vous votre consentement que je me refuserais, moi, à un mariage qui ne saurait lui convenir. Ne lui imposez pas un mari qui lui déplaît...

Le colonel l'interrompit d'un geste raide :

— Hubert ne lui déplait pas. Et d'ailleurs, je prétends savoir mieux que quiconque ce que je dois à ma situation et à ma fille ; ce qu'il convient de faire pour elle et pour la dignité de ma maison. On se doit à sa position sociale, la fortune a des exigences aussi, plus impitoyables que la misère. Chacun traîne son boulet ; et le tien, Jean, n'est peut-être pas le plus lourd...

— Non, puisque je suis seul à en sentir le poids.

Sec et bref, le dialogue continuait entre les deux hommes.

Les mots d'honneur, convenances, nécessités de la vie, exigences des situations, orgueil de son rang, s'entre-choquaient âprement sur leurs lèvres.

Isaure était bien oubliée. Debout, les mains jointes, atterrée de ce hautain égoïsme qui l'excluait d'un débat où se jouait sa vie, elle sentait se briser son cœur et n'avait pas une larme. Son père, Jean, eux deux qu'elle avait aimés, eux seuls en qui elle avait cru, lui manquaient à la fois. Elle se sentait perdue, naufragée, irrémédiablement seule dans un monde sans lumière, sans joie, sans espoir. Un court sanglot monta à ses lèvres.

Alors, du coin d'ombre où elle avait assisté, silencieuse, à toute cette scène, Marie-Josèphe se leva ; elle s'approcha d'Isaure, lui prit le bras, l'attira vers le canapé, la fit asseoir auprès d'elle et, appuyant à son épaule la jeune tête douloureuse, elle la caressa maternellement avec des mots très doux chuchotés tout bas pour l'empêcher d'entendre les froides paroles qui faisaient mal. Cette enfant, seule d'eux tous, avait su aimer pleinement, généreusement, sans calcul, sans réticence, sans orgueil. Jean avait raison sans doute : ce qu'il faisait était juste et sage. Mais ce n'était pas à lui qu'allaient en cette minute l'infinie tendresse de Marie-Josèphe et sa pitié.

Aussi, quand Raymond revenant à sa fille voulut lui parler, Mlle d'Arjac intervint nettement :

— Non, Raymond, laissez-la-moi, je la garde, je l'empênerai.

Elle sentit frémir Isaure blottie entre ses bras.

Le colonel hésitait, essayait une explication :

— Je le voudrais, Marie-Josèphe, je vous assure que je le voudrais, et je vous remercie très sincèrement de votre indulgence pour cette petite étourdie. Mais il est d'une extrême importance que personne ne soupçonne son équipée. Pour cela, elle doit reparaître au plus tôt à Paris; peut-être pourrons-nous encore tout réparer.

— Oh ! laissez-moi ! supplia Isaure.

Raymond passa la main sur son front. Il souffrait visiblement.

— Ma pauvre enfant, dit-il doucement... eh bien !... reste.

Mlle d'Arjac se leva et Isaure la suivit sans mot dire. A la porte, elle se retourna et son regard jeta vers Jean l'adieu que ses lèvres tremblantes ne pouvaient prononcer.

— Jean !

Le jeune homme demeurait immobile, debout près de la fenêtre, tel que l'avait atteint le dernier regard d'Isaure.

— Jean, répéta le colonel, tu m'en veux beaucoup ?

— Je ne vous en veux pas, articula le cadet, après une seconde d'hésitation due moins à l'incertitude de sa réponse qu'à l'étonnement d'une telle question.

Depuis quand Raymond s'inquiétait-il des sentiments qu'il inspirait ? Depuis quand avait-il, pour parler à son jeune frère, cet accent troublé et contraint ?

— Moi, je m'en veux, je m'en veux sans relâche depuis vingt ans. Et aujourd'hui... aujourd'hui je fais souffrir l'être que j'aime le plus au monde, et celui que j'estime davantage. Je m'aliène la confiance de ma fille, son affection peut-être, et toi !... Mais, pour vous-mêmes, pour vous deux, j'ai fait ce que je devais faire. Le crois-tu ?

— Je le crois, acquiesça Jean.

— Une seule faute, une seule erreur suffit à en chaîner la vie entière, poursuivit péniblement Raymond, et pèse sur toute une famille. En faisant un mariage d'argent, je savais ce que, personnellement, je sacrifiais. Je croyais, du moins,

servir en quelque façon nos traditions de famille, rendre plus d'éclat à notre vieux nom, et par cela même vous être utile à tous. Oui, je le croyais, et cette chimère autant que mon amour du luxe, mon orgueil et ma vanité, m'a déterminé alors. Je croyais, j'ose à peine te le dire, pouvoir ainsi conserver plus aisément Mondastruc. Je me suis durement trompé. Je suis devenu l'esclave de cette fortune en qui je croyais trouver l'indépendance. Que ma vie y ait été sacrifiée, peu importe ; mais que la tienne, pauvre Jean, que celle de ma fille, de ma petite Isaure en soient aussi les victimes, cela m'est très cruel... très douloureux. Je voulais te le dire, à toi seul.

Raymond se tut, pâle, les mains crispées. Le violent effort qu'il venait de s'imposer le tenait encore raide et immobile. Il attendait un mot de Jean : mais le mot ne vint pas. Cette hautaine confession, dont chaque mot semblait arraché de force, cette voix rauque et basse, cette attitude imprévue de son aîné l'avaient ému pourtant, mais sans briser la contrainte qui, toujours, avait subsisté entre eux. Ce fut encore Raymond qui reprit la parole.

— Isaure croit à présent que je brise son cœur ; heureusement, je sais, moi, qu'il n'en est rien ; tout au plus ai-je éteint un feu follet, un rêve de jeunesse ; avant un mois vous me bénirez tous les deux de vous avoir sauvés à temps d'une insigne folie. Tu dois le comprendre, Jean.

— Ne parlons pas de moi, voulez-vous ? interrompit le jeune homme. Je suis convaincu que vous avez raison, que vous remplissez votre rôle de prévoyance paternelle, en empêchant Isaure de partager ma vie : je m'en rendais compte avant même de vous entendre, et moi, le premier, j'ai montré à Isaure l'impossibilité d'un tel sacrifice. Je serai éternellement son débiteur de l'avoir rêvé, ne fût-ce qu'une heure. Êt c'est pour cela, poursuivit-il la voix moins ferme, adoucie par l'émotion, pour lui prouver cette gratitude, que j'ose vous demander de ne pas la contraindre. Elle ne m'épousera pas, je ne tenterai rien pour me rapprocher d'elle : je

partirai même dès ce soir ; mais ne la forcez pas à un mariage qui lui est odieux, qu'à tort ou à raison elle a pris en horreur. Vous l'avez dit : dans quelques mois elle aura compris et oublié peut-être ce que vous voulez qu'elle comprenne et qu'elle oublie. Peut-être même se rangera-t-elle complètement à vos vues. Mais d'ici là ne la pressez pas. Vous m'avez témoigné une estime, une confiance dont je vous remercie...

— Dis : une affection, Jean...

Le jeune homme s'arrêta, surpris, puis reprit lentement :

— Eh bien, Raymond, c'est au nom de cette affection que je vous supplie de ne plus reparler à Isaure de M. des Goblettes. Je sais, je crois du moins que, si vous l'exigez, elle consentirait par lassitude à ce mariage, mais elle n'y trouverait même pas les quelques mois de bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs.

— Ce bonheur-là, non, elle ne le connaîtra pas avec Hubert, mais Isaure n'est pas une sentimentale ; peut-être, près de toi, subit-elle inconsciemment ton ascendant ; loin de toi, elle reprendra le sens pratique qui est, de nos jours une des nécessités de la vie.

— Et le sens du bonheur, le sens de l'amour, vous croyez qu'elle ne l'a pas ?

— Hubert l'aime.

— Elle ne l'aime pas.

— Mais elle aime le luxe, l'élégance, la vie large et facile.

— Soit, elle épousera un autre jeune homme riche.

— Ils sont tous pareils.

— Pas à ses yeux.

— D'ailleurs, ce mariage est décidé, annoncé depuis six mois, tout le monde en parle. Ce serait un vrai scandale.

Jean s'énervait. L'émotion d'abord causée par les demi-confidences du colonel se dissipait, faisant place à une obstination irritée. Il voulait de toutes ses forces donner à Isaure ce suprême témoignage de son amour : lui conquérir sa liberté. Il vint à Raymond, lui posa les deux mains sur les épaules et, le regardant dans les yeux, hardi enfin, il osa dire :

— Mon frère, je ne vous demanderai jamais rien : si, parfois, un vague regret vous effleure en pensant à moi, secouez-le, je vous en conjure, et dites-vous qu'en laissant Isaure libre de sa vie, vous aurez acquis mon entière reconnaissance. C'est tout ce que je vous demande, mais cela, vous ne pouvez pas me le refuser.

— Tu l'aimes donc bien ? murmura Raymond.

Puis, saisissant la main de Jean :

— Soit. Je te promets qu'elle sera libre. Pour elle, je t'en remercie aujourd'hui, et, plus tard, pour moi aussi peut-être.

Il ajouta avec un petit sourire :

— Tu me fais commettre une bonne action.

Mais redevenant grave aussitôt :

— Nous nous sommes dit tout ce que nous pouvions nous dire. Maintenant, Jean, séparons-nous sans amertume, je ne t'écirai guère, je te verrai moins encore, c'est ainsi... mais sache que je pense à toi, que je t'estime... et parfois que je t'envie, acheva-t-il à voix basse. Adieu.

Dans une virile étreinte les deux hommes mirent leur émotion contenue. Puis chacun s'en alla vers sa vie.

XIX

Jean était parti comme il l'avait promis. Il avait promené dans les avenues familières de Toulouse son trouble et sa souffrance. Puis Marie-Josèphe l'avait rappelé : Isaure resterait plusieurs semaines à Arjac, le jeune homme ne pouvait s'exiler si longtemps. Il était donc rentré à Mondastruc seul, privé même de l'amie qui ne lui avait jamais manqué. Alors seulement il réalisa toute sa détresse. Au premier moment il s'était étonné de ne pas souffrir davantage. L'arrivée d'Isaure, la courte ivresse de leurs aveux, le sens trop net des réalités hostiles, l'intervention de Raymond, puis de Mlle d'Arjac, et la lutte courte et définitive, le départ sans un adieu, tout cela repassait sur lui comme des lames violentes et courtes qui l'étourdissaient, dont il sentait à peine la morsure. Il ne cherchait pas à suivre ses pensées entre-choquées, sachant qu'il n'y trouverait qu'une douleur plus

aiguë. Parfois, il se demandait dans un brusque sursaut si tout était bien vrai, de ces impressions fugitives et étranges comme un rêve. Puis les images se firent plus précises, plus lancinantes, et Jean alors s'efforça de les prendre corps à corps, d'en dégager un peu de douceur, parmi tant de regrets, cette mélancolique essence du souvenir qui, plus tard, quand les années ont passé, garde un charme douloureux. Il tenta aussi de se fortifier à la puissance des sages raisonnements que lui-même tenait à Isaure. Il se répéta qu'elle oublierait vite, qu'à vingt ans on se console, et qu'enfin surtout, lui, Jean, il n'aurait pu agir autrement. Il voulut user sa peine, voyant qu'il ne pouvait plus l'assoupir, et il la regarda en face, la retourna en tous sens. Cependant, à côté de son chagrin précis, le dominant, l'envahissant peu à peu, persistait une croissante angoisse, mal définie, diffuse, inexplicable, un malaise étrange et pénétrant, presque physique, où s'abolissaient toutes ses énergies.

En vain s'efforçait-il de revenir aux humbles devoirs de sa vie quotidienne, de leur distribuer ses heures comme autrefois, il ne pouvait plus. Sur sa table s'accumulaient les lettres et les papiers. Les promenades où, dans les pires moments, il oubliait son âme, les bois qu'il aimait tant lui étaient odieux maintenant. Comme l'air vif attise la flamme, la joie du printemps avivait sa douleur. Un immense besoin de tendresse, d'amour, gonflait son cœur à l'étouffer.

Depuis qu'une seconde il avait tenu Isaure entre ses bras, il ne pouvait plus retomber au vide affreux de sa solitude. Comment avait-il pu repousser le bonheur? Toutes ses ardeurs écrasées par les devoirs, si violemment refoulées, des années entières, qu'il les avait crues détruites et mortes, bouillonnaient de nouveau, âpres à la revanche. Et cette fois, Jean ne pouvait plus les dompter : inutilement, il appelait à lui les grands principes, les grandes traditions; Mondastruc lui-même, ce Mondastruc bien-aimé auquel il avait tout sacrifié, lui devenait presque étranger et indifférent. Avec stupeur il ouvrait les yeux et ne se reconnaissait

plus. Il se racontait avec effort sa propre vie comme si c'était celle d'un autre, et ne la comprenait pas. Bien loin, très loin derrière lui, il apercevait un homme plein de rêves et de secrets enthousiasmes, galopant, ivre de vie, sur les routes toulousaines. Qui était celui-là? Quelque ancêtre chevauchant vers une chimérique croisade. Pourquoi exaltait-on les héros qui risquaient leur vie sur les champs de bataille, dans les périlleuses aventures? C'étaient les heureux, ceux-là, les favoris du destin. Toute ivresse porte en elle-même sa force et sa récompense. Mais les lents devoirs, les journées qui émiettent sans relâche la jeunesse, l'ardeur, la joie! Tourner la meule éternellement, sans, jamais, la folle chevauchée où l'on peut se briser ou conquérir le monde!

Un dégoût insurmontable envahissait Jean, alternant avec une fièvre qui le tenait debout des nuits entières, tournant dans sa chambre, arpentant les longs corridors. Aimer, aimer! Comment avait-il pu croire se passer d'amour toute une vie? Floriane, Isaure! ils s'envolaient dès qu'il les approchait, les beaux papillons qu'il avait cru saisir. A trente-cinq ans, il n'aurait dans son passé, dans son avenir, que ces décevants souvenirs. que cette trompeuse goutte d'eau pour irriter sa soif! Dans quels yeux lirait-il enfin l'amour infini, l'amour profond, l'amour qui se donne et qui prend? Une enfant pourtant l'avait aimé ainsi. Elle était venue à lui, confiante, généreuse et ignorante, oh! tellement ignorante du lourd fardeau qui, si vite, aurait écrasé ses fragiles épaules! Eût c'était pour cela, pour cette confiance, pour cette générosité, pour cet enthousiasme ingénu, que Jean qui savait, lui, le poids de la vie, avait trouvé, en un suprême effort, le courage de la repousser. Ah! s'il était encore officier!...

Un moment, il crut haïr Mondastruc, ce vampire qui avait dévoré tous ses espoirs, tous ses rêves, tous ses amours, qui arrachait une à une toutes les fibres de son cœur. Il voulut rejeter enfin l'écrasant fardeau, courir, lui aussi, vers la joie, vers la vie...

Mais cette révolte aussi passa... Il savait qu'il

serait éternellement prisonnier de cet étrange amour qui le rivait au passé. Il savait qu'il ne pourrait donner son cœur, tout son cœur, toute sa pauvre vie qu'à la femme qui saurait comprendre et partager sa mystique abnégation... qu'il ne pourrait s'abandonner qu'à des mains presque maternelles... ne livrer sa peine, ses amertumes, ses déceptions, ses angoisses qu'à une tendresse unique, incomparable, silencieuse et profonde qui déjà les connaîtrait toutes et, seule, par sa discrète douceur, saurait les apaiser.

Celle-là, cette unique, n'était-elle pas depuis toujours, sans même qu'il s'en doutât, la force de son cœur, le courage de sa dure existence?

Lentement, lentement s'apaisait l'âme tourmentée de Jean : et, quand il rentrait, le soir, harassé de ses solitaires et laborieuses journées, ses yeux maintenant cherchaient à travers les arbres, au-dessus des toits d'ardoise qui abritaient Marie-Josèphe, les clartés adoucies et tendres qui lui apparaissaient comme un arc-en-ciel timide et encore incertain, prometteur d'une vie nouvelle.

FIN

*Le prochain roman (n° 130) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

IRÈNE

par

ÉMILE BERGY

I

Mme de Tervoor et son fils.

Dans une confortable salle à manger où les meubles et lambris en vieux chêne mettaient leur note un peu sombre, Mme de Tervoor et son fils achevaient de prendre le café.

— Vous permettez, ma mère ? dit le fils en faisant sauter la bande du journal.

S'étant arrêté machinalement aux faits divers, il jeta soudain une exclamation étouffée :

— Oh ! les lâches !

— Qu'est-ce donc ?

— Peu de chose, en somme, fit-il en repliant froidement la feuille. Une de ces lamentables histoires de chantage comme il y en a trop... Car il ne faut pas s'y tromper, elles sont d'autant moins rares que l'impunité des bandits se trouve garantie par la résignation et le silence obligés des victimes elles-mêmes. N'est-ce pas votre avis, ma mère ?

Celle-ci acquiesça d'un signe de tête et se leva brusquement pour dissimuler le trouble qui venait de l'étreindre. Elle alla, très pâle, à un petit coffret d'ébène et, d'une main qui tremblait légèrement, en sortit un ouvrage de broderie, puis, un peu remise, revint s'asseoir et travailla silencieusement.

— Le enantage durait, paraît-il, depuis près de cinq ans. Il y a deux jours, la victime, une jeune femme d'une trentaine d'années, a crânement envoyé deux balles à son persécuteur. L'une a été se loger dans l'œil droit, l'autre a perforé l'avant-bras. La justice soignera, avec la sollicitude qu'il mérite, le misérable qui restera fort endommagé. Ah ! que voilà une petite femme énergique !

— Les chrétiens n'ont pas le droit de se venger, murmura la mère avec effort et les yeux abaissés sur son ouvrage.

— Cela dépend des cas. Il est des exécutions sommaires fort légitimes. En Argonne, un de mes camarades a, de son revolver d'ordonnance, cassé la tête de deux Allemands qui se disposaient à fusiller un vénérable ecclésiastique coupable d'avoir abrité un soldat blessé ; et, ma foi, il ne me souvient pas qu'il ait jamais éprouvé le moindre remords de cet acte de justice expéditive. Le lâche individu qui, dans l'ombre, persécute une femme sans défense vaut-il mieux que ces « Boches » ou qu'un vil déserteur français ? Je ne crois pas, et, le cas échéant...

— Guy ! jeta la comtesse dans une angoise visible.

Il s'était levé, se dressant de toute la hauteur d'une taille qui dépassait la moyenne. Ancien officier, âgé de trente-deux ans, il portait la moustache, une moustache soyeuse et longue, d'un roux foncé comme ses cheveux coupés en brosse. Ce devait être, sous le casque, une martiale et rude physionomie de soldat. Et il eût certainement porté avec aisance la lourde armure de son ancêtre gallois, James de Tervoor, qui, grièvement blessé à Poitiers, en 1356, fut recueilli par le baron Enguerand de Blénesbourg dont il épousa la fille en même temps qu'il faisait sienne la patrie qui l'avait si noblement accueilli.

Le comte portait des guêtres de cuir et une veste de chasse discrètement ornée du mince ruban de la Légion d'honneur. A l'exclamation de la comtesse, son regard inflexible, sa voix brève et métallique, s'adoucirent singulièrement ; une expression de tendresse inquiète passa dans ses yeux bruns, et il demanda avec anxiété :

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27¹/₂.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30¹/₂.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30¹/₂.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27¹/₂.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30¹/₂.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57¹/₂.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27¹/₂.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28¹/₂.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

Les Romans de
La Collection " STELLA "

paraissent régulièrement tous les quinze jours.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS



TROIS MOIS (6 romans) :

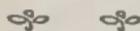
France. .. 10 francs. — Étranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 22 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 40 francs.



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

